

NUMÉRO DE NOËL



Ayuntamiento de Madrid

Jean Béraud.



LE FLOU-FLOU

Ruban onduleur à œillets

L'Onduleur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



Spécialité d'Articles

POUR

HOMMES

Articles de Sports



COOK & Co

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS.

23, RUE HUBER

CHAUSSURES

Coiffures, Chapeaux

VÊTEMENTS

Articles de Sports



**PARFUMS
DES FEMMES DE FRANCE**

20 Parfums différents
en LOTION, EAUX-DE-TOILETTE, ESSENCE, POUDRE de SAVON

QUALITÉ SANS ÉGALE

Une très jolie boîte contenant 8 flacons d'échantillons des différents parfums sur lesquels on pourra faire son choix pour les flacons de 3, 5 et 7 fr. pièce, sera envoyée franco contre un mandat-poste de 3 fr.



VIOLETTE REINE

LOTION

Eau de Toilette

ESSENCE

Poudre, Savon

Le Vrai Parfum de la Violette

PRIX : 2 fr. 50 — 4 fr. 50 et 6 fr.

PRODUITS DENTIFRICES PASTEUR

Eau, Poudre et Pâte. — Soins Antiseptiques de la Bouche

Ancien Mon **ERNEST CAMUS**

VIVILLE Successeur

24, Avenue de l'Opéra, PARIS

ENVOI DU PROSPECTUS FRANCO SUR DEMANDE

C^{ie} Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

**GRAND
PRIX**



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

DUPONT, 10, Rue Hautefeuille.

PARIS

LITS

FAUTEUILS

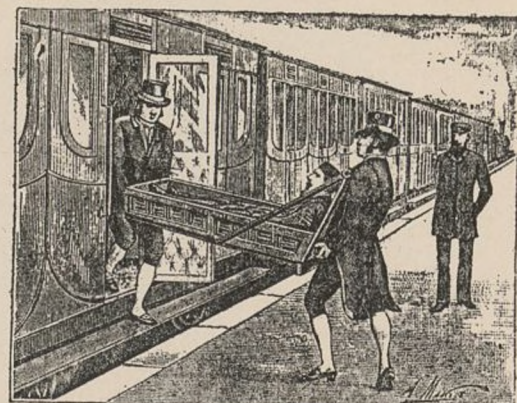
Voitures

APPAREILS

Mécaniques

POUR

MALADES ET BLESSÉS



Envoi FRANCO du CATALOGUE sur demande

Le Merveilleux Coricide

MARQUE

(RONDELLE-EMPLÂTRE)

DÉPOSÉE

Infailible, d'un emploi facile.

SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES CORICIDES

Supprime en trois ou quatre jours, sans douleur, par la simple application d'une rondelle-emplâtre, les cors, oignons, œils-de-perdrix, durillons, etc.

PRIX DE LA BOITE, 1 fr. 25. — DEMI-BOITE, 0 fr. 75.

Envoi franco contre timbres ou mandat-poste.

DÉPÔTS :

Ph^{ie} CHARLARD, 12, boulev. Bonne-Nouvelle, Paris.

HALPHEN, 6, rue Demarquay, Paris.

ET DANS TOUTES PHARMACIES, HERBORISTERIES, DROGUERIES, ETC.



LOUIS SOURY

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER

PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle de la rue Lafayette, (IMMEUBLE DU GRESHAM).

CORBEILLES DE MARIAGE

BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE

BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

TELEPHONE

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}.

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Décembre 1895

NUMÉRO DE NOËL

SOMMAIRE

AU PHARE DES ILES SANGUINAIRES. — Souvenirs par ALPHONSE DAUDET; cinq illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

NUITS D'ÉTÉ. — Par PAUL BOURGET; musique de CHARLES WIDOR; grande illustration en couleurs de JULES ADELIN.

NOËL EN MER. — Nouvelle par RENÉ DE PONT-JEST; cinq illustrations en couleurs de JULES GIRARDET.

LA FÉE SURPRISE. — Nouvelle par GYP; quatre illustrations en couleurs de HENRY TENRÉ.

AZRAEL. — Légende par ARMAND SILVESTRE; quatre illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

LÂNCÉE! — Nouvelle par JACQUES DU TILLET; quatre illustrations en couleurs de FERDINAND BAC.

Deux grandes primes hors texte en couleurs, mesurant chacune 84 centimètres sur 64 :

UNE LETTRE DE MAMAN par PIERRE OUTIN.

PENDANT QU'ON RELAIE, par ALONZO PEREZ.

COUVERTURE :

LA RÉCLAME DE L'AVENIR, par JEAN BÉRAUD.

Ce fascicule est servi aux abonnés sans augmentation de prix.

Le prix de vente, pour les acheteurs au numéro, est de 3 fr. 50, plus 50 centimes pour le port.

S'adresser à M. Hazard, 8, rue de Provence, Paris.

A nos Lecteurs

Pendant l'année qui vient de s'écouler, le *Figaro Illustré* tout en continuant ses traditions de bon goût, d'élégance et de soin dans l'exécution, a réalisé de nombreuses améliorations qui n'ont certainement pas échappé aux amateurs éclairés qui s'intéressent à cette publication.

Les perfectionnements apportés à la reproduction en couleurs des photographies instantanées lui a permis de donner trois numéros spéciaux : L'OPERA, LA PARISIENNE, LA CHASSE A COURRE dont le succès a été considérable et qui ont été rapidement épuisés.

La série de ses couvertures signées L. Rossi, Kaemmerer, Lynch, Jean Béraud, Henry Tenré, Outin, Adrien Moreau, George Roux, ses hors texte en couleurs dont plusieurs en grand format, constituent une véritable galerie de tableaux essentiellement modernes.

Les écrivains et les artistes les plus aimés nous ont continué leur collaboration : en parcourant le magnifique volume que forme la réunion des douze fascicules de l'année 1895 on retrouve les noms de François Coppée, Alphonse et Ernest Daudet, Th. Bentzon, Armand Silvestre, Gyp, André Theuriot, Edouard Cadol, Hector de la Ferrière, Tancrède Martel, Jean Rameau, René de Pont-Jest, Georges Rodenbach, Frédéric Masson, Xanrof. Dans le domaine de l'art et de l'histoire nous signalerons les articles sur la *Céramique française*, de M. Edouard Garnier qu'accompagnent de merveilleuses reproductions photographiques en couleurs des plus belles pièces du Musée national de Sèvres; les études de M. Antonin Proust sur les *États-Généraux de 1789* et sur la *Place de la Concorde*; celles de M. Frédéric Masson sur *Murat*, du comte Hector de la Ferrière sur les *Chasses de Henri IV*, de M. Hippolyte Buffenoir sur *J.-J. Rousseau*, toutes complétées

par des fac-simile, la plupart inédits, de gravures et de tableaux contemporains.

Voilà pour le passé.

Pour l'année 1896, le *Figaro Illustré*, sans modifier en rien sa physiologie ni son allure, a préparé certaines innovations. Une place importante sera consacrée à la publication de Souvenirs militaires se rattachant soit au premier Empire soit à des périodes plus récentes; accompagnés d'illustrations confiées aux artistes familiarisés avec ces sujets, ces articles présenteront, nous n'en doutons pas, un réel intérêt.

Pour ce qui est des primes hors texte, nous avons pensé que, à côté des œuvres d'artistes contemporains, nos lecteurs trouveraient une satisfaction artistique à voir des reproductions des chefs-d'œuvre classiques. Nous donnerons, au cours de l'année 1896, des fac-simile des tableaux les plus célèbres du musée du Louvre. Les grandes œuvres de Van Dyck, de Raphaël, de Léonard de Vinci, de Rembrandt, de Holbein, de Terburg, de Murillo, ont été maintes fois traduites par la gravure en noir; mais vendues à des prix élevés, elles n'ont jamais été, à notre connaissance, popularisées ni reproduites artistiquement en couleur; grâce à ces reproductions, les souscripteurs du *Figaro Illustré* pourront se former une instructive galerie classique. Des notices rédigées par les critiques d'art les plus autorisés et dont les articles seront complétés par des fac-simile de dessins de maîtres, intercalés dans le texte, accompagneront ces reproductions.

Enfin des numéros spéciaux, consacrés à des sujets que nous pensons devoir intéresser le public, sont, dès à présent, en préparation.

ABONNEMENTS :

Paris et Départements : Un an, 36 fr.; six mois, 18 fr. 50.

Etranger (Union postale) : Un an, 42 fr.; six mois, 21 fr. 50. — Un numéro, 3 fr.

Adresser les demandes d'abonnements à M. G. Hazard, 8, rue de Provence.

DEPUIS
le 1^{re} décembre 1895

LE FIGARO

PARAIT
avec six pages tous les jours

Compagnie Fermière Anglo-Franco-Russe

THÉS DU SOLEIL

PARFUMS EXQUIS — MÉLANGES UNIQUES

Médaille d'or, Paris 1883.

Médaille d'or, diplôme d'honneur, Paris 1886. — Médaille d'argent, la plus haute récompense à l'exposition du Travail, Paris 1895.

Maison E. Menlet-Dalichoux, fondée à Paris en 1873, pour la vulgarisation en Europe des Thés de Chine et des Thés Russes du Soleil de première qualité.

EN VENTE PARTOUT

ENTREPOT GÉNÉRAL : 56, rue de la Victoire, Paris.

J. DUPALET, successeur, seul Concessionnaire.

TÉLÉPHONE

TÉLÉPHONE

VII. 55*

Ayuntamiento de Madrid



COLLECTION HETZEL

ÉTRENNES

1896

BIBLIOTHÈQUE ET MAGASIN

Illustrés

d'Éducation et de Récréation

ÉTRENNES

1896



« Diversité, c'est ma devise », disait Jean de La Fontaine. Ce pourrait être aussi la devise de ce *Magasin* et de cette *Bibliothèque*. Non pas qu'elle dût impliquer aucune variation dans l'esprit qui a présidé à leur établissement, et qui n'a cessé de les diriger dans tout le cours, déjà considérable, de leur existence. L'idée générale, qui est l'enseignement attrayant, soit moral, scientifique ou littéraire, est et restera la même. Aussi n'a-t-on voulu parler que de la forme, de la contexture des récits, grands ou petits, par lesquels cette idée est manifestée. Là, la diversité est complète. Ni dans l'œuvre colossale de Jules Verne, ni dans celle d'André Laurie, ni dans l'innombrable collection des Albums-Stahl, on ne trouverait deux compositions qui se répètent. On l'a dit avec raison :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Or, quand on s'ennuie, l'attention se perd, et les meilleures choses, enveloppées de monotonie et de banalité, passent comme non avenues. Méaventure dont est bien à l'abri la double publication émise par la MAISON HETZEL à l'adresse de l'Enfance et de la Jeunesse. Depuis trente ans, la preuve en a été faite amplement d'année en année, et la voici qui s'annonce de nouveau non moins ample et non moins variée que d'habitude. Jugez-en.



L'île à hélice, par Jules Verne. — Une île flottante et naviguante, à la vapeur encore, ça c'est du neuf, ou il n'y en a pas. D'autant qu'il ne s'agit pas d'un simple îlot, mais d'une contrée entière, avec cités, villas, usines, ports, monuments, parcs, théâtres, musées, et tout ce que comporte une civilisation milliardaire. Comme dans chacune de ses conceptions antérieures, le génial inventeur a lié ici, à l'action matérielle, une action psychologique aussi intéressante que l'autre est curieuse.

Atlantis, par André Laurie. — On va d'émerveillement en émerveillement dans cette histoire, qui met en contact, d'une part, un jeune officier de marine et sa famille, et d'autre part, un vieillard et sa fille, derniers représentants d'une race disparue. Et cela se passe à neuf cents mètres au-dessous de la sur-

face de l'Océan, dans un palais mythologique, vestige unique d'un continent détruit. Roman d'aventures, est-il dit. En effet, et l'on sait si l'auteur y a la main.

Les petits Robinsons de Roc fermé, par A. Gennevraye. — Avec ce récit, nous rentrons dans la réalité, mais pas la première venue. Rien, d'ailleurs, de Daniel de Foë. Ce sont bien des Robinsons inédits, ces deux enfants qui, après leur stage d'isolement

à l'ombre d'une caverne, reviennent s'attaquer à la vie multiple, aussi vaillants dans ce rôle que dans l'autre. Ce qu'il y a de triste à dire, c'est que c'aura été le dernier ouvrage de l'auteur, décédé, l'an passé, dans la plénitude de son talent. Les lecteurs de la bibliothèque d'Éducation lui garderont un reconnaissant souvenir.



Les Dompteurs de la mer, par Neukomm. — On a pu s'étonner que l'existence d'un quatrième continent n'eût été révélée à l'Europe que si tardivement. Mais ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est qu'il avait été déjà, cinq siècles avant Colomb, exploré à plusieurs reprises. Le fait, quoiqu'il n'ait pas eu de suites, n'en est pas moins suggestif, et les mœurs et coutumes de ceux qui l'accomplirent intéresseront vivement les jeunes et même les vieux lecteurs.

Le petit Jack, par Marshalls. — De tous les animaux, l'éléphant est peut-être celui qui inspire le plus la curiosité et la sympathie, tant par sa conformation que par son caractère. Il est bien rare qu'il s'en rencontre un qu'on ait pu suivre depuis sa prime enfance jusqu'à sa croissance complète. C'est ce qui a été réalisé pour celui-ci. Les dessins où M. Frœlich a retracé ses actes et ses attitudes sont un pur chef-d'œuvre. Il eût vécu constamment avec son modèle devant les yeux qu'il ne l'eût pas mieux exprimé. Comme lui, du reste, MM. Benett, Roux, Geoffroy, Riou, Tired-Boguet dont les noms s'associent aux autres ouvrages, ont compris que leur rôle n'était pas seulement de les orner, mais aussi de les commenter, de les éclairer, ce qui est le vrai sens du mot « illustrer », et ils s'en sont acquittés à merveille.

Contes et légendes d'Égypte, par Nicole. — En comparant leurs conditions d'existence à celles de ces petits Orientaux, les enfants français auront à y constater plus d'un rapport. Qu'ils ne s'en étonnent pas trop. Les enfants sont

partout les mêmes. C'est l'éducation qui les modifie. Il est vrai qu'elle commence dès la naissance.

Mary-Bell, William et Lafaine, par P.-J. Stahl et de Wailly. — Aventures d'un groupe d'enfants aux États-Unis. Par son heureux caractère et sa belle humeur, un petit Français en est le coryphée, toujours prêt à rendre service et à donner de bons avis.

La famille de La Marjolaine, par Aimé Giron. — Fantaisie, gaieté, raison, tel est le bilan de ce joli volume, qui montre qu'il ne faut pas désespérer dans la situation la plus critique, et qu'on n'a pas besoin de courir le monde pour trouver à s'occuper utilement.

Aux livres que nous venons d'énumérer, il faut adjoindre les deux volumes du *Magasin* qui, en outre des récits passés à la *Bibliothèque*, contiennent nombre de contes, nouvelles, articles divers, également bons à retenir.

Nous n'oublions pas non plus les Albums, ces *Albums-Stahl*, où il est si amusant d'apprendre à lire, à l'aide de si jolies images. Ce sont, pour cette année :

Un Déjeuner sur l'herbe, par CASELLA ;

Le Roi des Pingouins, par HUMBERT ;

Maman en voyage, de FRÆLICH.

La mine est inépuisable, à ce qu'il paraît, et Mademoiselle Lili toujours aussi attrayante, aussi originale.

Tous ces ouvrages, dans leurs séries respectives, diffèrent entièrement de donnée, de conduite, de lieu, d'incidents, non seulement entre eux, mais avec ceux des années précédentes. Il en est de même des personnages qui y figurent. On pourra leur trouver parfois un air de famille ; aucun ne fera monter aux lèvres, entre deux bâillements, ce mot : Connu ! qui vaut les plus aigres critiques.

F. DE GRAMONT.





HENRI PETIT

Sporting Tailor — Tailleur Couturier

5, BOULEVARD MALESHERBES ET 34, RUE BOISSY-D'ANGLAS
(MADELEINE) PARIS

Spécialité de tous les Costumes de Sports
AMAZONE, BICYCLETTE, CHASSE, YACHTING, ETC., ETC.

INVENTEUR DE LA JUPE-PANTALON FORME BREVETÉE

Cette Jupe-Pantalon permet de monter les bicyclettes à cadre, tout en conservant les avantages du pantalon et l'aspect gracieux d'une jupe.



ÉCONOMIE D'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

L'éclairage électrique est entré dans les mœurs.

Les progrès ont été considérables en ces derniers temps; une importante question cependant reste toujours à résoudre : *c'est la diminution de la dépense.*

Les fabricants de lampes à incandescence ont toujours cherché à réduire la consommation du courant des dites lampes; ce sont surtout les abonnés sur les secteurs que cette question intéresse, mais, pour être bien sûr des résultats cherchés, il faut qu'un industriel ou commerçant se charge :

- 1° De choisir le fabricant de lampes véritablement économiques;
- 2° De photométrer les lampes au fur et à mesure des livraisons;
- 3° Evincer, sans lésiner, toutes les lampes dont la consommation est excessive;

4° De vérifier les compteurs à la ligne de distribution du courant;

5° En un mot prendre à sa charge tous les frais et agencements obligés pour cette sorte d'entreprise, en se contentant d'une part sur les économies réalisées.

Cette Maison existe et a innové depuis quatre ans une entreprise spéciale et unique dans son genre puisqu'elle repose sur le besoin de diriger l'éclairage dans le sens le plus économique.

Elle a pour abonnés tous les principaux consommateurs d'électricité des secteurs de Paris et de province.

Le chiffre économisé depuis quatre ans est représenté pour une somme totale de plus de 700,000 francs; sa clientèle représente actuellement à Paris, un éclairage annuel de plus de un million et demi.

Nous nous faisons un plaisir de recommander cette Maison, dont les procédés intelligents réellement économiques, *employés par nous du reste*, donnent entière satisfaction

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ



Installation d'éclairage électrique
POUR VILLAS, CHATEAUX, USINES, APPARTEMENTS

LOUIS GUILLON, INGÉNIEUR

Entreprise d'Economie d'Eclairage. 40, boulevard de Strasbourg, Paris.

LA GAULOISE

Liqueur hygiénique

MÉDAILLE D'OR
EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1889

LA PLUS HAUTE
RÉCOMPENSE

PRINCIPALES RÉCOMPENSES

Médaille d'or. Exposition universelle. Paris, 1889.

Médaille d'or. Exposition universelle. Lyon, 1894.



Grand Diplôme d'honneur, Exposition universelle. Amsterdam, 1895.

Grand Diplôme d'honneur, Exposition universelle. Bordeaux, 1895.

PRINCIPALES RÉCOMPENSES

REQUIER Frères. PÉRIGUEUX

En face de chaque entrée du "Bon Marché"

AU LYS de PAQUES

Catalogue (500 Modèles) gratuit & franco.

Fleurs



Fleurs

MODÈLE DÉPOSÉ

47, rue de Sèvres et rue du Bac, 142

En face de chaque entrée du "Bon Marché"



A UNE PARISIENNE

*Ainsi que des bluets poussés parmi les blés
Les nœuds bleus qui liaient sa chevelure blonde
Donnaient à son visage un charme unique au monde,
Un charme où tous les dons se trouvaient rassemblés.*

*Le lendemain matin, les rubans envolés,
Mon admiration fut encor plus profonde ;
Dépassant en beauté Vénus ou la Joconde
Elle avait les cheveux savamment ondulés.*

*Comme je m'écriais : « Mais c'est une merveille !
« Vous êtes plus jolie encore que la veille,
« Vous avez une grâce, une saveur, un chic !... »*

*Elle me dit : « Mon cher, ce chic qui vous enflamme
« Je le dois au Flou-Flou du maître Lenthéric,
« L'artiste soucieux des attraits de la femme. »*

LUCIEN RIVAUX,
Président de la Lice Chansonnière.

Au Phare des Sanguinaires

PAR ALPHONSE DAUDET

PENDANT l'hiver de... — la date est trop lointaine, ne me demandez pas de la préciser — les médecins m'avaient envoyé faire une cure de soleil et d'oranges au bord de la mer bleue, dans les jardins d'Ajaccio.

Est-il vrai que la politique occupe et passionne exclusivement la Corse d'aujourd'hui ? Je l'ignore ; mais au temps dont je parle, en plein second Empire, d'une pointe de l'île à l'autre, de la place du Diamant à la cime du Monte-Rotondo, c'est le jeu, la folie du jeu qui tenait tout. J'ai vu, dans le maquis, des bergers — gardant leurs bêtes — jouer entre eux à la *scopa* une pipe contre un couteau, un mouton contre un fromage. Des curés de village m'ont invité à entrer dans leur « précipitère » pour y faire la partie. A Ajaccio, les petites cigarières de la rue de la Préfecture, brunes et bien roulées comme leurs trabucos, prenaient sur le temps si court du déjeuner, pour tripoter le carton. Moi-même, à peine arrivé, j'avais gagné le mal du pays et ma cure de soleil se passait au Cercle à faire la bouillotte avec de vieux messieurs, ou le baccara de la jeunesse brillante.

Un soir de déveine et de mélancolie, je m'étais écarté du jeu et, le front contre la vitre toute mouillée des embruns de la mer voisine et de la nuit, je songeais, plein de remords, au temps perdu, au travail en retard, à l'avenir qui m'apparaissait aussi obscur, aussi incertain que toute cette ombre mouvante, cet abîme de ciel et d'eau traversé par les feux intermittents d'un grand phare, au loin, en face de moi. Soudain une main se posa sur mon épaule, et j'entendis la voix railleuse de papa Vogin, un des anciens du Cercle, qui avait connu Mérimée :

« Eh bien, monsieur le continental, que regardez-vous avec cette attention ?

— Je regarde la lumière du phare, monsieur Vogin, elle me fait envie. »

Les minces lunettes du bonhomme filtrèrent un sourire de malice et de compréhension.

« C'est vrai que vous seriez mieux là pour travailler qu'à Ajaccio. »

Et tout de suite il ajouta :

« Le phare des Sanguinaires est dans mon service d'ingé-



nieur. Il s'y trouve une chambre superbe, que j'occupe quand je vais en inspection. Disposez-en si le cœur vous en dit. Justement, demain matin, la barque des Ponts et Chaussées va porter là-bas les vivres réglementaires et le gardien de rechange. Partez avec elle. Je vous donnerai une lettre pour le gardien chef. Dans dix jours, la barque retournera aux Sanguinaires, elle fait le voyage trois fois par mois. Si au bout de dix jours la solitude vous ennuie, vous reviendrez. Dans le cas contraire, vous resterez au phare aussi longtemps que cela pourra vous être agréable. »

Le lendemain, au point du jour, la chaloupe m'emportait avec mon bagage. Au départ, il faisait un temps radieux, mais vers midi, la tramontane se leva et, pendant plus d'un mois, souffla dans la même trompette. Le phare devint inabordable, j'étais bouclé. A plusieurs reprises, la barque des Ponts et Chaussées parut au large de l'île, montrant sa carène blanche

le premier quart, de sept à onze; Bertolo, qui doit prendre la relève jusqu'à trois heures du matin, est allé coucher sa longue et taciturne figure, ainsi que l'énorme pipe corse en terre rouge dont ses lèvres minces et rageuses mâchonnent le roseau, même en dormant; enfin, le père Trophime, celui que nous appelons le Provençal, achève de desservir la table où nous avons diné tous les quatre assez tristement, la porte fermée, la barre mise à cause de la tramontane que cette fin de décembre accroche obstinément au même coin du ciel... Les bottes de marine du vieux gardien talonnent sur les dalles, j'entends le camarade qui ronfle à côté, la chaîne du phare qui se dévide, l'égouttement de l'huile dans le grand réservoir de fer blanc. Sous ces hautes voûtes claires et stuquées que l'ombre gagne, les moindres bruits retentissent, échos de solitude et d'ennui qui me tombent lourdement sur le cœur...

Pour échapper à cette angoisse, je sors sur la terrasse un moment. C'est un terre-plein de quelques mètres carrés qu'entoure un parapet en maçonnerie blanche. On dirait la plate-forme à décharger le grain d'un de nos vieux moulins de Provence... Un peu de jour y traîne encore quelques rayons oubliés par le couchant sur cette cime où le phare est bâti. Le reste de l'île, au-dessous de moi, se perd dans des flocons de brume violette. On ne distingue plus rien, ni la tour génoise en ruine à la pointe extrême du rocher, ni les logettes aux portes distantes et battantes du vieux lazaret abandonné dans les pâles verdure du rivage, pas même les lourds écheveaux d'écume blanche qui, depuis le premier jour de mon arrivée, s'enchevêtrent autour de l'île et la rendent inabordable...

Trois semaines!... seulement trois semaines que je suis ici!... Et il me semble qu'il y a plus d'un an. Oui, plus d'un an que m'est apparu, dans le frisquet du matin, le groupe d'îlots rouges épars à l'entrée du golfe et qu'on appelle « les Sanguinaires ». Sur la plus haute de ces roches, la lanterne du phare étincelait au soleil levant, et par l'étroit sentier dégringolant entre les touffes de lentisques et d'absinthes sauvages, je voyais, guère plus gros que des merles de roche à cette distance, deux ou trois bons-hommes qui descendaient en courant au-devant de la chaloupe, avec leurs vareuses toutes gonflées par la bourrasque. Je donnai ma lettre au gardien chef, un petit noiraud, barbu, tout en bronze, que ma visite emplît de stupeur. Ils avaient cru d'abord à une inspection, mais leur inquiétude augmenta quand ils apprirent que le mystérieux voyageur s'installait et qu'il fallait lui donner l'appartement d'honneur.

Les premiers jours, il y eut de la méfiance. On me servait

dans ma chambre, une chambre splendide, haute et vaste, aux lambris vernissés, et dont les trois fenêtres ouvraient sur la pleine mer; mais, tout le temps de mon séjour, la tramontane m'obligea à tenir fermés les volets de fonte de deux de ces fenêtres, et la lumière m'arrivait du côté seul d'où ne venait pas le vent. Ces repas solitaires dans une pièce qui louchait m'ennuyèrent vite, et je demandai aux gardiens à manger avec eux. J'avais apporté des provisions, des conserves, une bonne eau-de-vie. Eux m'offraient des légumes secs, le poisson de Trophime, le provençal, très adroit pêcheur d'oursins et de rascasses. Dès le premier repas, la connaissance était faite.

Trois types très différents, ces gardiens, avec une passion commune : la haine. Ce qu'ils se haïssent tous les trois ! J'avais en arrivant commencé quelques vers restés inachevés sur la table de ma chambre. Dès le premier soir, le chef me prévint au moment de prendre la relève : « Méfiez-vous de mes camarades, ne laissez rien traîner. » Le lendemain, Bertolo m'en disait autant ; et le vieux Trophime, avec le sourire de Iago, m'engageait à garder sur moi la clef de ma chambre. C'est lui pourtant qui me paraît le moins enragé des trois. Il a des yeux



sur la mer soulevée. Nous échangeions des gestes désespérés, des paroles dispersées par le vent. Tout le mois de décembre et la première semaine de janvier se passèrent ainsi. La réclusion, à la longue, me semblait lourde. Eparpillé dans l'infini du ciel et de la mer, je ne travaillais guère plus qu'à Ajaccio. A peine si j'avais le courage de jeter mes impressions de chaque jour sur un de ces petits cahiers qui, déjà dans ce temps-là, m'accompagnaient partout; notations rapides, prises pour moi seul et sans le moindre souci littéraire. J'ai sous les yeux un cahier de cette époque, et c'est en le feuilletant que l'idée m'est venue d'en détacher quelques pages auxquelles l'anniversaire de Noël donne une actualité. Je m'efforcerai de laisser à mes notes leur accent d'authenticité, bien que sur ces petites feuilles amincies, élimées par le temps, avec cette encre vieillie, fanée, les mots soient comme perdus dans un lointain de rêve, à ce point évanouis que souvent ma plume a dû repasser sur eux pour les rappeler à la vie.

Lundi, 24 décembre.

Sept heures. Le jour s'en va. Des trois hommes de service, Dinelli, le gardien chef, vient de monter dans la lanterne pour

de lézard, luisants et doux, une barbiche blanche inoffensive qui sautille si drôlement pendant qu'il chante ses motets provençaux. Très adroit cuisinier, sans rival pour l'aioli et la bouillabaisse, il est toujours en quête de quelque fricot, il chasse, il pêche, cherche des œufs de *gouailles* dans les roches, et très exactement, matin et soir, fait le tour de l'île pour s'assurer si la mer n'a pas jeté d'épave bonne à prendre. Il a parfois des aubaines, entre autres un certain baril de rhum resté légendaire dans le phare.

En dehors du service, les deux autres camarades ne s'occupent de rien. Ce sont des fonctionnaires, des messieurs de l'administration, ils croiraient déroger en faisant n'importe quoi. Toute la journée, je les vois jouer à la *scopa*, jeu d'astuce et de méfiance, où les mains dissimulent les cartes, où les yeux se guettent en dessous. Quand ils ne jouent pas, ils combinent, ruminent de mauvais coups contre l'autre, le camarade. Tempéraments corses, ardents, vindicatifs, la vie solitaire développe chez eux cette sombreur de nature, et ce n'est pas le temps qui leur

manque pour figoler leurs vendettas. Dinelli, le gardien chef, qui « a travaillé pour être prêtre », est le seul qui lise un peu. Mais la bibliothèque du phare n'est pas riche; elle se compose d'un Plutarque dépareillé, à tranche rouge, que le pauvre homme ressassait depuis des années et dont il se représente les personnages comme des héros du père Dumas, à rapières et grands panaches. Il lit surtout la nuit, pendant les heures de quart, dans la lanterne. Quand je le vois monter le petit escalier tournant à lamelles de cuivre, son gros bouquin rouge sous le bras, je pense à Shakespeare et au retentissement que les histoires de Plutarque ont eu dans son cerveau. Non que je prête à Dinelli autant d'imagination qu'à Shakespeare, mais sa chambre noire est terriblement impressionnable, à lui aussi. Quand nous sommes seuls, il me parle de Caton d'Utique, de Démétrius de Phalère, comme de personnes vivantes. Il m'interroge sur Marc Antoine, qu'il appelle « ce garçon-là ». J'avoue que la conversation manque d'intérêt. Aussi je préfère aller pêcher avec mon ami Trophime, ou encore rester à rêvasser dans



un creux de roche jusqu'à ce que le porte-voix m'appelle pour le diner. Je regarde l'eau, une voile sur l'horizon, la côte corse toute voisine et, au loin, comme un fusain léger, l'île de l'Asinara.

En ce moment, par exemple, du haut de la terrasse où je songe accoudé, il m'est impossible de rien voir. L'Asinara et la Corse elle-même ont disparu. La mer et le ciel se confondent dans la nuit. Comme tous les soirs à pareille heure, le vent est tombé pour quelques instants. Tout à coup, du fond de la brume m'arrive une clameur rauque, la sirène d'un transatlantique forcé par le gros temps à s'abriter dans la rade d'Ajaccio et qui frôle la pointe de l'île sans que je distingue seulement un mât, une cheminée. Au beuglement de la sirène répond, plus près de moi, presque sous mes pieds, une longue bramée sinistre, indéfinissable, qui me fait songer à Fénimore et au *Dernier des Mohicans*. C'est le hennissement d'un des chevaux malades qu'on a mis au vert sur notre rocher. Et je me rappelle ma terreur la première fois où j'ai fait le tour de l'île, en voyant se lever brusquement d'un taillis d'absinthe jaune deux petits poneys corses avec de longues glaires filamenteuses, deux baguettes de verre qui leur pendaient aux naseaux. C'était le coin des chevaux morveux, un hôpital et même un cimetière, car des vols de corbeaux tourbillonnaient toujours sur cette partie des Sanguinaires qui en est restée pour moi tout assombrie.

Depuis quelque temps d'ailleurs, ce n'est pas seulement ce coin de l'île, mais l'île entière, et le phare, et la vie qu'on y mène, qui me semblent sinistres. Avec cette tramontane infernale, on ne peut plus pêcher. Plus de poisson, jamais de viande. Nous

sommes réduits à ce qu'on appelle « les vivres de mer ».

Le phare en a pour six mois, la réserve ne risque donc pas de s'épuiser; mais ce qui s'épuise, c'est ce que nous avons à nous dire. J'ai donné tous les renseignements possibles sur Caton d'Utique et Démétrius de Phalère; je sais par cœur toutes les histoires de bandits, Quastana, Bellacoscia, que Bartolo nous raconte en hachant des feuilles de tabac frais dans le creux de sa main avec les grands ciseaux pendus à sa ceinture. Très animés d'abord, les repas sont redevenus silencieux comme avant mon arrivée. Les antipathies de ces pauvres gens, leurs crispations nerveuses commencent à me gagner. Je prends en dégoût celui-ci parce qu'il vient à table avec des mains sales, cet autre parce qu'il mange en broutant comme une vieille chèvre. J'en arriverai à la haine, moi aussi...

Aujourd'hui, le diner a été particulièrement lugubre, on n'a pas échangé dix paroles, mais quels mauvais regards!... Est-ce l'approche de Noël, du jour de l'An, de ces jolies fêtes de fin d'année? Jamais je ne me suis senti le cœur angoissé comme ce soir. Dire que je regrette le Cercle d'Ajaccio! Je voudrais voir des lumières, des nappes blanches, sortir d'ici enfin. Quand donc en sortirai-je! Si la tramontane s'entête, j'y suis pour tout

l'hiver... En attendant, la voilà qui repique, la tramontane... Un grand jet de flamme passe au-dessus de ma tête. C'est le phare qu'on allume. Sa traînée étincelante sautille au loin sur

d'un gardien de chevaux, restée seule, encore jeune, avec son garçonnet. Trophime, lui, gardait le feu de Faraman, non loin des Saintes-Maries. Ils se sont connus à une *ferrade*, une de ces

belles courses de bœufs comme il s'en donne là-bas, au rivage de la mer, et où les femmes, coiffées du velours arlésien, galopent, le fer au poing, sur des camarguais à grande crinière blanche. Jamais ils n'auraient quitté ce coin de terre admirable, ces gazons fleuris toute l'année, ces étangs dans lesquels viennent boire les flamants roses. Mais un jour le garçon grandi, devenu homme, épouse une fille d'Ajaccio et va se fixer dans le pays corse... Alors Trophime s'est fait nommer au phare des Sanguinaires, où sa femme est venue le rejoindre, car en ce temps-là les gardiens avaient leur ménage dans l'île avec eux. Et comme je lui dis :

« Vous deviez être bien plus heureux?... »

Trophime se lève et marche par la cuisine en agitant ses bras. « Plus heureux!... Nom d'un tonnerre!... Un temps de baigne, et qui, par bonheur, n'a duré que deux ans; sans quoi nous serions devenus fous... Vous avez pu voir par vous-même, monsieur, qu'à vivre seuls sur ce rocher, de très braves gens ne parvenaient pas à s'entendre... D'où celavient-il?... Quelle diablerie méchante se cache dans la solitude de ces pierres? Je ne sais. Toujours est-il qu'entre hommes on se tient encore, on se ménage; la haine ne se montre pas à visage ouvert... Les femmes, elles, rien ne les arrête... Pour ne pas gêner le service, nous avons installé les nôtres tout en bas, à la marine, dans ce qui reste de l'ancien lazaret, où nos trois familles tenaient à l'aise, chacune avec sa cour et son petit jardin... Ah! bonne mère des anges! le train qui se menait là-dedans!...

des cris, des miaulements à croire que nos *mouquères* se dévidaient les tripes tout le long du jour. La mienne, seule Française et continentale, comme on l'appelait, devait faire tête aux deux autres, deux vraies Corses, qui lui en voulaient de sa vaillance à tenir la maison, de son linge bien lavé, bien blanc, tendu sur des cordes en travers du jardin. Elle nourrissait aussi quelques poules que les enfants de nos voisins, des tas de petits Corsicos, mauvais comme leurs mères, s'amusaient à lui exterminer à coups de matraques. Comme si ce n'est pas nous qui aurions dû être méchants, nous qui n'avions jamais pu avoir d'enfants et dont toute cette jolie marmaille crevait le cœur. Tout à coup, voilà qu'après quinze ans de mariage, cette grande joie d'un petit nous est donnée... De la joie, et puis bien du tourment aussi, vous pensez, quand venait l'heure du service et que je laissais ma pauvre Zia toute seule à la maison, dans l'attente de son bonheur et sans personne pour lui porter secours... Ah! monsieur, vous parlez de haine... Lorsque ma femme s'est accouchée, le sort a voulu que ce fût en pleine mauvaise saison. Un temps comme nous en avons un en ce moment : la mer en folie, des paquets d'eau jusque dans nos logettes du lazaret... La sage-femme d'Ajaccio était prévenue; mais le moyen d'aborder par un temps pareil?... J'eus beau tirer le canon, hisser le drapeau, faire tous les signaux d'alarme, la chaloupe ne se montra même pas. Et croiriez-vous que le moment venu, ma malheureuse femme n'a pas trouvé près de ses voisines l'assistance d'un conseil, pas même d'un verre



les vagues en écailles roses, jaunes, verdâtres. Il fait froid, ma pipe est éteinte, rentrons...

Près du petit escalier tournant qui monte dans la lanterne, une lampe m'attend sur la table. A côté, large ouvert, le livre de bord sur lequel chaque veilleur, en descendant, note ses observations. J'allais passer dans ma chambre quand j'entends fredonner, sur un air de gavotte qui se mêle aux huées de la rafale, à la canonnade lointaine de la mer sur les brisants, un Noël provençal, un vieux Noël de mon enfance :

Veici lou rei mouro
Emé sis iue tout trevira...

Doucement je pousse une porte, et dans la grande cuisine aux murs crépis, au dallage en damier noir et blanc, éclairée seulement par le feu de la cheminée et la pâle lueur que découpe sur la nuit une fenêtre ouverte au Sud, du côté où il n'y a pas de vent, je vois le vieux Trophime accroupi devant l'âtre et qui chante, la tête entre ses mains. Il s'excuse, un peu confus : « Que voulez-vous, monsieur, c'est le soir de Noël. Vous êtes Provençal comme moi, vous savez la place que cette fête tient sur notre calendrier... Quand on est seul ces soirs-là, on pense à la femme, aux enfants... »

Et le voilà parti à me raconter son histoire, sa famille...

Il s'est marié — il y a quelque vingt-cinq ans — en terre de Camargue, au village des Saintes-Maries. Sa femme était veuve

d'eau?... Dans une tribu de sauvages, une chose semblable ne serait pas arrivée... Vous me voyez tout seul, près de ce lit de torture et de misère, avec les mains qui me tremblaient et mes yeux aveuglés de larmes... Heureusement, celui qui est né la nuit de Noël dans la paille d'une étable veille d'en haut sur toutes les nichées, et malgré la méchanceté des gens et du sort, il nous est venu droit du Paradis une belle petite fille qui a dix ans maintenant et que sa mère élève en bonne Provençale. Au moment où je vous parle, elles sont en Ajaccio toutes les deux, s'apprêtant pour la messe de minuit. Puis, après la messe, le garçon qui les espère arrosera la bûche de Noël avec elles, en chantant les airs du Saboli, notre grand musicien. C'est à quoi je pensais, monsieur, quand vous êtes entré...

Ici, le vieux gardien, qui n'a cessé de marcher de long en large en parlant, s'arrête devant le feu et le regarde sans rien dire. Il est « en Ajaccio » avec sa famille; et moi je songe à cette fièvre de haine, étrange malaria qui se gagne dans la solitude et dont je subis moi-même le mystérieux frisson. Je me représente le lazaret du temps des trois ménages, ces batailles de femmes, d'enfants, de poules, ces tueries dans les petites logettes...

... Onze heures sonnent à la grande horloge du phare. On entend un bruit de poids, de chaîne qui se dévide. Des pas lourds de sommeil traînent sur les dalles; c'est la relève. La porte de la cuisine s'ouvre; avant de monter prendre son quart, Bertolo entre boire à la bassine. Il nous jette un regard noir, méfiant: « Qu'est-ce qu'ils conspirent là, tous les deux, sans lumière? » Puis essuyant sa bouche rase avec la manche de son *pelone*, il ramasse sur la table la grosse pipe rouge et la lampe qu'il y a posées, et s'en va sur un « bonné nouit, pinsouti (Français) » qui manque de mansuétude. Derrière lui, quand Dinelli, le gardien chef, après avoir signé le livre de bord, s'est enfermé à deux tours dans sa chambre, alors Trophime vient à moi, le doigt sur les lèvres, et me dit tout bas, avec des yeux farceurs, un rire silencieux qui fait danser sa barbiche de vieille chèvre: « Nous aussi, nous arroserons la bûche de Noël... nous poserons cache-feu, comme on dit chez nous... vous allez voir... »

Il enjambe la fenêtre qui, de ce côté-là, se trouve de plain pied avec le rocher, et presque aussitôt il rapporte une racine de tamaris qu'il jette devant l'âtre. Puis il tire de l'armoire et pose à mesure sur la table trois flambeaux, des verres, une bouteille de Frontignan et un pain de Noël à l'anis, qu'il a cuit exprès pour la circonstance; tout cela d'un air de belle humeur, avec des clignements d'yeux, une mimique mystérieuse et enfantine qui m'amuse.

Maintenant, voilà les trois chandelles allumées, le pain de Noël doré et rebondi sur une assiette, et le Frontignan en rayon de miel dans nos deux verres. « Minute! » dit Trophime, retenant mon bras au moment où je vais boire, et après avoir arrosé de vin blanc le pied de tamaris tordu comme un *souquillon* de vigne, il le jette dans le feu sur ces paroles sacramentelles: « Allègre! allègre! que Notre Seigneur nous allègre! Si, l'an qui vient, nous ne sommes pas plus, mon Dieu, que nous ne soyons pas moins... bûche au feu, boute-feu! »

La bûche pétille et flambe jusqu'au plafond. Le vin d'or reluit dans nos verres, et nous trinquons à la Provence, en

reprenant le Noël qu'il chantait tout à l'heure, le défilé des rois mages devant la crèche de l'enfant Jésus:

Voici le roi nègre
Avec ses yeux tout trévirés;
L'enfant Jésus pleure,
Le roi n'ose pas entrer.

Joseph lui fait signe
D'entrer sans cérémonie,
Voir Notre Seigneur
Qui les attendait.

« C'est pas la négrure
« C'est pas ça qui le fait pleurer,
« C'est que l'imposture
« Du vieux péché. »

Là-dessus, rasades nouvelles suivies d'un autre Noël, l'arrivée des bergers et leur offrande au petit Jésus:

Ils laissent à terre deux ou trois bons fromages
Ils laissent à terre une douzaine d'œufs;
Joseph leur dit: Allons, soyez bien sages,
Tournez-vous-en et faites bon voyage,
Bergers,
Prenez votre congé.

Et enfin la grande marche des rois:

De matin,
J'ai rencontré le train
De trois grands rois qui allaient en voyage.
De matin,
J'ai rencontré le train
De trois grands rois dessus le grand chemin.

Nos voix montent, sonnent sous les voûtes, et à mesure c'est dans tout mon être une douceur, une détente. Ces chansons, ce vin du pays... Je ne suis plus au phare des Sanguinaires, mais dans la cuisine d'un grand *mas* de Provence, aux murs crépis, au sol pavé de larges dalles. Dehors, au lieu des huées du vent et de la mer, je distingue très bien dans la nuit d'hiver le carillon de la messe de minuit. Je me figure, derrière les vitres allumées, des ombres qui passent et repassent. Des nuées d'étincelles montent des toits en fête et vont se perdre dans le ciel froid, criblé d'étoiles. Allègre! allègre! Que Notre Seigneur nous allègre!

La chanson est finie. Le vieux Trophime s'est levé, détendu lui aussi et rayonnant. Il taille une tranche de pain, du beau pain de Noël qui embaume l'anis et la pâte chaude, remplit à ras bords un verre de vin doré, pose le tout sur une assiette, et clignotant vers moi ses petits yeux bridés:

« Dinelli dort trop bien pour qu'on le réveille, mais l'autre, le Bertolo, sa pipe lui donne soif... Je m'en vais trinquer avec lui. »

Brave homme! J'entends ses lourdes bottes monter le petit escalier, puis le vitrage de la lanterne qui s'ouvre, et des rires, des éclats de voix heureuses dont le phare n'a pas l'habitude. Ils boivent, là-haut; faisons comme eux. Allègre! allègre! Sur le rocher des Sanguinaires, Noël a tué la haine, au moins pour toute une nuit.

ALPHONSE DAUDET.

(Illustrations de F. DE MYRBACH.)



Sur une poésie de Paul Bourget

Nuits d'Été

Musique de Ch. Widor

CHANT *Andantino*

PIANO *p* (*sans lenteur*)

O nuit, — ô dou - ce nuit d'E.té,

qui viens à nous Parmi les foin coupés et sous la lu - ne ro - se, Tu dis

aux amoureux de se mettre à ge.noux Et sur leur front brûlant un souffle frais se po

se! O nuit — ô dou - ce nuit d'Été qui fais fleurir Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les bran - ches, Tu

dis aux tendres cœurs des fem - mes de s'ouvrir, aux tendres cœurs des fem - mes, Et sous les blonds tilleuls errent des formes

f *agitato*

blan - ches! O nuit, — ô nuit, — ô dou - ce nuit d'E.té, qui par - les

bas, Tes pieds se font lé.gers — et ta voix en dor - man - te Pour que les

rau - vres morts ne se ré - veil - lent pas, Eux qui ne peuvent plus ai - mer —

dimi - nu - en - do

a Tempo

O nuit ai - man - te O nuit, — ô dou - ce

nuit d'E. té qui viens à nous O nuit, — nuit ai - man - te!



NOËL EN MER

PAR RENÉ DE PONT-JEST

C'ÉTAIT un superbe trois-mâts que l'*Arc-en-Ciel*. Construit sur le modèle des grands clippers américains, fin de l'avant, bien assis sur l'eau, la mâture légère et solidement tenue, commandé par un des meilleurs marins de Nantes, le capitaine Yves Lamenek, et monté par vingt solides matelots bretons, le coquet bâtiment semblait un gigantesque albatros, caressant les flots de ses ailes de neige, lorsque, toutes voiles dehors, il filait grand large, avec une vitesse de dix milles à l'heure.

Son chargement fait et ses passagers embarqués, parmi lesquels un révérend père mariste, qui venait de passer cinq ans en Océanie, l'*Arc-en-Ciel* avait quitté Valparaiso au commencement de novembre, c'est-à-dire au milieu de la belle saison sur les côtes du Pacifique, avait doublé le cap Horn et remontait au nord pour gagner Buenos-Ayres, son escale accoutumée. Le capitaine Lamenek espérait que son voyage se poursuivrait aussi heureusement jusqu'en France, quand, par le travers des îles Falkland, à la hauteur du détroit de Magellan, se produisit à bord un événement qui cause toujours aux marins la plus profonde émotion lorsqu'il arrive en pleine mer : un décès.

Au nombre des passagers de seconde, pris à Valparaiso, se trouvaient une jeune femme et son enfant, de dix à douze mois. Sur le livre d'embarquement ils étaient ainsi désignés : veuve Marie Nollet et son fils Henri. La mère avait vingt-cinq ans à peine ; elle était blonde, de physionomie agréable, douce, mais un peu sauvage. Bien que ses compagnons de voyage et les matelots fussent remplis de prévenances pour elle ; bien que le commandant de l'*Arc-en-Ciel* ne manquât jamais, lorsqu'il venait faire un tour à l'avant, de lui dire un mot aimable et de s'informer du bébé, malgré tout cela, elle se livrait peu et répondait avec réserve à toutes les questions, peut-être par timidité, peut-être parce qu'elle n'avait que de tristes choses à raconter. On savait seulement qu'elle était Normande et que son mari, employé dans une grande exploitation de mines d'argent des Cordillères, était mort six mois après la naissance de son fils, malheur qui avait décidé sa veuve à retourner en France, dans sa famille. Quant au petit Henri, c'était un poupon frais et rose, avec les grands yeux bleus de sa mère, et souriant déjà aux hommes de l'équipage, qui le caressaient.

Or, un soir, la pauvre femme, qui était bien un peu pâle,

mais dont la santé cependant paraissait bonne, fut prise de suffocations et mourut brusquement, enlevée par une angine de poitrine ou par la rupture d'un anévrisme. Le commandant Lamenek dressa, selon les formes usitées à bord, l'acte de décès de sa malheureuse passagère et mit les scellés sur sa malle, où il n'avait rien découvert de nature à le renseigner à l'égard de l'état-civil de la défunte. Il y avait cherché vainement son acte de mariage, un passeport, un document quelconque ; il n'y avait trouvé que l'extrait de baptême de l'enfant, dans la chapelle du couvent des jésuites de Valparaiso ; mais cette pièce ne mentionnait pas même le nom de famille de la mère ; puis quelques lettres insignifiantes, adressées de France à M. Nollet et ne renfermant aucun détail de nature à aider à la recherche des parents paternels ou maternels de l'orphelin.

Cela constaté et n'ayant plus qu'un seul espoir, c'est que Marie Nollet avait annoncé son retour en France et que, probablement, il arriverait à son adresse quelque lettre à Saint-Nazaire, le capitaine dut tout disposer pour ses obsèques. Elles ne pouvaient être que ce que sont les funérailles à bord, aussi bien pour les grands que pour les humbles, lorsque la terre est loin. Le charpentier bâtit en hâte un cercueil grossier ; une excellente femme, passagère de l'avant, y coucha sa compagne de route, et le soir, quand la nuit fut venue, le capitaine donna l'ordre à deux hommes de présenter à l'un des sabords le coffre auquel on avait solidement amarré, pour qu'il ne surnageât pas, un pesant boulet.

Le père mariste récita à haute voix les prières des trépassés ; puis « A la mer ! » commanda Yves Lamenek.

Le missionnaire dit une dernière prière et aussitôt, poussé dehors, le coffre ouvrit les flots avec un bruit sourd. Les témoins de cette scène n'étouffèrent pas un cri d'épouvante et, du panneau de l'avant, un vagissement leur répondit. L'orphelin s'était réveillé et ses petites lèvres avides appelaient instinctivement le sein de la disparue pour toujours.

Le lendemain, les choses reprirent à bord leur cours ordinaire ; le temps devint meilleur et l'*Arc-en-Ciel* put faire bonne route vers Buenos-Ayres. Quant à l'enfant de Marie Nollet, il avait été confié aux soins de la brave femme qui s'en était spontanément chargée. Il ne devait manquer de rien ; la chèvre qui vivait avec deux moutons sous le gaillard d'avant avait les

mamelles pleines. De plus, les matelots l'avaient en quelque sorte adopté. Le soir, le moment du repos venu, ils le prenaient doucement dans leurs mains calleuses et le faisaient sourire en lui fredonnant des airs bretons.

Une huitaine de jours s'écoulèrent ainsi ; puis le commandant Lamenek vint jeter l'ancre devant Buenos-Ayres, mais pour ne rester en rade que juste le temps de compléter son chargement et d'embarquer une demi-douzaine de passagers. Quarante-huit heures plus tard, il dérapait pour sortir du majestueux estuaire du Rio de la Plata, mettre le cap au Nord-Est et faire route directement vers notre hémisphère.

Au nombre des nouveaux passagers de l'*Arc-en-Ciel* étaient deux Français, M. et Madame de Lussay, qui revenaient en France après un assez long séjour dans la République Argentine. Le mari, Jacques de Lussay, ancien élève de l'Ecole polytechnique et ingénieur de mérite, avait trente-deux ans à peine. C'était un beau cavalier, de tournure distinguée. Sa femme, Raymonde, n'avait pas dépassé vingt-cinq ans ; elle était remarquablement jolie avec son teint chaud de méridionale, ses grands yeux bruns frangés de longs cils soyeux et sa lourde chevelure d'ébène. Ce qui frappa tout d'abord, ce qui trahit immédiatement les allures des deux époux, ce fut leur tendresse réciproque, la communauté de leurs idées, leur désir évident de ne vivre à bord que l'un pour l'autre, d'éviter toute relation de nature à interrompre leur chère intimité. Après le repas, au lieu de rester dans le salon ou de se mêler sur le pont à leurs compagnons de voyage, ils se réfugiaient à l'arrière de la dunette, près du couronnement, et là, les mains dans les mains, s'isolaient du reste du monde. Ils rêvaient, demeuraient muets, comme s'ils craignaient de se communiquer les pensées qui les obsédaient. Un jour, succombant à la terreur secrète qui l'oppressait, Madame de Lussay laissa tomber sa tête sur l'épaule de son mari, en lui disant tout bas, d'une voix étranglée :

« Pourquoi retournons-nous là-bas, puisque Dieu nous a enlevé l'ange de pardon qu'il nous avait donné ? Ne va-t-on pas de nouveau me chasser et me maudire ? »

— Ma Raymonde bien-aimée, répondit vivement M. de Lussay en pressant la jeune femme sur son cœur, chasse ces horribles craintes. Rien de semblable n'est possible ! Le malheur même qui nous a frappés ouvrira pour nous, toute grande, la porte qu'on nous a si cruellement fermée jadis. Eloigne ces souvenirs et sois au contraire pleine de confiance en l'avenir. »

C'est que ce drame de famille dont la désespérée gardait ainsi mémoire n'avait pas été pour elle moins outrageant que douloureux. Il peut se raconter en quelques lignes.

Fils d'un colonel de cavalerie sans fortune, que sa mauvaise santé avait fait rentrer dans la vie civile à moins de cinquante ans, et d'une femme orgueilleuse de la noblesse de sa race plus encore que ne l'était son mari lui-même, Jacques avait été destiné tout jeune, par son père et sa mère, à redorer leur blason à l'aide d'un riche et grand mariage, auquel il pouvait d'ailleurs prétendre, en raison de son nom et de ses mérites personnels. Mais le jour où la comtesse de Lussay avait annoncé à son fils qu'elle allait lui donner, dans leur monde, bien entendu, une épouse deux fois millionnaire, Jacques avait avoué à sa mère qu'il s'était fiancé à Mademoiselle Raymonde Bernier, sœur de l'un de ses anciens camarades de l'Ecole polytechnique. Mademoiselle Bernier était roturière et sans fortune, il est vrai, mais il l'aimait et en était aimé. Elle seule serait sa femme ; il le lui avait juré.

Le comte et la comtesse de Lussay tentèrent d'abord de lutter contre le projet de leur fils, mais ce fut inutile. Il était engagé d'honneur et tiendrait sa parole, à quelque prix que ce fût !

Alors la rupture entre le jeune homme et ses père et mère fut complète, brutale. L'effondrement de ses espérances poussa la comtesse jusqu'à maudire son enfant, et Jacques, chassé de la maison paternelle, ne put se marier qu'après avoir fait des somnations respectueuses.

Cette union accomplie, il fit de nombreuses démarches pour revoir son père et sa mère, mais elles furent inutiles, leur porte lui resta impitoyablement fermée. Alors, le cœur brisé, il s'embarqua avec sa jeune femme pour aller chercher fortune dans la République Argentine, et une fois installé à Buenos-Ayres, il essaya de renouer ses relations avec sa famille. Mais pendant près d'une année, il ne reçut pas un mot de réponse à ses lettres. Enfin, un jour, son père lui adressa quelques lignes, entre lesquelles Jacques crut pouvoir lire un peu de la tendresse qu'il inspirait autrefois. Bien vite il multiplia sa correspondance et le comte lui répondit avec plus d'abandon. Madame de Lussay seule, bien qu'elle fût devenue très souffrante, restait inébranlable dans sa rancune, lorsqu'un événement impatientement attendu lui rendit l'espoir d'obtenir enfin son pardon : Raymonde lui donna un fils. Il était impossible, pensa-t-il, que la naissance d'un héritier du nom de Lussay n'eût aucune influence sur l'esprit et le cœur de la fière comtesse. Il en informa son père et, six mois après, il en recevait ces lignes :

« Si ta mère, dont la santé m'inquiète de plus en plus, ne

t'écrit pas encore par ce courrier, je crois bien que c'est seulement parce que son orgueil subit un dernier combat contre son affection maternelle. Il me semble souvent que si, tout à coup, au moment où nous parlons de toi, tu apparaissais entre ta femme et ton fils, elle vous tendrait les bras à tous les trois. Peut-être ne t'a-t-elle pas entièrement pardonné, mais on dirait qu'un nouveau cœur, celui d'une grand-mère, bat dans sa poitrine. Elle ne résisterait pas à un sourire de son petit-fils. »

Il n'en fallut pas davantage à Jacques pour prendre avec Raymonde la résolution de rentrer en France le plus rapidement possible, et quatre mois plus tard, l'ingénieur ayant réglé toutes ses affaires, le jeune ménage était prêt à partir. Leur passage avait été retenu sur l'*Arc-en-Ciel*, qui devait faire escale à Buenos-Ayres, et l'exilé avait déjà annoncé son arrivée à Paris à date fixe lorsqu'un matin, son enfant adoré lui fut enlevé par le croup, après quelques heures à peine de souffrance.

Le désespoir des deux époux fut immense, inénarrable. Raymonde fut pendant huit jours entre la vie et la mort, et quand elle revint à elle pour demander follement son fils, son petit Henry bien aimé, elle se refusa encore à croire qu'il n'était plus. Les deux malheureux passèrent ainsi près d'un mois dans les larmes, larmes d'autant plus amères que les médecins appelés en consultation au moment des couches de Madame de Lussay ne lui avaient pas laissé grand espoir qu'elle pût être mère une seconde fois. Ce n'était donc pas seulement le présent radieux qui avait disparu, c'était en même temps l'avenir. Et les infortunés demeuraient inconsolables, absorbés, anéantis dans le malheur peut-être irréparable qui les avait frappés, lorsqu'un matin on les avertit que l'*Arc-en-Ciel* était en rade.

Alors Jacques et Raymonde se regardèrent, se souvinrent, tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et le même cri s'échappa de leurs lèvres crispées par les sanglots : « Pourquoi partir maintenant ? Ce n'est pas nous qu'on attend là-bas, c'est lui ! »

Mais M. de Lussay reprit bientôt courage ; par de douces paroles, il en rendit un peu à la pauvre mère, et après une dernière prière sur la tombe de leur fils, ils s'étaient embarqués.

Cependant, favorisé par une succession de beaux temps, l'*Arc-en-Ciel* remontait vers l'Equateur. Le capitaine Lamenek disait qu'il avait rarement fait un voyage aussi rapide, et les passagers qui avaient doublé le cap Horn et se souvenaient toujours de ses vagues menaçantes, trouvaient douces les longues houles du tropique et se voyaient déjà au terme de leur traversée. Si l'enfant adopté par les matelots n'avait pas été là pour rappeler la malheureuse dont le corps avait disparu dans l'abîme, c'est à peine si on aurait gardé mémoire de cet émouvant épisode.

M. et Madame de Lussay vivaient toujours à l'écart, tout



à leurs souvenirs douloureux et à la crainte de l'accueil qui les attendait à Paris, ne s'intéressant à rien de ce qui les entourait, sauf à l'orphelin, que Raymonde allait embrasser et caresser souvent, le cœur bien gros; et les jours s'écoulaient ainsi, calmes, monotones, quand un soir le maître d'équipage se présenta devant le capitaine Lamenek et, le béret à la main, lui dit :

« Mon commandant, c'est demain le 24 décembre et nous voudrions bien fêter la Noël, tout comme si nous étions à terre, là-bas, au vieux pays breton.

— Rien de plus simple, mon garçon, et c'est là une excellente idée, répondit bien vite le brave marin; mais comment vous y prendrez-vous? Et la crèche, et la messe de minuit et le réveillon? Oh! le réveillon, je m'en charge; je donnerai des ordres au cambusier et au coq. Mais le reste?

— Le père mariste nous dira la messe. Quant à la crèche, un de nos matelas de varech en fera l'office; nous remplacerons le bœuf et l'âne par le mouton et la chèvre, qui vivent sous le gail-lard d'avant; notre orphelin sera le petit Jésus, et peut-être que la belle dame qui est là-bas — il désignait Madame de Lussay — voudra bien être la Vierge. Jamais, dans nos Noëls de Bretagne, le Sauveur n'a eu mère plus belle!

— C'est fort bien imaginé tout cela, maître Oilic; tu as carte blanche. Prépare ton Noël; moi, je vais donner l'ordre de saigner le compagnon de saint Antoine, qui grogne sous la chaloupe, afin que le boudin ne manque pas au réveillon. »

Oilic remercia chaudement son chef et courut annoncer la bonne nouvelle à ses hommes, pendant que le capitaine Lamenek, qui s'était approché de la femme de Jacques, lui disait :



« Mon équipage, Madame, fêtera demain la Noël; il a déjà son Jésus dans mon petit orphelin de l'avant et tous les autres personnages, moins la Vierge; or, tout naturellement, il a pensé à vous pour la représenter. Voulez-vous lui faire le grand plaisir de jouer ce rôle? Cela vous distraira un peu. »

Raymonde était suspendue au bras de son mari; elle leva les yeux sur lui, l'interrogeant du regard.

« Pourquoi non, fit l'ingénieur?

— Alors, c'est entendu, répondit la jeune femme au commandant, avec un sourire gracieux. C'est bien le moins que je puisse faire en reconnaissance de toutes vos amabilités pour nous. »

Et comme, après avoir exprimé sa gratitude à sa jolie passagère, Yves Lamenek s'était dirigé vers l'avant pour informer l'équipage de l'acquiescement de la « belle dame », celle-ci gémit dans un frisson :

« La Vierge! Elle aussi avait perdu son bien-aimé! »

Le lendemain, après avoir pris les instructions du père mariste et s'être entendu avec Madame de Lussay, Oilic organisa tout, et un peu avant minuit, le pont de l'*Arc-en-Ciel* présentait un coup d'œil des plus pittoresques.

A l'arrière du grand mât, sous une bonnette envergée qui formait toiture au-dessus des râteliers de fer, on avait installé la crèche, berceau grossier, primitif, tout à fait couleur locale, dans lequel, demi-nu et pomponné pour son rôle de Jésus, le petit Henri dormait, frais et rose, sur une couche de varech. A sa gauche, assise sur un escabeau, était la pauvre Raymonde, admirablement belle avec le grand voile bleu ciel qui, après avoir formé bandeau sur son front, retombait le long de sa robe d'un bleu plus foncé. Les mains jointes, ses grands yeux humides fixés sur le divin enfant, son front pensif incliné sous le poids de la douleur maternelle qui se réveillait en son cœur, elle était l'idéale expression de la Vierge selon Raphaël. A droite, grave, le visage orné d'une grande barbe faite d'étoupe, fort bien

costumé et symbolisé par les outils qu'il serrait entre ses mains, le charpentier du bord représentait Joseph; et au pied du berceau, la chèvre et un mouton complétaient le tableau légendaire.

De bout en bout, le pont de l'*Arc-en-Ciel* était éclairé par des fanaux placés le long des bastingages; les hommes de l'équipage se tenaient autour de la crèche, et tous les passagers étaient groupés à droite et à gauche de l'autel, qu'on avait dressé contre la dunette et où le révérend père mariste commença la messe à minuit précis, ayant pour auxiliaires deux jeunes mousmes qui souvent, à terre, au pays natal, avaient rempli les mêmes fonctions auprès du desservant de leur modeste église.

L'assistance écouta l'office avec un recueillement profond; la brise, en glissant à travers les cordages et les poulies, accompagnait de ses chants les paroles du prêtre; le navire roulait doucement, et les éclairs de chaleur qui, de moments en moments, zébraient le ciel noir, lourd, bas et sans étoiles, augmentaient encore par leurs lueurs fugitives la pieuse poésie de cette messe de Noël en plein Océan.

La cérémonie terminée et après avoir béni les fidèles et le trois-mâts lui-même, le père mariste s'éloigna de l'autel et se dirigea vers la crèche, devant laquelle il s'agenouilla en se signant, pendant que l'enfant Jésus, qui s'était réveillé, portait autour de lui des regards émerveillés et souriait.

Au même instant, aux extrémités des vergues et des mâts surgirent des flammes bleuâtres, ainsi que sur les cabillots de fer du râtelier, au-dessous duquel était le divin berceau. On eût dit qu'un nimbe céleste entourait la tête blonde du fils de Marie. Les passagers jetèrent un cri de surprise où se mêlait un peu d'effroi; mais les marins, pour qui ce phénomène électrique du feu Saint-Elme n'était pas nouveau, applaudirent à cette illumination soudaine que le ciel envoyait à bord, et qui éclairait le défilé des bergers en costumes bretons; puis au son des binious dont

les deux gabiers de Plougastel accompagnaient le Noël, les matelots chantèrent :

Noël, Noël !
Jésus enfant, par une nuit obscure,
Du haut des cieux, tu descends parmi nous.
Qu'autour de toi, cette nuit soit plus pure !
Jésus enfant, que le vent soit plus doux !
Noël, Noël !

Jésus enfant, l'aspect de ta misère,
Sur ton berceau, nous fait verser des pleurs ;
Car c'est pour nous que tu viens sur la terre,
Jésus enfant, que tu sens ces douleurs.
Noël, Noël !

Jésus enfant, voici venir les anges
Mêlant leurs voix aux sons des harpes d'or ;
Et vers ta crèche, en chantant tes louanges,
Jésus enfant, ils ont pris leur essor !
Noël, Noël !

Jésus enfant, de mon âme ravie
En ce moment bénis le seul désir.
Dans ton amour je veux passer ma vie.
Jésus enfant, pour toi je veux mourir !
Noël, Noël !

Ce dernier refrain répété par l'équipage, auquel s'étaient joints les passagers, le capitaine commanda : « Maintenant, au réveillon ! » et tout le monde s'assit autour des tables dressées à l'arrière.

Madame de Lussay, qui n'avait voulu quitter son doux Jésus qu'après l'avoir bercé jusqu'à ce qu'il se fût endormi, occupait la place d'honneur, en face du commandant, et le repas fut bientôt des plus gais. Rien ne manquait d'ailleurs au festin, ni le boudin, ni les lourdes crêpes de sarrasin, ni le vin, ni même le cidre, et la fête dura une partie de la nuit, la faible brise qui gonflait à peine les voiles hautes du navire restant régulière et ne nécessitant aucune manœuvre.

La femme de l'ingénieur seule demeura soucieuse au milieu de l'allégresse générale, et quand enfin elle se retrouva isolée de tous auprès de son mari, elle lui dit d'une voix entrecoupée, en se jetant dans ses bras :

« Tout à l'heure, lorsque j'avais sur mes genoux le fils de Dieu, j'ai rêvé un instant que notre bien-aimé nous était rendu. Le pauvre enfant est sans mère, et nous, nous sommes sans enfant. Cet orphelin serait vraiment pour nous le sauveur !

— Ah ! ma Raymonde chérie, c'est le ciel lui-même qui t'inspire ces bonnes paroles. Mais oui, ce malheureux n'a plus personne au monde ! Prenons-le pour nous. Veux-tu qu'il remplace celui que nous avons perdu ? Il a même âge....

— Et les mêmes cheveux blonds, les mêmes grands yeux bleus, les tiens ! Et, comme lui, il s'appelle Henri.

— Alors, c'est cela que tu veux ?

— Oui, Jacques, oui. On ne me chasserait pas là-bas, comme j'ai terreur qu'on le fasse en me voyant arriver les bras vides.

— Eh bien ! ta volonté bénie sera faite ! »

Et il serra sur son cœur la jeune femme, dont les lèvres retrouvèrent aussitôt le sourire à l'espoir du pardon.

Le lendemain, à la première heure, M. de Lussay pria le capitaine de lui accorder un moment d'entretien, et lui fit part de l'idée qui leur était venue, à sa femme et à lui, d'adopter Henri Nolle.

« Madame de Lussay, lui dit-il, a eu un fils qui a failli lui coûter la vie, et les médecins ne lui laissent aucun espoir d'une seconde maternité. Ce fils, nous l'avons perdu moins d'un mois avant notre départ de Buenos-Ayres, et ma femme demeure inconsolable. En jouant son rôle la nuit dernière, elle a remarqué que le petit Nolle ressemblait étrangement à notre enfant mort, qui aurait aujourd'hui le même âge et qui, lui aussi, s'appelait Henri, et elle s' imagine que c'est le ciel lui-même qui l'a mis sur ses genoux pour la sauver du désespoir et la faire

renaitre à l'amour maternel. Voulez-vous nous confier l'orphelin ? Nous en ferons un honnête homme et aussi, je l'espère, un homme heureux, sous le nom d'Henri de Lussay.

— Je ne demande certes pas mieux, répondit le digne marin, qui avait écouté son passager avec émotion. Seulement, l'exécution de votre projet peut rencontrer bien des obstacles. Dans les papiers de Madame Nolle je n'ai rien découvert qui puisse me mettre sur les traces de sa famille ni de celle de son mari, mais peut-être la pauvre femme avait-elle annoncé son retour en France. Alors il se peut qu'on l'attende à Saint-Nazaire ou qu'on lui ait écrit quelque lettre qui me sera remise et me renseignera. Or, si par une lettre ou d'une façon quelconque, j'apprends que le petit Henri a un grand-père, une grand-mère, un parent, quel qu'il soit, j'aurai le devoir d'informer ce parent de la mort de Madame Nolle et de la présence de son fils chez les personnes auxquelles je l'aurai remis.

— C'est vrai ! Ni ma femme ni moi n'avions songé à ces difficultés. Que faire ?

— Attendre ! Dans moins d'un mois, je l'espère, nous arriverons à Saint-Nazaire, où nous serons immédiatement fixés.

— Alors, attendons ! Mais vous nous permettez bien de continuer à nous occuper à bord de l'orphelin ?

— Sera-ce bien prudent ? Si Madame de Lussay allait se prendre d'une trop vive tendresse pour cet enfant, qui pourra lui être enlevé au moment même où elle le considérera déjà comme le sien ?

— Elle en éprouvera une nouvelle douleur, mais jusque-là, tout au moins, elle aura espéré. Et puis, ce que vous supposez n'arrivera peut-être pas. Sans compter que si votre petit passager n'a que des parents éloignés, ils ne nous refuseront pas l'autorisation de lui donner notre nom.

— Eh bien ! agissez à votre guise. Je souhaite de tout cœur que la bonne action que vous projetez ne rencontre aucun obstacle. Mon concours vous est entièrement acquis. »

A partir de ce jour-là, Raymonde devint une seconde mère pour le petit Henri, sans toutefois l'enlever à l'excellente femme qui lui prodiguait ses soins. Elle passait auprès du bébé de longues heures, le dorlotait comme s'il était déjà son fils adoptif, retrouvant, pour provoquer ses sourires et s'en faire aimer, ces adorables et naïves formules maternelles dont elle avait usé jadis avec son propre enfant.

L'*Arc-en-Ciel* cependant poursuivait sa route, et le 15 janvier, dans la soirée, l'un des hommes de veille signala les feux de l'embouchure de la Loire. Le trois-mâts mit en panne, et le lendemain, au point du jour, il prit le pilote. Quelques heures plus tard, il était amarré bord à quai dans le bassin à flot de Saint-Nazaire.

Raymonde et Jacques débarquèrent aussitôt pour s'installer à l'hôtel avec l'orphelin, que le capitaine Lamenek leur avait permis d'emmener, et pendant une grande partie de la journée leur anxiété fut extrême ; mais enfin le commandant vint les rejoindre et les rassura. Dans le courrier qui attendait l'*Arc-en-Ciel*, il n'y avait aucune lettre à l'adresse de Madame Nolle, et personne non plus n'était venu la demander à bord.

Néanmoins, il était indispensable d'attendre encore quelques jours avant de prendre une décision. Le commandant commença par informer les autorités compétentes du décès qui s'était produit à son bord, puis le juge de paix de Saint-Nazaire, tuteur légal du petit Henri Nolle, fut instruit des intentions de M. et de Madame de Lussay, et, renseigné sur la position du jeune ménage, le magistrat n'hésita pas à leur laisser l'enfant, à la seule condition que M. de Lussay resterait en correspondance avec lui pour agir ultérieurement, conformément à la loi et dans l'intérêt de l'orphelin, selon que sa famille donnerait ou ne donnerait pas signe d'existence.

Tout cela bien convenu et après avoir fait, ainsi que Ray-



monde, ses adieux au commandant de l'*Arc-en-Ciel*, Jacques annonça par dépêche à son père qu'il venait de débarquer à Saint-Nazaire avec sa femme et son fils Henri, et qu'ils prendraient tous trois, le lendemain, le train du matin pour Paris. Quelques heures plus tard, il recevait cette réponse :

« Ta mère est bien souffrante, mais elle ne vous attend pas moins impatiemment que moi. Ton ancienne chambre de garçon est prête à te recevoir. Des baisers pour tous. »

A travers ses larmes de joie, la jeune femme relut dix fois ce télégramme, et, le lendemain matin, elle prit place avec son mari et le fils de Marie Nollét dans un compartiment réservé.

Ah ! dame, l'orphelin n'était plus aussi simplement emmâloté qu'à bord. Sa pauvre garde-robe avait été remplacée par des langes de fine toile, des bonnets de dentelles, des mantes brodées ; et, durant les douze heures de la route, il ne quitta pas les genoux de Raymonde qui, par moments, le serrait sur son cœur, comme si elle craignait qu'on ne vint le lui ravir.

A Paris, une terreur folle s'empara d'elle de nouveau, lorsqu'elle eut mis pied à terre dans la gare Montparnasse. Si la comtesse de Lussay allait découvrir la vérité ! Si, dans un retour à son orgueil, elle l'accueillait d'un regard sec, hautain ! Si elle ne lui ouvrait sa maison que par pitié ! Elle se trouble-rait, balbutierait, et tout serait perdu !

Mais l'ingénieur, bien qu'il tremblât lui-même un peu, la rassura ; ils montèrent en voiture et, dix minutes après, ils étaient à la porte du comte de Lussay. Son père, qui l'avait guetté de l'une de ses fenêtres, vint au-devant de lui jusqu'au haut de l'escalier et lui tendit les bras.

Jacques s'y jeta avec effusion, puis, une fois dans l'appartement, ce fut le tour de Raymonde, que le colonel embrassa tendrement, en l'appelant : ma fille. Ensuite, il s'empara de l'enfant, dont les yeux étaient grands ouverts, et il baisa doucement, longuement, ses joues fermes et roses, en répétant :

« Comme il te ressemble, Jacques, et que tu as bien fait de revenir ! Allons vite, ta mère nous attend ! »

La jeune femme se remit alors à trembler ; vivement elle reprit le petit Henri dans ses bras, comme pour s'en couvrir ainsi que d'un bouclier invincible, et tous les quatre pénétrèrent dans la pièce où la malade les attendait, à demi couchée sur une chaise longue.

Madame de Lussay était bien vieillie et visiblement très souffrante, mais ses traits avaient conservé une grande noblesse et leur expression sévère accoutumée. On eût dit qu'elle s'était ordonnée de ne trahir aucune émotion, car, bien qu'elle se fût un peu soulevée, sa physionomie restait impénétrable.

« Les voici tous les trois, lui dit le colonel, en s'effaçant pour livrer passage à ceux qui revenaient de l'exil.

— Mère ! » s'écria Jacques en s'élançant pour s'agenouiller devant elle.

La comtesse, sans mot dire, prit la tête de son fils entre ses mains amaigries, pendant qu'elle examinait Raymonde, qui s'approchait lentement, pâle, paraissant ne pouvoir soutenir les regards scrutateurs de cette mère qu'elle avait privée de son enfant trois années auparavant. En effet, s'arrêtant tout à coup, elle se mit à trembler et se sentit prête à défaillir.

Alors son mari se releva, courut à elle, que le comte soutenait, un bras autour de sa taille, et lui dit :

« Courage, Raymonde, ma mère vous attend tous les deux, notre fils et toi, pour vous embrasser. »

Mais la jeune femme le repoussa en balbutiant avec effort, comme si les mots brûlaient ses lèvres au passage :

« Notre fils ! notre fils ! Oh ! non, non, je n'oserai jamais ! »

Et tombant à genoux, elle gémit, le front courbé :

« Pardon, Madame la comtesse, pardon ! »

— Pardon ? Qu'ai-je donc encore à vous pardonner ? » demanda Madame de Lussay d'une voix inquiète.

Et comme sa belle-fille se taisait, elle reprit sèchement, en s'adressant en même temps à son fils :

« Voyons, parlez. Parlez, l'un ou l'autre ! »

— Oui, parlez », répéta le colonel avec douceur, en relevant la jeune femme.

Raymonde ne répondit qu'en jetant à son mari un regard suppliant. Celui-ci alors, se rapprochant vivement de sa mère :

« Oui, elle a raison ! Mieux vaut ne pas prolonger notre mensonge ! »

— Votre mensonge ! quel mensonge ? fit avec une stupeur hautaine la comtesse. A propos de cet enfant peut-être ?

— Il n'est pas le nôtre !

— Il n'est pas le vôtre ! Et vous avez osé !...

— Oh ! je vous en conjure, écoutez-moi ! Ne nous condamnez pas sans nous entendre. Si vous saviez tout ce que nous avons souffert depuis six mois ! Le jour où mon père m'a écrit : Reviens, reviens tous les trois, notre horizon s'était subitement éclairci. Les heures douloureuses du passé n'avaient jamais sonné. Votre cœur m'était rendu, votre maison nous était ouverte, à elle, à moi, à celui qui devait porter notre nom. Ah ! que nous étions heureux ! Puis, soudain, ce bonheur-là s'est envolé avec celui qui l'avait fait naître. Pourquoi le ciel a-t-il été si cruel ? Nous pensions cependant avoir assez expié !

— Je ne te comprends pas, Jacques, fit la malade d'une voix plus douce.

— Explique-toi, mon fils ; que s'est-il donc passé ? » demanda le comte en lui prenant affectueusement la main, tandis que, du regard, il encourageait sa belle-fille, qui s'était affaissée sur un siège et arrosait de ses larmes le petit être qu'elle aimait déjà si tendrement.

Alors Jacques revint à sa mère, reprit sa place à ses genoux et lui raconta, avec un inexprimable accent de douleur, comment il avait perdu son fils, brusquement, à la veille de s'embarquer pour l'Europe ; comment lui et sa femme, condamnée à ne plus être mère, s'étaient aussitôt demandé s'ils avaient le droit de revenir seuls, sans celui dont la naissance avait si éloquemment plaidé leur cause ; comment ils n'avaient pu résister au désir immense de rentrer dans la maison paternelle, d'où ceux qu'ils avaient offensés jadis n'auraient pas le courage de les chasser une seconde fois ; comment, en mer, ils avaient connu l'orphelin qui, dans la nuit de Noël, s'était présenté à eux sous la forme divine du Sauveur, et comment enfin, ils s'étaient dit que, pour atteindre le but si ardemment désiré, si filialement entrevu, il leur serait pardonné d'user de ce pieux mensonge, que Raymonde, par probité et par respect pour celle qu'ils devaient tromper, n'avait pas voulu soutenir.

Et Jacques, en répétant : « pardon, pardon ! » baisait les mains de sa mère.

Profondément ému, le comte avait forcé sa belle-fille à quitter son siège et il l'amenait doucement, le petit Henri entre ses bras, vers Madame de Lussay, qui les regardait venir, sans les appeler encore, mais déjà ne les repoussant plus.

A ce moment, l'enfant se mit à sourire ; il tendit ses petites mains vers cette personne dont les grands yeux étaient fixés sur lui, et ainsi qu'eût gazouillé un oiseau, balbutia : « maman, maman ! »

Alors, après une imperceptible hésitation, dernier soupir de son orgueil vaincu, et comme si elle cessait d'être mère pour devenir tout à coup grand-mère, la comtesse écarta son fils et tendit les bras à celle qu'elle avait si longtemps maudite et au petit être qui, de même que le nouveau-né de la crèche de Bethléem, rachetait les fautes du passé.

Quinze jours plus tard, par un acte d'adoption régulier, l'état-civil de l'enfant de Marie Nollét était fixé pour jamais, et bientôt la santé de la comtesse, que sa belle-fille entourait d'amour et de soins, se raffermir si vite que les médecins ne doutèrent pas de son rétablissement complet.

Quant au comte qui, tout de suite, s'était mis à adorer son petit-fils, il songeait déjà à en faire un

soldat, et il lui répétait volontiers, en le faisant sauter sur ses genoux :

« Oui, tu seras un jour un bel officier comme l'a été ton grand-père et, pour le moins, un second colonel comte de Lussay ! »

Le ciel avait béni pour tous la pieuse pensée qu'avait inspirée à Raymonde, désespérée, la nuit de Noël en mer !

RENÉ DE PONT-JEST.

(Illustrations de JULES GIRARDET.)



La Fée Surprise

PAR GYP

CETTE enfant n'a pas de volonté... elle n'en aura jamais...
— On ne sait pas!...
— Allons donc!... elle est hésitante, timide... et toujours de l'avis de tout le monde... c'est déplorable!...
— Mais, maman... c'est au contraire très heureux...
La douairière d'Orcey haussa les épaules, et demanda :
— Heureux?... et pour qui, je te prie?...
— Mais... pour elle d'abord... moins on a de volonté, plus la vie est douce et facile...

— Ah!... tu crois ça?...
— Dame!... et il me semble que, pour nous aussi, il est préférable de n'avoir pas à redouter, avec Miette, les petits caprices et les petites révoltes des autres enfants...

— Mon pauvre garçon, tu n'y entends rien de rien!... mais ces petits caprices, ces petites révoltes, ça prouve que les enfants se portent bien!... c'est leur santé... c'est leurs couleurs...

— Miette se porte à merveille...
— Possible!... mais elle est grosse comme une puce... et blanche comme un gardénia... pas de sang!...

Doucement, le marquis d'Orcey protesta :
— Mais si, elle a du sang!... pour vous, maman, il faut que les enfants soient rouges et luisants comme des pommes à cidre... vous mesurez la solidité de leur santé à l'intensité de leur couleur... je vous assure que vous vous trompez...

— Je le souhaite, mon pauvre ami... mais c'est plus fort que moi... cette petite m'inquiète... il doit y avoir, à cette veulerie morale, une cause matérielle que nous ignorons...

— Veulerie morale!... à cinq ans... — fit en riant M. d'Orcey.

— A tout âge!... qu'est-ce que ça fait, l'âge?... toi, à cinq ans, tu trépnais déjà à défoncer les parquets... et tu nous arrachais, à ton père et moi, quand nous voulions t'emporter... des poignées de cheveux...

— Je devais être un enfant délicieux...

La douairière regarda son fils d'un air satisfait :

— Tu étais un enfant superbe... tu l'es encore, d'ailleurs...

— Un enfant de quarante-sept ans!...

— Je veux dire que tu étais comme tu l'es aujourd'hui, magnifiquement musclé... et cette pauvre Miette a de malheureux petits os de rien du tout... des petits gringalets de muscles qui font peine à voir...

— Soyez tranquille... tout ça s'arrangera...

— Ça s'arrangera!... voilà que tu parles comme elle, à cette heure!... oui... l'autre jour, pendant un de mes accès de goutte... je lui ai dit de sonner pour faire changer de place une bûche qui

ne s'enflammait pas, et sentait la fumée... et sais-tu ce qu'elle m'a répondu?...

— Non...

— Elle m'a répondu, en regardant le morceau de bois qui noircissait dans les cendres : « Y va bien s'arranger tout seul!... »

— Elle avait probablement raison!...

— J'attendais ça!... tu la gâtes horriblement!...

— Vous la gâtez bien plus que moi?...

— Peut-être?... mais au moins je n'en ai pas l'air...

— Ah bah!...

— Et, dans tous les cas, je fais ce que je peux pour réveiller sa volonté... je la taquine... je lui refuse des choses qu'elle désire... ah! ouiche!... elle me regarde avec ses grands yeux gris, étonnés quelquefois, indifférents le plus souvent... et elle ne proteste même pas... Tiens!... la voilà!... essaye un peu de la mettre en colère...

— A quoi bon?...

Miette entra, suivie de la bonne qui l'avait élevée, en lui donnant le lait d'une belle vache blanche.

C'était une jolie petite fille aux yeux doux, aux lèvres sérieuses, avec une sorte de grâce indifférente et endormie.

S'approchant de la douairière, elle demanda :

— Grand'mère... n'est-ce pas, que je peux emporter mon ballon neuf au bois?...

Madame d'Orcey demanda :

— Et pourquoi ne l'emporterais-tu pas?...

Miette regarda furtivement sa bonne :

— Parce que Vincente dit qu'y a d'la boue... et qu'ça va l'abîmer...

— Alors, il ne faut pas le prendre...

— J'en ai envie tout d'même...

— Prends le vieux...

— L'vieux est tout vilain...

— Il est encore très bien...

— Moi... je l'trouve laid...

Elle insistait doucement, avec une lueur d'entêtement dans ses yeux clairs. La douairière espéra fâcher Miette en refusant définitivement.

— Allons!... obéis à Vincente... et ne fais pas attendre la voiture...

La petite, abandonnant toute idée de résistance, se dirigea vers la porte.

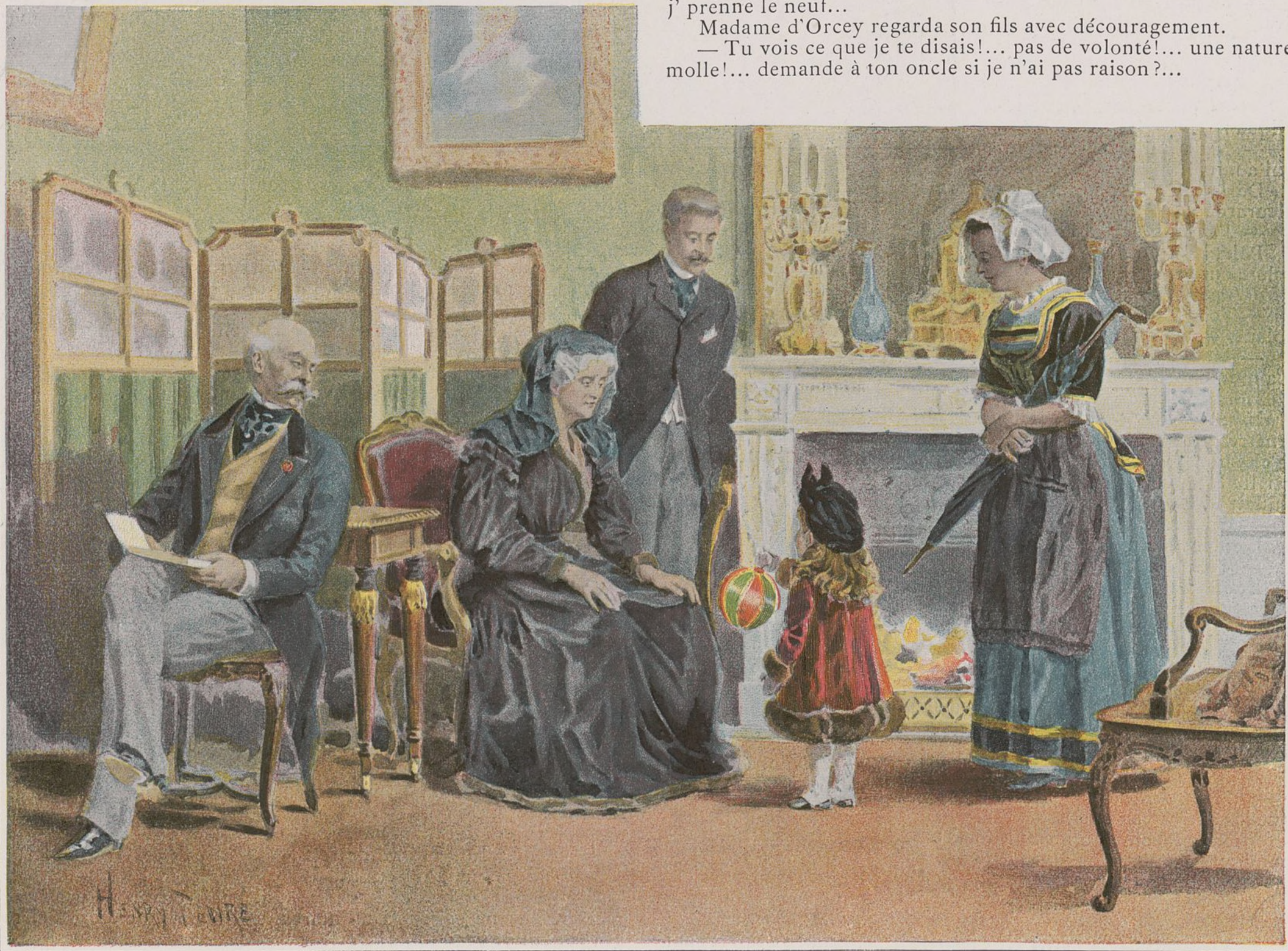
— Où vas-tu?... — demanda la grand'mère.

Elle répondit, redevenue déjà souriante :

— Ben, j'vais chercher l'vieux... puisqu'on n'veut pas que j'prenne le neuf...

Madame d'Orcey regarda son fils avec découragement.

— Tu vois ce que je te disais!... pas de volonté!... une nature molle!... demande à ton oncle si je n'ai pas raison?...



Et se tournant vers un beau grand vieillard qui écoutait sans rien dire, elle questionna :

- N'est-ce pas?... — Tu as toujours tort quand tu dis du mal de la petite fée... — Je n'en dis pas de mal... — Si!... et elle est parfaite, cette enfant-là!...

Le général de Champreu adorait sa petite nièce. Il trouvait qu'avec ses cheveux trop blonds, son teint trop transparent, et son petit corps diaphane, elle ressemblait aux fées des contes qu'il inventait pour l'amuser. La petite l'écoutait pendant des heures, silencieuse et ravie, dans une immobilité qui inquiétait la douairière. Elle reprit, répondant à la phrase de son frère :

— C'est une bonne petite fille... mais elle manque trop complètement de volonté... elle est trop endormie...

Le général protesta :

— Endormie... pas tant que ça!... elle vous réserve des surprises, la petite fée, vous verrez ça!...

Un matin, il sembla à la douairière que la voix de sa petite fille s'élevait irritée dans la pièce voisine. Jamais, depuis cinq ans que Miette existait, on ne l'avait entendue dans la maison. Inquiète, Madame d'Orcey courut chez l'enfant, et resta stupéfaite en la voyant debout au milieu de la pièce, rouge, l'air fâché et les yeux pleins de larmes, brandissant dans sa petite main la cuiller avec laquelle elle allait manger son chocolat, quand avait éclaté la discussion qui l'agitait si fort. Elle s'élança vers sa grand-mère en criant :

— Il a faim, grand'mère!... il a faim!...

— Qu'y a-t-il donc?... — demanda la douairière.

La bonne expliqua :

— C'est un pauvre qui demande dans la rue... et comme Madame la Marquise défend de rien donner par la fenêtre... j'ai refusé à Miette le sou qu'elle voulait lui jeter...

La petite cria :

— Tu pouvais bien descendre... tu n'as pas voulu...

— J'ai dit que je descendrais quand vous auriez mangé votre chocolat...

Assez justement, Miette répliqua :

— Mais puisque c'est lui qui a faim!...

De la rue, la plainte du pauvre montait toujours, grêle et pleurarde :

— J'ai faim!... j'ai bien faim!...

Pâle, les sourcils froncés, la petite ordonna, d'une voix que la colère enrouait :

— Va lui donner le sou... vas-y tout d' suite...

— Tout à l'heure... quand vous aurez fini d' manger vot' chocolat... — répondit la bretonne paisiblement entêtée.

— Mon chocolat!... — répéta Miette pensive, — c'est vrai... y a mon chocolat!...

Elle s'empara vivement du bol fumant, y plongea les deux croissants posés sur la table, et, l'œil illuminé, courut vers la fenêtre ouverte; une fenêtre très peu élevée au-dessus du sol de la chambre. Le pauvre avait reculé jusqu'au milieu de la rue, et Miette l'apercevait en se haussant sur la pointe des pieds. Il continuait à pousser sa plainte monotone :

— J'ai faim!... j'ai bien faim!...

L'enfant cria :

— Tiens!... mange!...

Et elle lança, avec une extraordinaire vigueur, le bol qui vint s'écraser sur le pavé avec un fracas de porcelaine, couvrant, dans sa chute, le mendiant d'éclaboussures de chocolat bouillant.

Très effrayé et un peu brûlé, l'homme fit un bond de côté et, sans comprendre, se mit à injurier furieusement la fenêtre, où Miette pétrifiée le regardait la bouche ouverte et les bras ballants, tandis que la douairière ravie lui demandait :

— Pourquoi as-tu fait ça, dis?... —

Elle murmura, à peine remise de son effarement :

— Parce que j' voulais faire plaisir au pauvre...

— Mais, ordinairement, tu ne veux jamais rien... tu fais ce que les autres veulent?...

Miette réfléchit un instant, tortillant ses petites mains, et répondit :

— Ça dépend quoi...

— Voyez-vous, la petite fée surprise!... — disait en apprenant

l'action d'éclat de Miette, le général de Champreu, — je le disais bien, moi, qu'elle avait une volonté...

La douairière s'écria :

— Pourvu, mon Dieu, que ça continue!...

Mais ça ne continua pas!... Miette gorgée d'argent pour ses pauvres, autorisée à donner — même par les fenêtres — tout ce qu'elle voulait donner, redevint la douce et indifférente petite fille qu'elle avait toujours été.

Et elle grandit sans secousse, devenant jeune fille par sa haute taille svelte et son joli visage qui s'allongeait et s'affinait, mais restant bébé par l'absence complète de volonté ou d'initiative.

Souvent sa grand'mère, en l'entendant dire : « J'aurais voulu aller ici... » ou « j'aurais préféré faire cela... » lui demandait agacée : « Pourquoi ne l'as-tu pas dit? » Alors Miette répondait :

— Parce que ça n'en valait pas la peine...

Elle avait peu d'amis, et elle aimait sans protestations, sans démonstrations extérieures, mais d'une affection tranquille et sûre ceux qu'elle aimait.

Comme elle avait une énorme dot, et qu'elle était « la jolie Mademoiselle d'Orcey », Miette, à dix-huit ans, fut demandée de tous côtés en mariage et, scrupuleusement, toutes les demandes, même celles que son père et sa grand'mère jugeaient inacceptables, lui furent transmises. Miette écoutait avec une attention apparente les renseignements sur la fortune, le physique, les antécédents, la famille et les alliances de ses prétendus, et répondait invariablement :

— Je me trouve très bien avec vous... je ne suis pas pressée de me marier...

Elle semblait n'aimer pas beaucoup la société des jeunes gens, desquels elle ne s'occupait guère, ayant l'instinctive horreur du flirt et de la coquetterie.

Gentille et bienveillante d'ailleurs pour ceux qui n'étaient pas des « soupirants », elle employait volontiers sa douceur persuasive et tendre à calmer « grand'mère », irritée contre les cousins qui faisaient des bêtises, ou l'oncle Champreu furieux contre son neveu Jean, qui ne voulait pas rester au service.

— Il n'a pas le sou, cet animal-là!... — hurlait volontiers le général, — qu'est-ce qu'il veut faire dans la vie s'il n'est pas militaire?...

— Mais il a six mille francs de rentes... et il veut faire de la peinture... — expliquait Miette.

— Il est fou!...

— Je ne trouve pas...

— Comment, petite fée?... toi qui est si raisonnable, tu ne comprends pas qu'il n'y a pas, pour un homme, d'autre métier que le métier militaire...

— S'il est bête, oui... mais s'il est intelligent?...

— Je te remercie...

— Vous savez bien, oncle... — disait Miette câline, en passant ses bras autour du cou du général — que vous, vous êtes une exception... vous êtes délicieux, vous!...

— Alors, tu n'aimes pas les militaires en général?...

— Je ne les aime que quand ils sont un général comme vous...

— Ça n'est pas répondre, ça!...

Alors, la petite se dérobait, esquivant la discussion qu'elle voyait poindre.

Et quand Paul et Jacques d'Orcey, les cousins germains de Miette, — qui travaillaient avec une excessive modération — manquaient un examen quelconque, et que la douairière faisait retentir la maison de ses plaintes, la petite s'efforçait de la consoler à sa façon.

— Ils manqueront Saint-Cyr!... — criait la grand'mère désolée.

— C'est probable, mais qu'est-ce que ça fait?... — répondait paisiblement Miette.

— Comment, ce que ça fait?... mais ils feront leurs trois ans comme soldats...

— Ça leur fera un bien énorme...

— Oui... mais après?...

— Eh bien, quoi, après?...

— Ils ne seront pas militaires...

— Tant mieux pour eux!...

— Tu ne sais ce que tu dis!... ils ne trouveront pas à se marier, s'ils ne sont pas militaires!... il n'y a que les officiers qui fassent de beaux mariages!...



Et comme la jeune fille ne répondait pas, la douairière demandait inquiète :

— Est-ce que, par hasard, tu ne voudrais pas épouser un officier, toi?...

Miette se pelotonnait en boule aux pieds de sa grand'mère et murmurait évasivement :

— Épouser!... épouser!... nous n'en sommes pas là!... ni Paul... ni Jacques... ni moi...

— Si tu crois qu'ils seront faciles à marier, tes cousins?... au temps où nous vivons, on ne se marie pas sans argent...

— Mais j'en ai, moi, de l'argent!... Combien en ai-je, dites, grand'mère?...

— Tu en as beaucoup!... tu as huit millions de ta mère... mais ça ne fait pas une belle jambe à tes cousins, ça!...

— C'est vrai!... — répondait avec résignation Miette.

Pour échapper à la fatigue d'une discussion, elle ne voulait pas dire que la première chose qu'elle ferait, à sa majorité, serait de doter ses cousins, pour leur faire plaisir d'abord, mais aussi pour ne plus entendre parler de Saint-Cyr et « des beaux mariages militaires! »

Au printemps, avant de quitter Paris, Miette avait remarqué que parmi les nombreux jeunes gens qui s'occupaient d'elle, deux plaisaient particulièrement à son père, à sa grand'mère et à l'oncle Champreu.

L'un avait trente ans, deux cents mille francs de rentes, et s'appelait le comte de Luxeuil. Il était joli garçon, intelligent et bien élevé. La douairière semblait préférer celui-ci. L'autre, le duc de

Garches, infiniment élégant, chic et « bien posé », était, à vingt-cinq ans, de « tous les grands cercles » et de la plus élégante coterie. Avec cela, très suffisamment riche



pour n'être pas soupçonné de faire, en épousant Miette, un mariage d'argent. Celui-là plaisait infiniment à M. d'Orcey et au général. Très accueillante, très gentille, la jeune fille n'indiquait aucune préférence pour l'un d'eux. Elle ne semblait même pas remarquer la fréquence de leurs visites.

Dès que les d'Orcey furent installés à la campagne, M. de Garches et M. de Luxeuil y arrivèrent, faisant partie de la première série d'invités. La douairière et son fils s'attendaient à une observation de Miette, à une remarque approbative ou ennuyée, mais, très clairvoyante, très fixée sur la situation, elle ne broncha pas, bien décidée à laisser ses parents commencer l'attaque.

Et, un soir, il fallut bien parler.

Le marquis, en présence de sa mère et de son oncle, fit part à Miette de la demande des deux jeunes gens. Elle répondit, comme toujours : « Qu'elle n'avait pas vingt ans et n'était pas pressée de se marier. » Alors, l'oncle Champreu expliqua à sa petite-nièce : « Que les deux partis qui se présentaient étaient des partis superbes et qu'il fallait réfléchir. » Elle dit : « Je réfléchirai!... » et n'y pensa plus.

Au bout de huit jours, la douairière interrogea Miette pour savoir si elle avait fait un choix. Elle la supplia d'avoir égard aux inquiétudes des siens, désireux de voir son avenir assuré... MM. de Garches et de Luxeuil avaient accepté avec une bonne grâce charmante cet étrange concours ; ils attendaient qu'elle voulût bien faire un choix.

Et, comme la petite restait muette et irrésolue, la grand'mère demanda encore :

« Je t'en prie, ma petite Miette... décides-toi!... ils resteront jusqu'aux courses... quinze jours encore!... c'est long, quinze jours!... examine, réfléchis et choisis?... promets-moi que le soir des courses... après le bal... tu nous feras connaître ta décision?... »

Miette voulut plaisanter :

— Les courses... le bal, la décision... c'est beaucoup pour un jour, tout ça!...

— Sois sérieuse!... ça en vaut la peine... voyons?... c'est dit, n'est-ce pas?... ce soir-là, tu nous diras qui tu épouses?...

— Et si c'est personne?...

— Ce sera quelqu'un... tu sais bien qu'il faut qu'une femme se marie!...

Et la douairière ajouta avec conviction :

— Et qu'elle se marie de bonne heure... si elle veut être heureuse...

Le jour des courses arriva, Miette restait impénétrable.

— Devines-tu, toi?... — demanda le général à son neveu Jean de Champreu, arrivé depuis quelques jours.

— Si je devine quoi?...

— Lequel Miette va choisir?...

— Je ne m'en doute pas!... mais si j'étais à sa place je ne choisirais ni l'un ni l'autre...

— Et pourquoi ça, s'il te plaît?...

— Parce que ni l'un ni l'autre n'est fait pour elle... ils sont charmants... mais trop corrects, trop à la pose pour Miette qui est la simplicité même...

— Bon!... ça y est!... elle t'a enguirlandé, la petite fée!... elle t'a chargé de plaider contre Garches et Luxeuil...

— Elle ne m'a pas même dit qu'il fût question d'un mariage pour elle...

— Cependant, elle ne se gêne pas avec toi... elle est en confiance...

— En confiance comme elle peut l'être... c'est-à-dire en ne disant rien...

— Sais-tu ce que tu devrais faire?... tu devrais la tâter?...

— Moi!... et à quel titre?... elle m'enverra promener!...

— Que non!... elle te répondra plus librement qu'à nous...

— Pourtant... à un jeune homme, il est assez difficile de...

— Eh!... tu n'es pas un jeune homme pour Miette, toi!...

— Ah!...

— Non... tu es mon neveu!... c'est-à-dire son presque cousin... elle te connaît beaucoup... et puis... tu n'es pas sérieux...

tu ne comptes pas... toi!... Tiens, dis-lui ceci... c'est une idée de sa grand'mère, qui m'a chargé de lui parler... et j'aime autant que ce soit toi qui fasse la commission...

— Quelle commission?...

— Voici... c'est naturellement Miette qui doit conduire ce soir le cotillon chez elle...

— Naturellement!...

— Eh bien, ma sœur voudrait qu'entre Garches et Luxeuil — qui sont tout désignés pour conduire avec elle ce cotillon — elle choisisse celui qu'elle veut épouser... ce sera sa façon de nous le faire connaître... et nous aurons le temps de nous habituer à ce choix...

— Ça vous fait quelque chose que ce soit l'un ou l'autre?... moi... je les tirerais dans un chapeau...

— Orcey et moi nous préférons Garches... mais ma sœur le trouve trop jeune... elle aime mieux Luxeuil, qui est plus sérieux...

— Croyez-vous?...

— Ma sœur le croit... Voyons?... te charges-tu de dire ça à Miette?...

— Oh!... mon Dieu!... si ça vous fait plaisir... je ne demande pas mieux!... mais quand voulez-vous que je lui parle?... je ne peux pas lui débiter, au milieu de tout le monde, mon... ou plutôt « votre » petit boniment?...

— Offres-lui ton bras pour faire un tour au pesage...

— Est-ce bien correct?...

— Mais oui... mais oui...

— Ah!... c'est vrai!... j'oublie toujours que je ne compte pas!...

Après la première course, Jean de Champreu s'approcha de Miette, très entourée, assise près de sa grand'mère et lui offrit, comme c'était convenu, de faire un tour au pesage. La douairière prit le bras de son protégé Luxeuil et suivit à une respectueuse distance.

— Mademoiselle Miette... — commença Jean assez embarrassé — je suis chargé pour vous d'une commission... qui vous paraîtra peut-être singulière?...

Elle l'écoutait, posant sur lui son tranquille regard. Il continua :

— Madame votre grand'mère désire, paraît-il, que, ce soir... vous choisissiez pour conduire avec vous le cotillon celui que vous voulez choisir pour mari?...

— C'est une drôle d'idée qu'elle a là, grand'mère!... et pourquoi est-ce vous qu'on a chargé de me dire ça?...

— On pense que je ne compte pas... et que vous êtes en confiance avec moi!

— On a raison... Dites-moi, M. de Champreu... si vous étiez à ma place... lequel choisiriez-vous?...

— Mademoiselle... en vérité... je l'ignore absolument...

— Et d'abord... en choisiriez-vous un?...

— Je vous répète, mademoiselle... que je ne sais pas du tout ce que je ferais...

— Et moi... je le sais très bien, ce que vous feriez!...

Sans regarder Miette, Jean de Champreu demanda :

— Qu'est-ce que je dois répondre?... Ferez-vous ce que désire Madame d'Orcey?...

Elle hésita un instant; puis, fixant sur lui ses yeux clairs :

— Oui... je ferai ce que désire grand'mère... et je conviendrai d'ailleurs de ça avec elle...

— Ah!... — balbutia le jeune homme surpris; — alors... vous vous décidez?...

— C'est-à-dire... je me déciderai ce soir...

Et comme il restait silencieux et attristé, elle demanda brusquement : — Reconduisez-moi... voulez-vous?...

Avant le bal, Miette fit prier sa grand'mère, son père et le général de vouloir bien entrer chez elle et leur dit :

— M. Jean m'a fait tantôt, très fidèlement, la commission dont vous l'aviez chargé pour moi...

— Et tu as consenti!... — s'écria la douairière, qui craignait de la voir se reprendre.

— J'ai consenti... en principe... mais je veux, avant de m'engager, savoir de vous-même ce que vous désirez que je fasse?...

— Nous désirons que ce soir... puisqu'il te faut un danseur de cotillon... tu choisisses celui que tu veux épouser...

— Et quand j'en aurai choisi un... vous regretterez que ce ne soit pas l'autre?...

— Non... — affirma Madame d'Orcey — il est entendu que, qui que tu choisisses, nous ne ferons aucune objection...

— C'est bien sûr, ça?...

— C'est bien sûr...

— Alors... — dit gaiement Miette — ce soir, je vous présenterai mon fiancé!... et maintenant... je vais m'habiller...

En sortant de la chambre de sa petite-nièce, le général fit observer : « Qu'elle était toute drôle... et qu'elle devait avoir quelque idée de derrière la tête... » mais la douairière protesta :

— Pauvre petite!... plutôt à Dieu qu'elle en eût une!... mais non!... elle est si molle... si indifférente... qu'elle ne peut même pas prendre un parti...

— Mais... puisqu'elle va le prendre tout à l'heure, ce parti?...

— Bah!... sait-on ce qu'elle va faire, seulement?...

Le général marmotta entre ses dents :

— Non... je crois qu'on ne le sait pas du tout!...

Dans le cours de la soirée, la douairière entendit parler du cotillon que Miette devait danser avec celui qu'elle accepterait comme fiancé. Mécontente et surprise, elle questionna sa petite fille :

— Qui est-ce qui a raconté cette histoire?...

— Moi!... je ne savais pas que c'était un secret...

— Ce n'est pas un secret... mais enfin... il eût mieux valu ne pas insinuer de ça tout le monde...

— Bah!... — fit Miette avec indifférence — que tout le monde soit instruit aujourd'hui ou demain!...

Et comme l'orchestre jouait les premières mesures du cotillon, elle traversa le salon d'une longue glissade et vint s'arrêter court devant Jean de Champreu, qui se faufilait vers une porte.

— Où donc allez-vous?...

— Me coucher... j'ai une énorme migraine...

Il était un peu pâle.

— Ah! bien!...

— dit Miette en riant — on peut dire que vous n'êtes pas curieux, vous!...

— Pas curieux?

— Dame!... vous n'attendez même pas pour voir avec qui je vais le danser, ce fameux cotillon?...

Jean ne répondit rien. Alors, sous les yeux avides braqués sur elle, Miette demanda de sa voix

chaude, en faisant une révérence profonde et « blagueuse » :

— Si vous le voulez bien, c'est avec vous que je le danserai!...

Elle posa affectueusement son regard malicieux sur le jeune homme effaré et ravi, et murmura dans une intonation câline :

— Imbécile! va!... qui croyait que je n'avais rien vu!...

HENRI TENRÉ



chaude, en faisant une révérence profonde et « blagueuse » :

— Si vous le voulez bien, c'est avec vous que je le danserai!...

Elle posa affectueusement son regard malicieux sur le jeune homme effaré et ravi, et murmura dans une intonation câline :

— Imbécile! va!... qui croyait que je n'avais rien vu!...

Et le général de Champreu demanda à la douairière et à M. d'Orcey ahuris :

— Eh bien?... qu'est-ce que vous en dites, de la petite fée Surprise?...

GYP.

(Illustrations de HENRI TENRÉ.)



AZRAEL

Par Armand Silvestre



COUTEZ palper doucement le flot bleu de la mer Syracusaine, sur l'or des sables séculaires dont Théocrite a noté la plainte immortelle, à l'heure où l'âme en feu des constellations transparait, par d'innombrables déchirures, au voile sombre de la nuit, où la voie lactée met comme une poussière d'argent derrière le char tranquille de la lune, où le rendez-vous majestueux des astres s'effectue, dans l'immensité, fidèle, à travers l'infini des âges chanté par la voix des poètes. Comme aux temps des impérissables idylles, le rythme des reflux semble bercer un rêve éternel, et le rivage se couvre d'ombres s'allongeant sur de muets pipeaux ou s'enlaçant de fleurs mystérieuses. Mais Simèthe n'est pas une ombre : Simèthe la magicienne dont les fureurs jalouses demeurent, au dire de Racine, le plus beau poème de l'antiquité, Simèthe qu'a trahie le Myndien Delphis que ses charmes ont vainement tenté de ramener vers sa couche, depuis ce temps, effroyable ennemie de l'homme et blasphématrice de l'amour, poursuivant, à travers les temps, l'œuvre impie de ses sortilèges, tenant l'île tout entière sous le pouvoir des maléfices, redoutable aux voyageurs attardés sur la grève, implacable aux bergers qui promènent les troupeaux et les églogues par les sentiers montueux fleuris de thym.

En un antre aux plafonds luisants de nacre sombre, dont le jour dissimule aux regards l'ouverture sous d'inextricables ronces et des épines enlacées, mais qu'un enchantement délivre de cette porte infranchissable, dès que les ombres se tendent, comme des serpents, aux rayons de la lune, elle prépare les mortels breuvages, les parfums délétères, et délie sourdement l'âme de tous les maux pour ses nocturnes vengeances. Des bêtes symboliques aux squelettes fumeux pendent au roc et des bouquets de

fleurs maudites sèchent dans des crânes grimaçants. Au cri rauque de sa voix, dès que la plage est obscure, tous les méchants esprits s'éveillent, et c'est comme un bourdonnement d'ailes dans l'air, avec des craquements sinistres dans le sable et des sifflements aux branches que penchent des souffles furieux. Tout ce monde des au-delà, encore attaché à la terre, grouille autour de l'huis fatal, docile aux ordres de la sorcière. Alors Simèthe devient pareille à quelque antique sibylle que secoue le fatidique : *Ecce Deus!* Ses cheveux hérissent, comme une volée de flèches d'argent, son visage ridé, et ses yeux creux s'allument comme des braises. Ses longues dents trébuchent au vol de son haleine sifflante et de phosphorescentes lueurs courent en ses épais sourcils.

Et ses trois animaux favoris, ceux dont le souffle des trois esprits les plus méchants anime les membres redoutables, s'agitent autour d'elle, en de cruelles impatiences, anxieux des commandements qui les lanceront à travers l'épouvante du monde. L'aigle, au bec toujours sanglant, étire nerveusement ses longues ailes qui l'emporteront, à travers les nues, pour déchaîner la foudre sur les moissons ou sur les maisons en fête ; le loup aux côtes montueuses, s'arc-boute sur ses pattes, les dents découvertes par un féroce rictus, pour bondir aux chevilles apeurées des moutons qu'il emportera, bêlant, à travers la plaine ; le dauphin secoue joyusement son armure squameuse et étend ses nageoires coralléennes, n'attendant que le signal pour traverser la neige des écumes, pénétrer, sous l'eau, vers quelque barque, s'enrouler dans une trombe d'eau et joyeusement reparaitre, à la surface maintenant vide, deux jets triomphants aux narines, et battant le flot de sa lourde queue.

Et ces choses se passaient — car je les traduis d'un livre fort ancien, mais d'une indéniable authenticité — fort peu de temps

avant que commençât l'ère de miséricorde dans laquelle nous vivons encore, sans nous en apercevoir d'ailleurs beaucoup. Un accident arrivé au texte, dans le mémorable incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, me permet seulement de le reconstituer, dans sa suite, sans en pouvoir faire, comme précédemment, le mot à mot, pour parler comme au collège.

Simèthe n'était pas seule dans la mystérieuse caverne où l'encens pénétrant des philtres se mêlait aux rances odeurs des momies animales et à l'haleine sauvage de ses trois compagnons vivants, l'aigle, le dauphin et le loup. Avant que le Myndien Delphis l'affolât d'une tendresse méprisée, veuve qu'elle était d'un des plus honorés citoyens de Syracuse, elle avait eu deux filles à qui sa puissance avait conservé la jeunesse, tout en maintenant entre elles, la même distance d'âge. L'ainée Thestylis, était demeurée le portrait vivant de Simèthe, dans l'épanouissement de sa beauté jadis vantée : grande, sous l'orgueil d'une chevelure brune, très pâle sous le double rayonnement de son regard profond, majestueuse image des Vénus *vixtrix*, faite pour les adorations des faibles qui, aux pieds de ces vivantes splendeurs, aiment à s'humilier dans le néant de leur être, éperdus devant l'harmonie puissante des formes et le spectre glorieux de la fatalité. Celle-ci avait partagé, tout entières, les rancunes maternelles, et Simèthe n'avait pas de plus perfide conseillère, de plus acharnée au mal de tous, que cette superbe créature qui souriait aux supplices, dansait à la plainte douloureuse des victimes, et goûtait, aux souffrances déchainées par elle, d'indicibles, de sacrilèges voluptés. Tout concourait à l'expression tragique de son charme farouche, tout disait le mépris des coquetteries qui appellent l'amour. Les cheveux dénoués comme une Erynnie, elle semblait secouer la nuit autour d'elle et quand, du promontoire, elle contemplait quelque naufrage, ou, vers l'île tournée, quelque moisson incendiée sur laquelle courait la flamme, sa robe fouettée par le vent mettait une déchirure sinistre sur le ciel.

Non pareille, s'il en fut jamais, était la seconde fille de Simèthe, Lilia que ni sa mère ni sa sœur n'avaient pu entraîner dans l'orbe maudit de leurs maléfices, aussi douce, dans le virginal épanouissement de ses grâces, qu'elles étaient inexorables dans la fatale évolution de leur destin ; semblant faite de toutes les clartés échappées aux ténèbres de leur âme, de toutes les douceurs envolées de leur être, églantine fleurie dans ce jardin sinistre. Sa belle chevelure d'or pâle, aérienne comme la poussière du couchant, avait comme des frissons d'auréole autour de son front filial, et, un coin de ciel, par quelque matin mouillé de rosée, semblait être passé dans l'azur tendre de ses yeux. Mais son regard était plus charmant que ses yeux, comme son sourire était encore plus délicieux que sa bouche. Sa beauté était comme le rayonnement d'une bonté que tout trahissait en elle. Plus petite que sa sœur, dans une égale pureté de la race, elle incarnait une vision de la femme infiniment plus douce, et la tendresse

des sages eût été tout droit à cette créature faite d'innocence et de rêve, invulnérable aux flèches empoisonnées de la Perversité.

Et ce qu'elle était au fond était meilleur encore que ce qu'elle paraissait, en cette radieuse et consolante image. Toute petite, elle s'obstinait déjà à arracher des victimes aux enchantements qui se tramaient autour d'elle. On l'avait vu s'enfuir, dans la nuit, sous l'œil attendri des étoiles, — quand Simèthe allait déchaîner le loup sanguinaire, — vers les lointains pâturages où le berger dormait, dans son manteau, ses moutons couchés autour de lui ; ou encore, debout sur un bout de roche, arrêter par des signes les matelots imprudents qui approchaient la côte, au moment où le dauphin s'apprêtait à bondir dans le gouffre bleu qu'il traversait d'un tressaillement lumineux d'écailles ; et courir aussi vers la montagne que les amants gravissaient les mains enlacées, comme pour monter au pays divin de leur rêve, avant que l'aigle eût ouvert ses larges ailes lassées de repos, pour aller déchaîner la foudre au-dessus de leurs têtes.

Et c'était des fureurs sans nom de Simèthe et de Thestylis, quand elle leur dérobaient ainsi leur proie, si bien, que, la laissant libre tout le jour, qu'elle passait à écouter les oiseaux, à cueillir des fleurs et à regarder voler les papillons, traversant les prairies du sillon de sa robe blanche, souvent arrêtée au bord d'un ruisseau dont l'onde était pure comme son âme, dès que l'heure venait des sortilèges, les astres étant trop lointains dans le ciel sombre pour les prévenir, elles enfermaient Lilia dans quelque coin retiré de leur antre, les mains et les pieds emprisonnés de lianes, pour qu'elle ne vint pas troubler leur œuvre maudite. Et, dans cette prison, sous ces chaînes rustiques, l'enfant dormait, ayant aux lèvres, le sourire de quelque rêve très doux.

* *

C'était, non pas encore le matin, non pas même encore l'aurore, mais l'aube toute blanche, duvetant de neige les bords du ciel, comme s'il s'y éveillait un nid de cygnes, ensanglanté bientôt par les flèches invisibles encore du soleil ; l'heure mystérieuse et très douce où s'effarouchent les ombres, où le calice des volubilis tressaille avant de s'ouvrir, où passent, sur la mer, des clartés bleues dont les rythmiques reflux semblent courir à l'horizon, au-devant du jour : le combat mystérieux où les ténèbres vaincues s'enfoncent au creux des rocs comme d'énormes serpents et roulent leur dernier torrent le long des montagnes dont les cimes seules s'éclairent, comme des seins de vierges resuscitées et déchirant leur linceul. Simèthe et Thestylis n'avaient pas encore arrêté leur tâche mauvaise et, tout au contraire, se hâtaient, sentant s'échapper, sous leurs doigts fiévreusement actifs, comme une trame qui se dérobe à l'aiguille, l'heure des enchantements. Lilia n'était pas encore délivrée, toute blanche étendue sur sa couche, dans le beau déroulement de ses cheveux se mêlant, sur la blancheur de ses bras, à l'enlacement des lianes.



Comme les sorcières épiaient le retour du soleil, une clarté se fit précisément à l'Orient, qui leur fit pousser un cri de rage. Mais autour de cette flamme aucun rayonnement ne s'alluma, comme quand le soleil vraiment se lève, et bientôt, cette lumière se rapprochant, elles virent que c'était une barque d'or qui, rapide, fendait le flot et se dirigeait vers l'île. Simèthe et Thestylis

poussèrent un cri sauvage, comme l'orfraie planant au-dessus de sa proie. Car la barque n'était pas vide, et sa route ne lui était pas tracée par une dérive. Un homme était assis au gouvernail et qui semblait commander au flot. Bientôt il leur parut que c'était du front de ce marin mystérieux que tombait la lumière d'or dont la barque était baignée.

Le dauphin monstrueux, sur un signe de Simèthe et fouetté par l'impatiente Thestylis, a plongé dans le gouffre bleu, une crête d'écume indiquant, seule, son invisible sillage. Son approche de la barque est signalée par un profond mouvement des eaux, qui se soulèvent et se ballonnent autour, cependant que l'aigle, également délivré, obscurcit le ciel au-dessus et le sillonne d'éclairs. Une vague immense soulève le fragile navire et, s'entrouvrant, l'étreint déjà de ses immenses déferlements. Le dauphin apparaît alors pour savourer le triomphe du maléfice. Mais le mystérieux marin, qui ne paraît rien craindre, debout à la poupe, tire, d'un invisible carquois, une flèche de flamme qui vient frapper le monstre entre les yeux. En un effroyable remous, il s'abîme, et comme une fusée de sang marque un instant sa place dans l'apaisement des flots. Et soudain la mer est redevenue calme et caressante, balançant à peine le berceau qu'elle allait broyer, et l'aigle, qui croyait sa tâche finie, ayant regagné l'île d'un coup d'aile, la même tranquillité se fit dans le ciel, qui se nacrâ soudain des premières couleurs rosées de l'aurore, mêlées aux vapeurs de cuivre qui couraient à l'Orient.

Et, sous un gonflement sensible à peine de sa voile, la barque cingla vers le rivage. Thestylis et Simèthe, affolées, se montrèrent l'audacieux qui la montait et qui souriait. Jeune, et coiffé d'une longue chevelure d'or, imberbe et un rayonnement étrange dans le regard, il était vêtu d'une longue robe blanche, mais d'une blancheur de lis, et dont les plis longs semblaient un glorieux enroulement de pétales. Sentant qu'elle avait affaire à un être doué, comme elle, d'un pouvoir mystérieux, Simèthe résolut d'employer la ruse. Elle rassérêna soudain son visage, et, des lèvres de Thestylis, un chant très doux, pareil à celui des sirènes, monta vers l'étranger pour lui souhaiter une perfide bienvenue. Le jour avait encore grandi et les dernières étoiles s'enfonçaient plus avant dans l'azur plus pâle, comme des flèches dont les pointes disparaissent dans une blessure. Les tons d'émeraude légèrement teintés de pourpre de l'horizon s'évanouissaient en une vapeur d'azur. L'heure des enchantements et des obscures puissances était passée. Il faudrait attendre maintenant la nuit pour frapper l'imprudent.

Et quand celui-ci eut attaché la barque d'or au rivage, le sable scintillant sous ses pas comme s'il foulait aux pieds une constellation tombée à terre, la magicienne lui fit les honneurs de ce coin de l'île où elle régnait, avec une grâce silencieusement accueillie par l'étranger. Car, sans doute, parlait-il une autre langue que la sienne, ou jugeait-il inutile de parler, aucune parole ne sortant de sa bouche et le même sourire énigmatique y laissant flotter un semblant de sa pensée. Or, pendant ce temps, une chose étrange se passait. Thestylis qui, un instant avait quitté sa mère, était revenue, mais non plus pareille à elle-même. Elle avait relevé au-dessus de sa nuque, avec quelque coquetterie, sa lourde chevelure, où une superbe fleur rouge était plantée, et de sa robe sombre, en d'harmonieuses draperies, elle avait groupé les plis épais, en découvrant, d'une part, la blancheur de ses épaules, et, de l'autre, la finesse de ses chevelles, comme si la préoccupation de plaire eut, un instant, vaincu, en elle, celle de nuire. Et sa mère l'admira pour cette ruse qui pouvait retenir, dans l'île, l'étranger jusqu'au soir, par un sentiment d'admiration et, s'il le fallait, d'amour.

Mais Simèthe se trompait. Thestylis était loyale. Elle avait obéi à un sentiment sincère et nouveau en elle. Son âme, plus

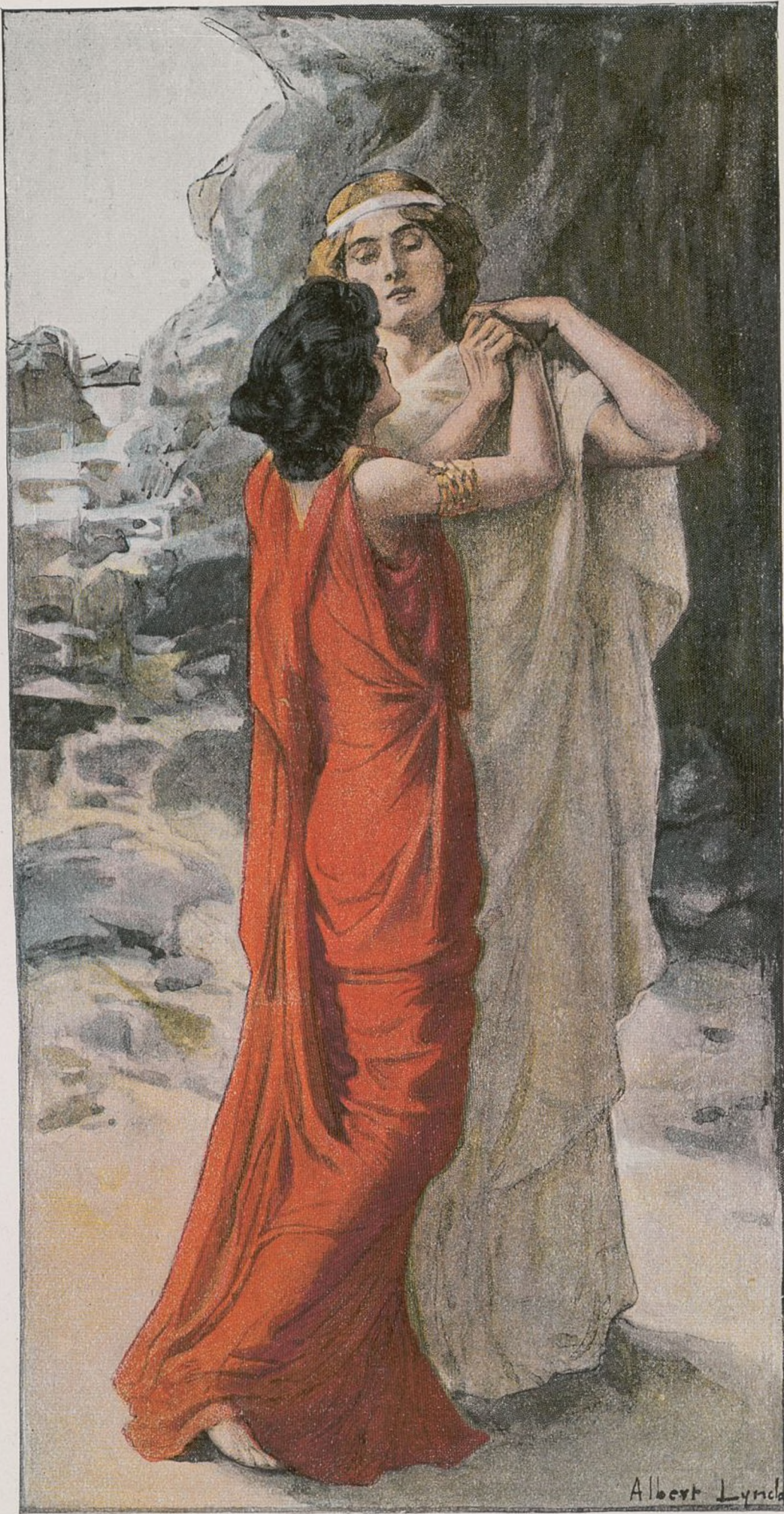
encore que son image, était changée. Dans ce cœur pétri de haine, le sourire de l'étranger avait fait descendre comme une mer de trouble et d'apaisement tout ensemble. Une source mystérieuse et pleine de douloureuses caresses avait jailli dans ce roc.

Elle aimait ce jeune homme à la longue robe blanche, et se débattait à peine sous la muette étreinte de cette beauté soudain révélée. Elle le voulait sauver maintenant et eût donné, pour cela, sa propre vie. Et quand Simèthe, pour laisser agir le charme nouveau se retira à son tour, en un discours passionné, interrompu de sanglots, Thestylis dit, à leur hôte, de quels périls il était entouré, le suppliant toutefois, le sacrifice n'étant jamais complet chez la femme, de ne pas partir. Mais, sans paraître ému de son récit, il l'écouta, et ce ne fut assurément pas par terreur qu'il la suivit quand elle l'en pria doucement, et ce n'était pas parce qu'il n'avait pas compris ses paroles, son sourire et ses yeux calmes ayant répondu à toutes les choses qu'elle lui avait dites. Et tous les deux s'acheminèrent vers l'ancre de la magicienne, évitant celle-ci qui méditait sa vengeance et croyait sa fille occupée de la servir. Il fallait cacher l'étranger jusqu'au soir, et, par des sentiers sous la roche qu'elle seule connaissait, elle le conduisit, le guidant par la main, mais non sans que celui-ci eût aperçu, par une ouverture dans la muraille de granit, dans son cachot mal fermé de lianes, la douce image de Lilia endormie et que sa mère et sa sœur s'étaient bien gardées de réveiller et de délivrer à l'heure accoutumée, craignant que la fantaisie ne la prit de sauver l'inconnu.

Une fois celui qu'elle aimait en sûreté, Thestylis s'agenouilla devant lui et le pria de l'attendre. Bientôt elle lui apporterait des fruits et du vin. Jusque-là, il fallait qu'elle en détournât l'attention de sa mère. Mais elle n'eut pas plutôt disparu, se retournant plu-

sieurs fois, en un délicieux mouvement de son cou souple comme une tige de fleur, que le visiteur mystérieux reprit le chemin par où elle l'avait conduit, et quand il fut à la porte de la prison où Lilia dormait, il en écarta les ronces et vint, à son tour, s'agenouiller devant la jeune fille, la contemplant dans son virginal repos, et semblant ouïr comme une musique exquise, le doux rythme de son souffle pareil à un bruit lointain de rames, celles qui l'emportaient au pays doux du Rêve. Et quand ainsi il l'eut longtemps regardée, des larmes coulant le long de son beau visage, d'une haleine de baiser seulement dont le front de l'enfant fut effleuré, il la réveilla. Un grand enchantement se peignit dans les yeux soudain ouverts de la jeune fille. Comme si elle n'eût fait que changer de chaînes, mais pour entrer des profondeurs d'un gouffre dans les délices d'un palais, également vaincue et sans révolte, comme si l'enveloppait une puissance inconnue, elle obéit au sourire toujours muet de ce mystérieux visiteur, et quand celui-ci lui montra du geste, d'un geste plein d'autorité et de tendresse, le chemin qu'ils devaient prendre, par delà la côte, puis par delà la mer, elle sentit ses pas dociles l'emporter et ferma les yeux pour que ce songe nouveau y restât enfoncé, plus doux cent fois que celui dont la berçait l'ancien sommeil.

Elle ne sut rien davantage, et, quand ses paupières enfin se dessillèrent, sur ses yeux clairs, comme un ruisseau dont le printemps a fondu la glace, elle se retrouva dans la campagne, celui qui l'accompagnait marchant tout près d'elle, et la prenant dans ses bras quand quelque pierre se dressait, coupante, sur leur chemin. Tout le jour avait passé, sans qu'elle en eût cons-



ciencia, dans ce mystérieux voyage. Aux premiers feux du soir ils virent un grand feu sur la côte. C'était Simèthe et Thestylis, furieuses, mais non pour deux raisons pareilles, qui tentaient d'incendier la barque. Mais la barque était d'or, et tout au plus se fondit-elle en un énorme lingot qui roulait des veines de pourpre dans sa masse aux jaunes brunis. Et la clameur furieuse des deux femmes emplissait la plage, plus stridente celle de Simèthe, celle de Thestylis plus douloureuse.

Comme elles étaient certaines que les fugitifs n'avaient pu regagner la mer, elles déchainèrent le loup monstrueux dans la plaine, qu'il traversa d'horribles bonds, avec des claquements de dents affamées qui couchèrent les troupeaux apeurés sous un indicible effarement. Mais ce n'était pas à la chair stupide des moutons que s'acharnaient les bonds de l'animal furieux. Même ne se détournait-il pas quand quelque berger surpris — telle une hirondelle rasant la terre avant l'orage — s'enfuyait sous l'aile sombre de son manteau balayant le sol... Il cherchait, dans la nuit, les deux formes blanches qui se rapprochaient au bruit sinistre de ses aboiements. Car Lilia tremblait de peur, et il semblait que son supplice fût doux à son compagnon, pour ce qu'il lui valait une étreinte plus proche de la jeune fille qui se serrait contre lui, caressant son visage du frôlement parfumé de ses cheveux. Cependant, un déchirement de la nue laissa passer un long rayonnement de lune qui, circulairement, étendit à terre une nappe blanche, traversant dans l'espace un vol de phalènes effarées dont les ailes se veloutaient d'argent. Pour le coup, le loup voyait distinctement sa double proie, et deux pointes de braise s'allumèrent dans ses yeux, cependant que sa gueule s'ouvrait large sur la pourpre de sa langue fumante. Mais avant qu'il ait eu le temps de se détendre comme un arc, sur ses jarrets ployés, l'homme s'était retourné, avait tiré, de l'invisible carquois qui laissait libres ses épaules, une seconde flèche de feu, et le loup roulait déjà, une fusée de sang au poitrail, les pattes raidies, convulsé dans l'herbe qui semblait lécher avidement sa blessure où la flèche tremblait encore. Et ce fut comme une grande allégresse qui traversa la plaine, les troupeaux s'arrêtant dans leur course, sous le large baiser de la lumière, et les bergers, redressés sur leurs longs bâtons, joignant leurs mains en une action de grâce qui secouait doucement leurs lèvres dans la blancheur de leur barbe. Puis tous s'élancèrent vers leur libérateur, voulant baiser ses mains victorieuses et les plis blancs de la robe de Lilia, penchée comme une longue fleur sur l'épaule de son ami, une fleur dont le premier soleil n'aurait pas encore bu toutes les larmes.

Mais son sauveur lui montra du geste la montagne, tout en faisant aux bergers un geste d'adieu qui, en même temps, leur défendait de les suivre. Et tous les deux commencèrent de gravir les hautes collines d'où l'on dominait la mer d'un bleu sombre, où couraient des scintillements d'étoiles, un point rouge indiquant seulement, sur le rivage, le bûcher que les sorcières avaient allumé. L'herbe, toute mouillée des premières fraîcheurs de la nuit, était, sous leurs pieds brûlants, comme un tapis délicieux, et l'arome vivant des plantes sauvages mettait, dans leurs poitrines, un très doux enivrement. Bientôt ils virent à leurs pieds, dans la stellaire clarté qui baignait l'espace, le sommeil de Syracuse, d'où montait une rumeur s'éteignant comme celle de la mer quand s'éloignent les reflux. Et Lilia tenait presque embrassé, dans l'innocent élan de sa reconnaissance, le mystérieux inconnu dont le sourire lui semblait plus lumineux que celui des étoiles, quand,

au-dessus de leurs têtes, passa comme le sifflement d'une lourde flèche, cependant qu'à leurs pieds, sur le sol éclairé par la lune, se dessinait l'ombre circonflexe de l'aigle maudit, que Simèthe et Thestylis avaient lancé vers les cimes, en même temps qu'un cri rauque déchirait l'air. Et, de l'horizon, une cavalcade de nuées sombres semblait s'élancer déjà, une grande lueur ayant passé au zénith, quand le chasseur invincible, d'une troisième flèche, traversa, d'un sillon de feu, l'oiseau qui tomba les ailes toutes grandes ouvertes, qui battirent un instant le roc, puis demeurèrent immobiles.

Et comme un des nuages déchainés arrivait, le premier, tout près d'eux, mais déjà frangé d'argent par le réveil des astres un moment plongés dans l'ombre, saisissant Lilia dont un rêve éperdu fermait les yeux dans ses bras, sur le nuage, comme sur un cheval tout à coup dompté, l'inconnu sauta et mit en croupe derrière lui la jeune fille, puis éperonnant cette monture inattendue, plus haut que les montagnes il emporta l'enfant par les espaces lumineux où flottait le voile d'argent des voies lactées. C'était à l'heure où resplendit, dans tout son éclat et toute sa grâce, la splendeur embrasée des constellations qui ferment les déchirures du ciel, gardiennes des portes sacrées autrefois ouvertes, sœurs de l'ange au glaive de flammes que mit la colère divine au seuil des Paradis défendus. Et à chacune, le cavalier du nuage, attirant Lilia sur sa poitrine, demanda de lui livrer passage. Mais toutes alléguèrent l'ordre inflexible de Dieu et la loi éternelle des mondes. Ixions attachés à d'invisibles roues, dont le lumineux supplice fait, depuis l'origine des âges, rêver les pasteurs et les prêtres. Plus haut que la sphère des

constellations, le firmament semblant reculer toujours, ils montèrent encore jusqu'à ce que le ciel ne fût plus, au-dessus d'eux, que comme un immense bouclier de lapis-lazuli, une gemme monstrueuse contre laquelle leur vol se serait brisé.

Alors l'archange Azraël — car c'était lui, et le plus puissant des archanges — pour la dernière fois, fouillant dans son carquois invisible, en tira une dernière flèche et la plongea dans cet azur inflexible qui se fendit en une blessure d'or s'élargissant jusqu'à ce qu'ils puissent y passer tous les deux, cependant qu'un hymne triomphal chantait déjà pour eux, aux pieds mêmes du trône de Dieu, toutes les harpes des séraphins exhalant, dans une vibration sublime, le nom mystérieux d'Azraël. Et l'archange avait déjà revêtu sa robe de clarté et repris ses grandes ailes de lumière, présentant au Seigneur tout-puissant l'innocence rachetée.

Mais la blessure ouverte au ciel ne devait plus se refermer.

Une étoile de plus brillait au firmament, sous les yeux surpris des nécromans de Chaldée. Et voici qu'à la lueur de cette étoile nouvelle, les bergers amis de Lilia qui leur avait laissé un peu de son âme, s'acheminèrent, par une route mystérieuse, vers le berceau

d'un Dieu qui venait de naître, d'un Dieu tout de pitié, d'espérance et d'amour.

Le premier Noël se levait sur la terre, salué par l'écho précurseur des cloches joyeuses tintinnabulant dans l'air, et, seules, dans un coin maudit de l'île d'où, par un sortilège, elles avaient chassé l'âme des anciens Dieux, Simèthe et Thestylis, le crime et la beauté maudits, invisibles à tous, dans leur antre profond, se lamentent encore au lever de la lune, et c'est pourquoi les matelots ont comme un vague effroi de cette mer souriante qui borde la Sicile et berça les idylles du doux poète syracusain.

ARMAND SILVESTRE.

(Illustrations de ALBERT LYNCH.)



Lancée...!

PAR

Jacques du Tillet



Dès onze heures, madame d'Auvergne sortit de l'hôtel avec son mari. Elle longea rapidement la galerie Charles III, traversa le jardin du casino, avec un bref regard vers l'abominable bâtisse où gîte le tripot, et dont quelques joueurs minables assiégeaient déjà la porte ; elle passa sous la voûte qui mène à la terrasse, et, arrivée près de l'ascenseur, s'arrêta malgré elle, sincèrement « prise » par la beauté unique du spectacle. A cette heure matinale, le rocher et le vieux château de Monaco prenaient un aspect de mystérieuse forteresse gibeline, égayée par les ardentes verdure accrochées aux rocs et aux murailles. Plus bas, en retrait, et comme assoupie dans l'ombre, la Condamine avec sa petite baie où quelques yachts se balançaient à l'ancre. A droite, la hideuse bâtisse, d'une laideur plus offensante encore, sous la lumière crue qui mettait en relief ses moindres saillies. Plus haut, les rochers d'Eze et de la Turbie : à gauche la mer bleue à peine mouchetée de petits et allègres moutons blancs. Et, surtout le ciel, ce ciel invraisemblable, d'un bleu cru, d'un bleu gai, épandant pour ainsi dire, avec la saine chaleur du soleil, la joie et l'ivresse de vivre. En même temps que Lilette, son mari s'était arrêté ; comme elle, il subissait le premier charme !...

Deux coups de fusil éclatèrent en bas, vers la gauche, et un pigeon blanc passa comme une flèche. La barbe en fleur de M. d'Auvergne eut un tressaillement : il suivit des yeux l'oiseau qui rentrait dans le pigeonnier ; et, instinctivement, il « marcha au feu ». Madame d'Auvergne le suivit. Ils contournèrent un massif d'aloès et la terrasse apparut. Et, jusqu'à l'extrémité, des groupes s'espaciaient, hommes en complets de flanelle blanche, femmes en robes claires, aux ombrelles voyantes ; de loin, des silhouettes s'esquissaient, cocasses avec leurs gestes muets d'ombres chinoises ; un homme saluait, une ombrelle se fermait : puis deux bras qui se tendent, les mains qui se joignent et le « shakehands » à la hauteur de l'épaule...

Madame d'Auvergne, qui d'abord avait suivi son mari, le devançait bientôt. Elle allait vers les groupes, marchant de son pas assuré de femme jeune et saine, grande, mince, infiniment souple et gracieuse, avec un je ne sais quoi de résolu dans la façon qu'elle avait de poser à terre son petit pied leste et finement cambré. Sous le grand chapeau de paille, et sous la vaste voilette d'Angleterre qui enveloppait toute la tête, le visage apparaissait comme à travers un nuage ; deux grands yeux verts, sous de délicats sourcils : un nez régulier de forme classique : des lèvres rouges



et des dents semblables à des grains de riz : un menton rond, un peu volontaire et, sous le nœud de la voilette, la nuque émergeait du col, ombragée de superbes cheveux noirs, lustrés, fins, dont les ondulations naturelles, accrochant des rais de soleil, faisaient songer (qu'on m'excuse !) à un chapeau haut de forme bien broissé !

Et madame d'Auvergne s'avancait rapidement, suivie de son époux (fort beau aussi dans son genre !) grand, solide, les épaules en parade, les cheveux crépus coupés très court, et la barbe en éventail. On les avait aperçus, reconnus, et d'ailleurs on les attendait. Dans le cercle fortement restreint d'une ville d'eaux ou d'une station

d'hiver, l'arrivée de deux nouveaux venus est toujours une manière d'événement ; c'est un élément de plus, une aide ou une rivalité possibles. Et les d'Auvergne serraient les mains tendues, rendant de leur mieux les souhaits de bienvenue, un peu étourdis, et faisant leur possible pour répondre raisonnablement aux compliments qui les « assaillaient » de toute part. Il y avait là ce public cosmopolite, composé pour une partie de parisiens, pour l'autre de tous les échantillons de toutes les races du monde : anglais en nombre considérable, chiliens, mexicains, américains du Nord et du Sud, russes... Et

cela donnait, avec quelque outrance, une sorte de raccourci de ce qu'est en ce moment, le « monde » parisien. Mrs. Lobster et ses trois filles, éditions successives et identiques du même volume, toutes trois pareilles, se ressemblant à les confondre, à les confondre même avec leur mère ; et c'était un sujet d'admiration que la ressemblance de ces trois filles dont les pères étaient infiniment différents. Puis le ménage de Profitrolles, elle gentille, lui grinchu dans le monde, et chose curieuse, changeant de nature dans l'intimité de leur ménage, elle devenant insupportable, lui soumis et complaisant. Puis les Sézerac, dont le raccommodement récent avait fait tant de tapage. Madame de Barges, mieux posée que jamais malgré ses incessantes aventures, et qui avait eu l'adresse ou la chance de se créer une sorte de *respectability*, grâce à la persistance de sa liaison avec Saint-Réol, lequel elle trompait avec fréquence et décision. Puis les Jeanson ; puis madame Jalmin, « la pluie qui marche » : Le gentil ménage de Padirac, et le non moins gentil ménage de Fruncé ; Chaluzet-de-Saint-Marcellin-de-la-Drôme, qu'un riche mariage et un service assidu auprès du « Prince » avaient récemment déclassé. Puis le bon, l'excellent des Aulnays, un peu ravagé, mais portant beau encore. Puis la bande des rastas, avec leurs jeux superbes, leurs fortunes folles, leur entrain enragé et leurs voix rauques.

Et tous s'empressaient autour des d'Auvergne, tous, à l'exception d'un groupe, dont le centre était Lady Florence Broughton. Un « type », celle-là ! Petite, sèche, invraisemblablement blonde, capitonnée de fossettes, un brin boulotte même, avec un teint d'enfant, une bouche gourmande, et des yeux dont on ignorait la couleur, tant ils étaient petits, et cachés par la face à main qui les voilait constamment. Avait-elle eu des aventures ? On le disait, on le croyait : on n'en était pas sûr. Dans la vie rien ne l'arrêtait, rien ne la gênait ; ni son mari, toujours sur son yacht, ni les convenances, dont elle ne se souciait guère. Elle était en un mot, éminemment représentative du monde anglais, ce monde pour qui le *cant* est la loi suprême, mais qui, avec la souplesse de sa race, s'arrange de façon à faire entrer dans le *cant* tout ce qu'il lui est agréable ou commode de faire. Infiniment intelligente, au demeurant : fine, mais dédaignant de se

servir de sa finesse pour atténuer ce que son existence pouvait avoir de surprenant. Une « sauvage », point sauvage du tout, lancée au travers du monde, qu'elle stupéfiait parfois, qui l'admirait toujours, et qui l'aimait le plus souvent. Une seule faiblesse ; et c'était peut-être de cette faiblesse-là que venait sa force : la volonté bien arrêtée d'être la première partout. Elle avait une de ces situations exceptionnelles, qui commencent on ne sait pourquoi, durent on ne sait comment, mais durent, — pour l'admiration des badauds et la joie des observateurs désintéressés...

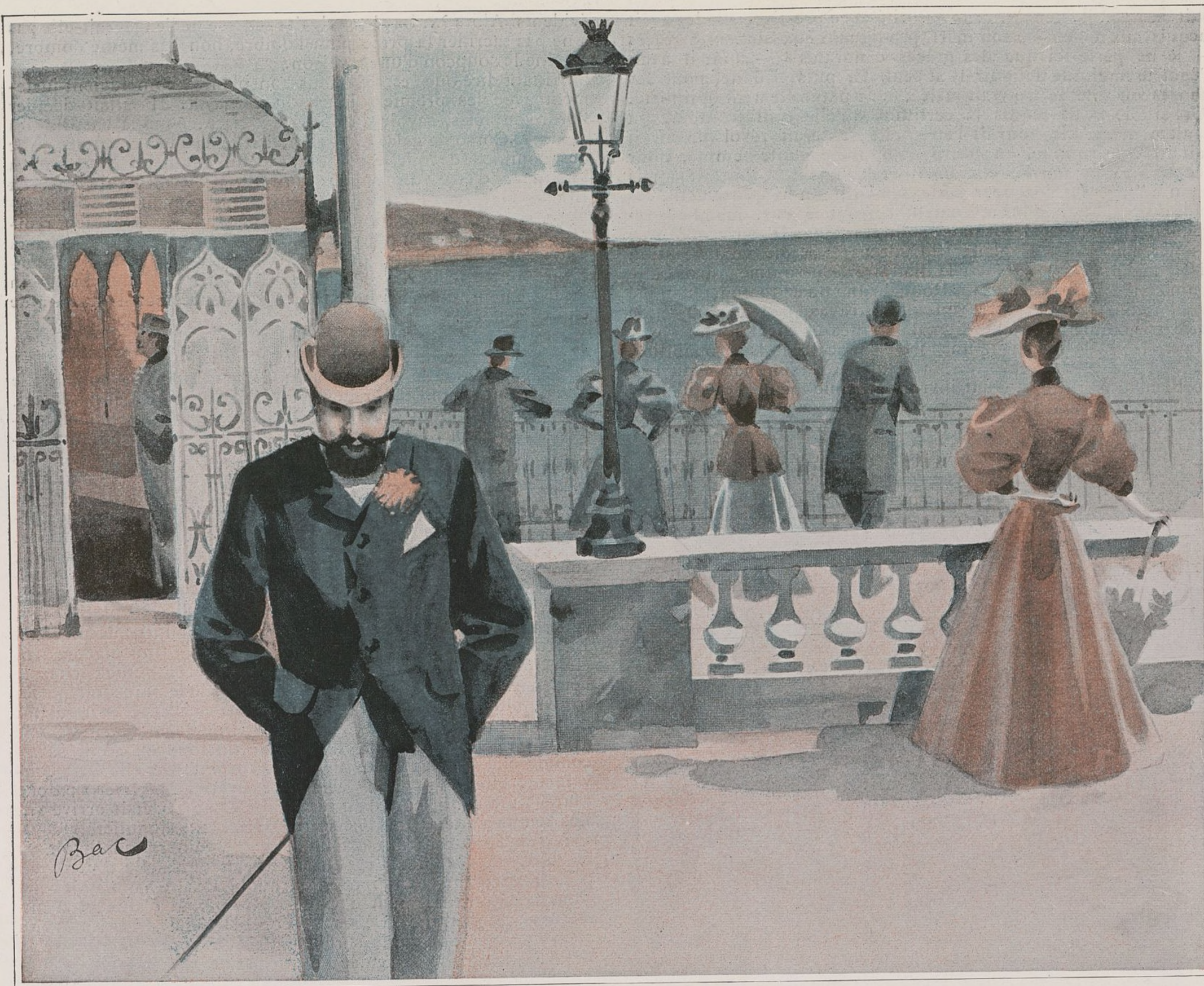
Le mouvement qui avait porté les promeneurs à courir au-devant des d'Auvergne lui avait été désagréable. Quelques personnes seulement étaient restées auprès d'elle ; elle ajustait sa face à main, et dévisageait sans bienveillance la nouvelle venue ; de madame d'Auvergne, elle passait à d'Auvergne lui-même, et son expression changea. C'était de l'admiration ! Assez près de lui, elle était forcée de lever la tête pour le regarder ; elle l'examinait en connaissance, un peu pensive. Rapidement, avec la belle décision qu'elle mettait en toutes choses, elle s'approcha du

groupe, et, de la meilleure grâce du monde : « Faites-moi donc faire la connaissance de madame d'Auvergne ». Et, la présentation faite, ce fut l'intimité, tout de suite, avec d'Auvergne, et même avec sa femme ; intimité qui eut pour effet immédiat de faire hausser de plusieurs rangs le ménage dans l'estime de ceux qui l'avaient aimablement accueilli tout d'abord...

Mais midi approchait. Déjà les omnibus chargés de croupiers déversaient leur contenu devant le Casino. Les acteurs du théâtre passaient, venant prendre un air de soleil avant la répétition. Quelques promeneurs remontaient vers leurs hôtels ou leurs restaurants coutumiers. Madame d'Auvergne prit congé, rentra, toute grisée, de soleil et de beau temps, grisée surtout de la réception qu'on lui avait faite, — celle que, sans trop oser l'espérer, elle était venue chercher à Monte-Carlo.

C'est que madame d'Auvergne était une mondaine enragée, d'autant plus enragée que ses goûts avaient été jusqu'alors fortement comprimés. Une jeunesse solitaire, passée toute à la campagne, et depuis son mariage, des deuils successifs l'avaient empêchée de « sortir ». Il ne s'agit naturellement pas ici de l'éternelle et banale aventure de l'héritière juive, se poussant et se faufilant dans un monde dont elle n'est pas. Par sa famille, madame d'Auvergne était du monde, du meilleur : et sa fortune lui permettait d'y tenir largement son rang. Son mariage avec d'Auvergne (un des plus beaux noms de France !) avait fortifié encore sa situation mondaine, en même temps qu'il augmentait ses revenus d'une quantité égale sinon supérieure.

Donc, le but poursuivi par madame d'Auvergne n'était pas « d'aller dans le monde » elle savait trop qu'elle y serait toujours reçue et bien reçue. Elle visait plus « haut ». Elle voulait être la première, ou du moins l'une des premières, faire partie de ce mystérieux « comité » qui décide des choses mondaines ! Toutes les pensées qui s'agitaient dans sa petite tête convergèrent uniquement vers ce but. Elle avait vite compris que ces situations, qui s'obtenaient jadis avec le temps, l'âge et la considération, étaient maintenant plus faciles et, en un sens, plus difficiles à acquérir. Il n'y a plus de vieilles femmes dans le monde



d'aujourd'hui. Tout est aux jeunes, et la place qu'elles ambitionnent, il faut qu'elles l'emportent de haute lutte, forçant, pour ainsi dire, le monde à reconnaître l'autorité qu'elles s'arrogent. Mais, pour cela, il fallait débiter par un coup d'éclat.

Cette année-là, par un hasard heureux, janvier la trouva libre de tout deuil. Elle respira! Enfin!... « Ce serait » donc pour le printemps! Et, déjà, elle combinait des plans et dressait des batteries, quand une nouvelle la foudroya. Une tante de d'Auvergne « menaçait ruine »; elle irait peut-être jusqu'au printemps, mais certainement pas plus loin! Alors, c'était encore une année perdue? Lilette était arrivée à un état d'exaspération qui ne lui permettait plus d'attendre. Rien à faire à Paris, presque vide à cette époque. Elle résolut d'aller le chercher sur la côte d'azur. Et c'est ainsi qu'elle était partie pour Monte-Carlo.

Si, dans tout ce qui précède, il a été assez peu question de d'Auvergne, il n'en faudrait pas conclure que le ménage d'Auvergne fût un mauvais ménage. Loin de là. Lilette aimait beaucoup son mari. L'idée qu'il pourrait la tromper, que lassé d'une vie qui ne lui plaisait guère il pourrait chercher à se « distraire », cette idée eût fait accepter à Lilette l'existence la plus retirée. Mais elle ne songeait pas que d'Auvergne, grand chasseur, pût regretter ses chères bécasses; elle ne songeait pas qu'elle pût trouver une rivale; elle avait l'égoïsme ingénu et la suffisance naïve de la jeunesse; tout naturellement, elle oubliait les autres lorsqu'elle pensait à elle-même; et elle y pensait toujours. Etre trompée, elle? Ah! si elle l'avait cru! Mais elle ne le croyait pas, n'y songeait pas. Elle avait eu envie de venir à Monte-Carlo, elle y était venue. Elle avait envie de « se lancer », elle se lançait. Quoi de plus simple?

Le fait est que les choses allaient mieux encore qu'elle n'eût osé l'espérer. Elle avait ourdi les combinaisons les plus savantes et les plus fortes; elle n'avait pas même eu besoin d'en faire usage. On a vu son succès du premier jour; il allait grandissant de semaine en semaine. C'était un triomphe!

Au début, Lilette avait eu quelque crainte de Lady Broughton. Elle comprenait que c'était là, pour elle, une rivale probable, et redoutable. Et les prévenances premières de celle-ci ne l'avaient qu'à demi rassurée. Mais, à mesure que le temps passait — on était aux premiers jours de mars — les préventions de Lilette tombaient. Non seulement, au début, Lady Broughton l'avait mise de toutes les fêtes et de toutes les parties, mais, maintenant, elle s'effaçait obstinément devant elle. Qu'il s'agit d'un déjeuner à la Réserve de Beaulieu, d'un goûter à

la Turbie, d'une course à Nice ou à Menton, d'une journée passée à Bordighera, ou tout simplement d'un dîner à organiser au Gigantic-Hôtel, quand, entraînés par la force de l'habitude, certains venaient prendre l'avis de Lady Florence, elle les renvoyait gentiment à Lilette: « Il faut demander à madame d'Auvergne... Consultons madame d'Auvergne... Qu'en pense madame d'Auvergne?... » Et, chaque fois, c'était pour madame d'Auvergne un délicieux chatouillement d'amour-propre; sa « royauté » était donc bien indiscutable, que sa rivale elle-même semblait renoncer à la lutte! Et, non seulement celle-ci s'effaçait, mais elle semblait prendre à tâche de mettre Lilette en lumière. Dès les premiers jours, elle s'était arrangée pour que madame d'Auvergne fût présentée aux « grands ducs », et fût de leur coterie. Depuis, dans les promenades, elle manœuvrait de manière à ce que son amie eût une altesse dans sa voiture. Pour elle, pourvu qu'elle eût d'Auvergne dans la sienne, elle semblait n'en pas demander davantage.

Cela avait bien un peu taquiné madame d'Auvergne. D'autant plus que Lady Florence, en même temps qu'elle s'attachait à proclamer la suprématie de Lilette, s'était attachée aussi à établir son droit à elle de se trouver avec d'Auvergne, toutes les fois que l'envie lui en viendrait, et elle lui venait deux ou trois fois par jour. D'Auvergne, pour se consoler des bécasses absentes, passait toute la matinée et une partie de l'après-midi au tir aux pigeons. Lady Broughton, à qui l'on ne connaissait pas cette passion pour « l'oiseau », descendait en même temps que lui, se faisait donner des leçons par lui, ne le quittait pas d'une minute, et manquait le pigeon avec une inlassable bonne humeur. Madame d'Auvergne, le premier jour, avait tenté aussi de suivre son mari. Mais Lady Florence, si aimable d'ordinaire, s'était montrée alors assez hargneuse. Comme la pauvre Lilette frémissait toute à chaque coup de fusil, son amie l'avait raillée de sa nervosité, riant de ses terreurs jusqu'à ce qu'elle se fût résignée à lui céder la place. C'avait été, du reste, le seul nuage entre Lady Broughton et Lilette — nuage d'orage, peut-être; mais, une heure plus tard, celle-ci avait retrouvé son amie si complaisante et si cordiale qu'elle ne lui avait pas gardé rancune.

Et puis, Lilette n'était pas jalouse. Non. L'idée d'une trahison n'entrait pas dans sa cervelle, absorbée d'ailleurs par des soins plus importants. Dès le début, il avait semblé entendu que d'Auvergne était le flirt de Lady Broughton. Flirt, c'était tout; Lilette voulait le croire, et elle le croyait. Elle avait triomphé si aisément de Lady Broughton qu'elle se considérait comme très supérieure à elle. Et puis, pourquoi son mari l'eût-il trompée, alors qu'elle gagnait en autorité et en prestige? Elle ne réfléchis-

sait pas que, justement, cette autorité et ce prestige, elle les avait acquis aux dépens de son mari, prodiguant aux autres les grâces — je ne parle ici que des grâces « morales » — dont il avait l'égoïste habitude de jouir tout seul. Et puis, Lilette, pour les choses où elle se trouvait mêlée, était naturellement optimiste. Ah! si elle avait acquis la certitude qu'elle était trompée, ou seulement qu'elle pouvait l'être, elle se serait révoltée, aurait fait tout au monde, en brave et honnête petite femme, pour reconquérir ce mari qu'elle aimait mais dont il ne lui était jamais venu à l'idée de s'occuper sérieusement. Malheureusement, ces réflexions salutaires lui revenaient surtout le soir, quand elle regagnait sa chambre désormais solitaire; dans la journée, le rôle à jouer, l'habitude, le plaisir du succès et la joie de sa situation si bien établie, suffisaient à la distraire. En somme, quand elle emmenait le « grand-duc » à Roquebrune ou à Menton, eût-il été de bon goût de lui montrer un visage ravagé par la jalousie, de faire grise mine aux amabilités déferentes et cordiales du « bon géant »? Et, à son insu, une sorte de calcul de probabilités s'esquissait dans sa cervelle. La trahison de son mari était très problématique et tout à fait invraisemblable même, lorsqu'elle y songeait. Ses succès, au contraire, étaient réels, et

évidents. Alors?... La plus vulgaire sagesse ne l'engageait-elle pas à ne pas sacrifier la proie pour l'ombre, non pas même l'ombre, à peine le soupçon d'une trahison.

Il faut dire que ces réflexions consolantes coïncidaient justement avec les premiers jours du carnaval. Il fallait décider l'ordre des fêtes, savoir si l'on irait à Nice, pour la bataille des fleurs, le Corso de gala, le Veglione, et dans quels costumes, avec des dominos de quelle couleur, et qui, enfin, on admettrait à l'honneur d'être du souper qui devait terminer la fête. Et Lilette comprenait quelle puissance lui donnait ce rôle d'arbitre, et l'importance qu'il y avait pour elle à le bien remplir. Inviter ceux qui pouvaient la servir à Paris, évincer ceux-là seuls qui lui en voudraient peut-être, mais redoubleraient d'amabilité pour être de la prochaine fournée... Cela demandait un discernement, un tact suprêmes... Qu'une femme « lancée » a de choses à faire!

Ce soir-là, veille de l'entrée du Carnaval dans sa bonne ville de Nice, un grand dîner devait avoir lieu au Gigantic-Hôtel, pour l'inauguration des fêtes. De nouveaux venus étaient arrivés, et, parmi eux, des gens assez « notoires » pour qu'il fût maladroît de ne pas les mettre sur la liste arrêtée depuis quelques jours déjà. Il fallait envoyer des instructions à l'hôtel, modifier l'ordre des places, toutes choses pour lesquelles l'expérience de Lady Broughton n'eût pas été inutile. Quoique, depuis une semaine ou deux, un certain froid se fût glissé dans leurs relations, Lilette, — qui n'eût peut-être pas été fâchée de partager avec son amie la responsabilité de « gaffes » inévitables, — voulut prendre conseil de Florence. C'était le matin, sur la terrasse, encombrée alors par le flot des « trains de plaisir ». A cette heure, Lady Broughton était sûrement au tir aux pigeons. Lilette la fit demander; elle n'était pas au tir aux pigeons: ni elle, ni d'Auvergne!... On les fit chercher à l'hôtel, chez le fleuriste, au Casino même, dans la salle de lecture; on ne les trouva nulle part... Lilette était un peu nerveuse et inquiète: moins inquiète que nerveuse. Depuis quelques semaines, elle avait, si je puis dire, pris l'habitude du soupçon: elle savait comme elle devait l'accueillir: en l'écartant; car elle était convaincue, elle savait que « cela ne pouvait pas arriver »; donc tout était faux qui aurait pu faire croire que « c'était arrivé »... Les femmes ont parfois de ces raisonnements singuliers.

... Et Lilette se mit à table, pour le dîner, sans avoir eu le temps de s'inquiéter sérieusement. Et puis, elle n'y croyait pas. D'Auvergne la tromper? Pourquoi? Et elle bannissait cette pensée d'un haussement d'épaules. Comment d'ailleurs n'eût-elle pas été distraite et presque consolée? Le dîner était un chef-d'œuvre. Sous une sorte de dais de fleurs naturelles, la table s'allongeait, parsemée de guirlandes de violettes, d'anémones et d'œillets. Et Lilette était là, elle, la « débutante », assise à la droite du grand-duc, jolies et se sentant telle (ce qui, en outre, lui donnait confiance pour le reste!), et tous les regards étaient fixés sur elle, et tous l'admiraient, l'enviaient; et elle se sentait reprise de la griserie légère qui l'avait étourdie le matin de son arrivée à Monte-Carlo, griserie plus justifiée désormais, puisque maintenant elle trônait triomphante, vraiment la reine de cette saison, et reine qui saurait maintenir ferme sa royauté. Qu'on fût venu lui parler, à cette heure, de trahison possible, elle en aurait ri! De plus, la certitude d'avoir atteint son but lui rendait ce but moins désirable; elle avait pour lui — soyons psychologues! — les sentiments qu'on ressent pour ce qu'on a et non plus ceux qui vous brûlent pour ce qu'on espère. Par suite, elle pouvait penser à autre chose, à d'Auvergne, par exemple, et le triomphe la rendait meilleure et plus juste. Elle sentait bien qu'au fond son mari avait quelques reproches à lui faire, qu'elle l'avait assez complètement oublié ces derniers temps, que, dans toutes ses manœuvres, d'Auvergne avait tenu une place un peu trop petite.... Mais « les temps héroïques » étaient accomplis. Maintenant qu'elle était sûre de la victoire, comme elle allait lui revenir de grand cœur, à ce bon, à ce cher mari trop délaissé! Leurs chambres, séparées depuis trop longtemps, n'étaient pas bien éloignées l'une de l'autre; une porte à pousser; pourquoi ne pas la pousser ce soir-même?...

Et, — avec sa petite cervelle encline aux « sautes » rapides, — la pensée de cette réconciliation l'occupait toute. On se leva de table, on passa dans le hall, où le café et les cigarettes étaient préparés en face de l'orchestre des Tziganes sous l'œil vigilant du Turc vêtu de bleu de ciel; on s'installa, et même le murmure admiratif qui s'élevait de toutes parts ne put la distraire de son rêve conjugal. Et cependant c'était elle, elle surtout qu'on regardait, qu'on se nommait à voix basse, la reine, la triomphatrice, la femme vraiment « lancée ». Elle entendait comme dans un rêve, moins occupée encore de son succès présent que de son succès futur, dont l'image se précisait de plus en plus...

Deux voix derrière elle. L'une demande son nom, le nom de cette femme si belle et si élégante. L'autre hésite, ne savait pas, et, après un instant :

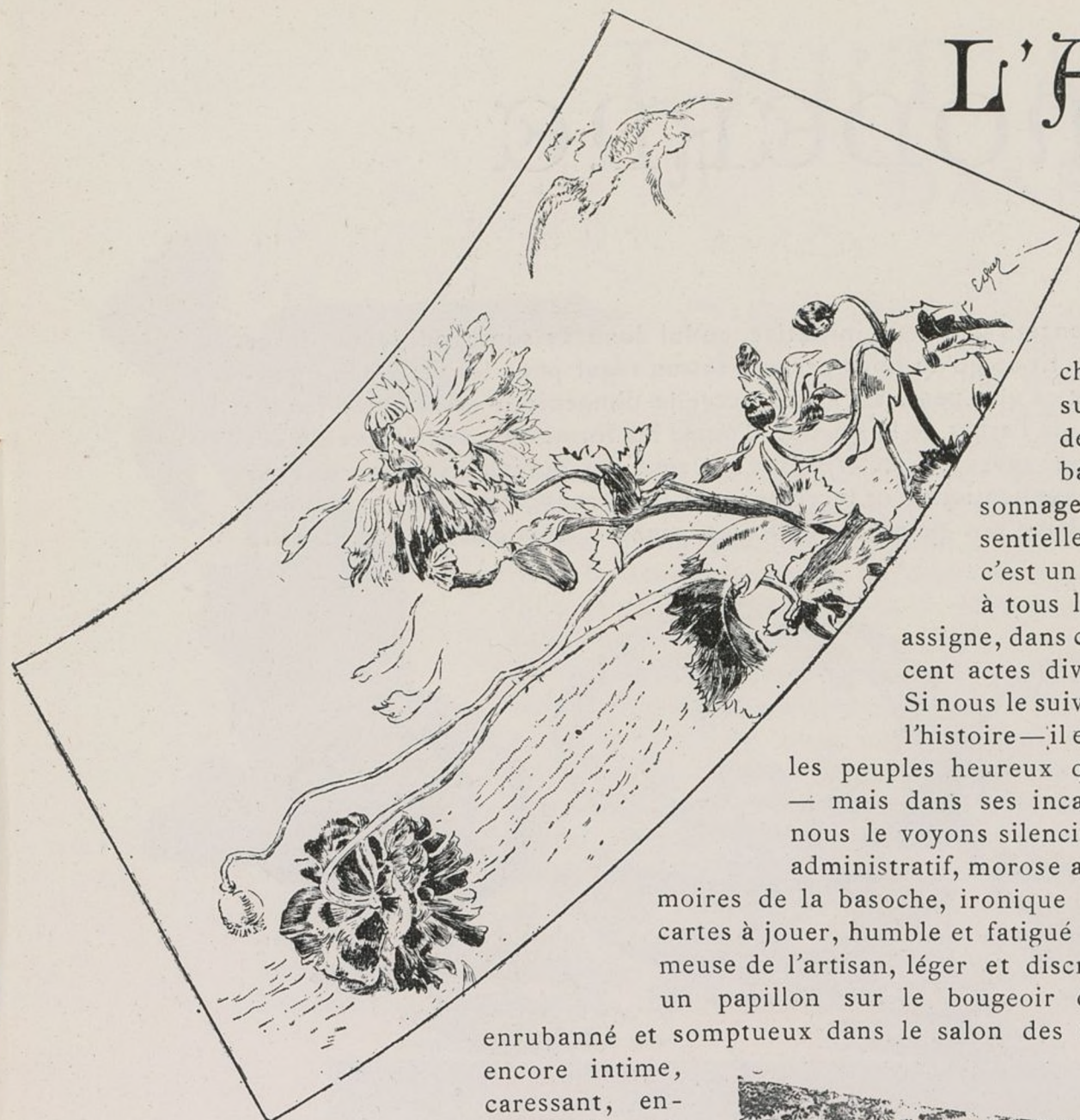
— C'est la femme du... « Monsieur » de Lady Broughton!... Lilette commence à se trouver trop lancée.

JACQUES DU TILLET.

(Illustrations de F. Bac.)



L'ABAT-JOUR



Il me semble qu'il y aurait un curieux chapitre à écrire sur la physiologie de l'abat-jour. L'abat-jour est un personnage au caractère essentiellement malléable; c'est un acteur rusé, apte à tous les rôles qu'on lui

fleurs, et que le sang circule dans leurs couleuvres vives. Sur l'autre face c'est un vol d'oiseau qui prend son essor. Voilà l'abat-jour moderne, dans sa conception la plus simple et la plus heureuse.

assigne, dans cette comédie aux cent actes divers qu'est la vie. Si nous le suivons, non pas dans l'histoire — il est un peu comme les peuples heureux quant à l'histoire — mais dans ses incarnations variées, nous le voyons silencieux sur le bureau administratif, morose au-dessus des grimoires de la basoche, ironique en regardant les cartes à jouer, humble et fatigué sur la lampe fumeuse de l'artisan, léger et discret, posé comme un papillon sur le bougeoir d'une belle, tout

Pour l'évocation du passé, c'est Debucourt qui favorise l'emprunt. Sa *Promenade publique*, dont une magnifique épreuve — celle du musée Carnavalet, je crois — fut payée cinq mille francs, était tout indiquée : la voilà donc sur une lampe, reproduite comme sujet principal de l'abat-jour, avec une scrupuleuse exactitude. C'est la fin d'un siècle qui ressuscite dans cette vision atténuée. C'est tout un art qui se révèle en cette manière de chef-d'œuvre, qui assure le nom de Debucourt contre les outrages de l'oubli. N'eût-il fait que cette

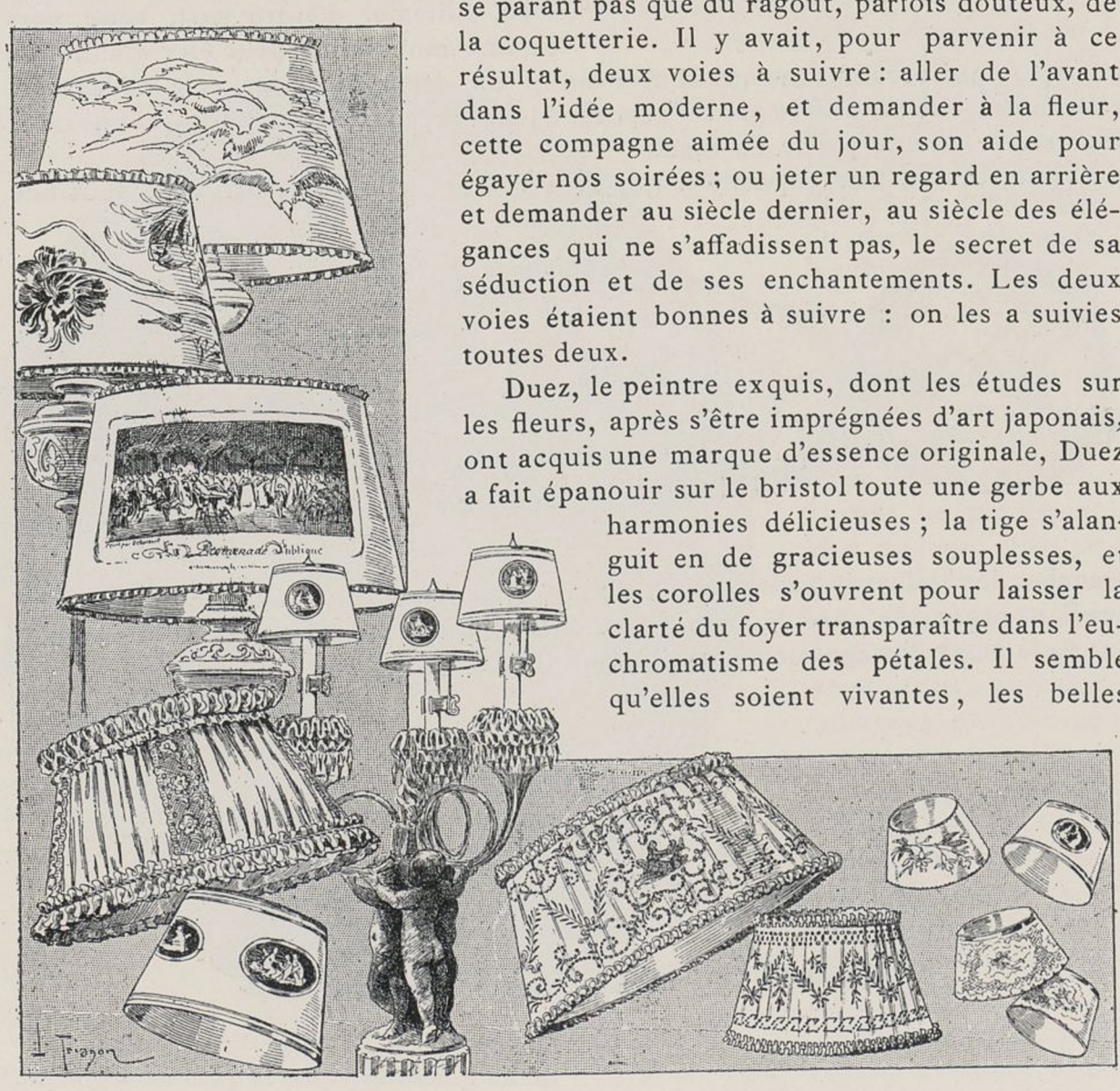
enrubanné et somptueux dans le salon des coquettes; il est encore intime, caressant, endormi, bavard, mystérieux, criard, machiavélique, prétentieux, solennel ou bon enfant, suivant que les gens qui réclament son concours l'obligent à se parer de tel ou tel masque.

Si l'on en croit une légende persane, c'est Eve elle-même qui inventa le premier abat-jour. Dans la grotte où ils s'abritaient, à la nuit tombée, Adam avait fait de la lumière avec une tige résineuse; Eve fit de l'ombre avec deux larges feuilles de lotus, pour qu'Adam ne vît pas les larmes qui lui montaient aux paupières tandis qu'elle tissait les langes de leur premier enfant. Mais entre l'abat-jour de lotus et ces sortes d'ombrelles de dentelles dont on affubla l'an dernier les lampes, que de formes cherchées, que de matières employées! Il y avait néanmoins à trouver quelque chose qui fit de l'abat-jour, cet ami des longues veillées, ce confident discret des intimités du foyer, ce silencieux témoin qui unit autour de son disque de lumière tous ceux qui veulent être unis, un objet vêtu d'art, un objet qui échappât mieux aux caprices d'une mode, en ne se parant pas que du ragoût, parfois douteux, de la coquetterie. Il y avait, pour parvenir à ce résultat, deux voies à suivre: aller de l'avant dans l'idée moderne, et demander à la fleur, cette compagne aimée du jour, son aide pour égayer nos soirées; ou jeter un regard en arrière et demander au siècle dernier, au siècle des élégances qui ne s'affadissent pas, le secret de sa séduction et de ses enchantements. Les deux voies étaient bonnes à suivre: on les a suivies toutes deux.

Duez, le peintre exquis, dont les études sur les fleurs, après s'être imprégnées d'art japonais, ont acquis une marque d'essence originale, Duez a fait épanouir sur le bristol toute une gerbe aux harmonies délicieuses; la tige s'aligne en de gracieuses souplesses, et les corolles s'ouvrent pour laisser la clarté du foyer transparaître dans l'euchromatisme des pétales. Il semble qu'elles soient vivantes, les belles

lon du Champ de Mars, que cet érudit d'art s'est imposé le souci de travailler sans relâche à nous charmer de ses surprises décoratives. Avec des collaborateurs tels que Edme Couty, Duez, Verneuil, Rippl-Ronay, Em. Causé, Mongonot, tous artistes de premier plan, il a renouvelé l'art de la tapisserie, cet art admirable, aux ressources infinies, comme il renouvelle aujourd'hui la forme et le décor de l'abat-jour. Mais, contrairement aux inventeurs qui s'efforcent d'écraser le public sous la mode et veulent que toute l'industrie serve de véhicule à leur idée, lui, heureux avec ses collaborateurs, réserve ses trouvailles pour une élite; il en tient encore pour l'épreuve rare et le tirage à petit nombre, et il étend ses jalousies de bibliophile et de collectionneur aux créations qui ont reçu ses soins et qu'il a provoquées. N'est-ce pas le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui, et cela ne justifie-t-il pas amplement le renom de *La Pensée*, de cette vieille maison où nos mères allaient chercher des modèles de crochet et où des peintres célèbres apportent aujourd'hui des modèles de tapisserie.

L. ROGER-MILÈS.



LA CÉRAMIQUE MODERNE



EN matière d'art décoratif, deux forces doivent s'unir pour que le style s'affirme et prenne sa place dans l'histoire : la force créatrice qui cherche, invente, trouve et se renouvelle, et la force d'expansion qui choisit, découvre et lutte pour le triomphe de la force créatrice. Cette force d'expansion, on peut dire qu'elle a trouvé un foyer d'une incomparable énergie, en ce qui concerne la céramique moderne, dans le concours incessant et intelligent que, depuis plus

de trente ans, lui prête le *Grand Dépôt* de la rue Drouot. Les vieux Parisiens se rappellent encore les débuts modestes de 1863, puis les premiers agrandissements de 1865, 1867, 1871, 1885 et 1893, pour arriver au développement actuel.

Je crois qu'il n'est personne qui passe indifférent devant les vitrines de la rue Drouot. Avant les repas, l'exposition des services de table, si riches de décors et si



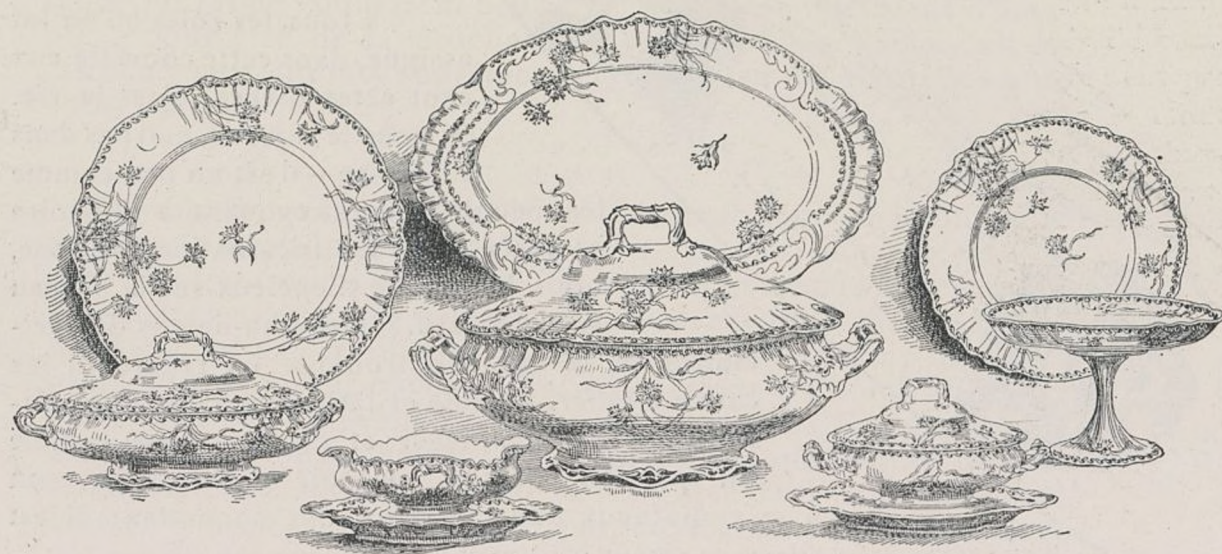
élégants de forme, équivalent à une mise en appétit, même pour les estomacs les plus rebelles aux tentations ; et, à l'heure de la digestion, la vue des mille objets d'étagère accrochent le regard par leur coquetterie et leur goût, comme des fleurs aux parures diaprées, qui sont tout à la fois évocatrices de musique et de parfum. De Villemessant, qui s'y connaissait en succès, ne s'était pas trompé d'ailleurs sur le sort réservé à cet établissement, et lorsqu'il indiquait l'adresse du *Figaro* avec cette mention complémentaire : *En face du Grand Dépôt de porcelaine*, il devinait très justement l'essor invraisemblable que devait prendre l'utile fondation de M. Bourgeois.

Pour ceux qui aiment la céramique et qui veulent une recherche d'art dans les objets de cet ordre, affectés à l'utilité la plus courante, il était évident que cette maison devait singulièrement aider au progrès et éveiller l'émulation des cuisiniers des belles pâtes et des ornementalistes sous émail. M. Bourgeois n'a pas failli à ce qu'on attendait de son intelligence et de son labeur. Tour à tour, pour la table et la toilette, pour le luxe des appartements et l'agrément des serres, des jardins et des palais, il a produit la terre de fer anglaise (1865), les majoliques de Minton (1867), les belles faïences imitées des vieux Rouen, des Delft, des fabriques d'Italie et de Strasbourg, les barbotines peintes au grand feu (1878) et les barbotines à fleurs en relief, les émaux cloisonnés genre persan, et plus récemment, les émaux au grand feu genre Deck, dont le goût s'accroît tous les jours.



Cette année, le *Grand Dépôt* a tenté un effort nouveau : il a demandé aux usines françaises et anglaises des créations qui renouvelassent les formules en rajeunissant les styles. Il a compris que le public était avec les grands potiers, dont on suit le travail au Champ de Mars ou au Palais de l'Industrie, et qu'à un moment où la céramique française est si florissante dans les centres d'initiative privée, il était

de son devoir d'encourager cette initiative, en lui donnant son appui le plus large et le plus fécond. Et ce qu'on nous prépare est un régal pour les yeux. On y passera en revue tout ce que peut, à l'heure actuelle d'ingénieux résultat, le jeu de l'argile et du feu, de l'art et de la science. Toutes les formules y sont représentées par des pièces d'une saveur caractéristique ; ce sont des porcelaines hongroises, à fond ivoire, avec applications d'or incrusté à plusieurs tons ; des vases et des jardinières en porcelaine aux peintures délicates, signées de la célèbre manufacture



anglaise de Worcester ; des pâtes tendres, exécutées à la manufacture royale de Crown-Derby et inspirées des plus beaux modèles de Sèvres ; des coupes, des bonbonnières, des figurines rappelant le vieux Saxe, des verres émaillés signés Gallé et Daume, deux grands noms dont l'éloge n'est plus à faire ; et dans une série plus modeste de prix, mais non moindre au point de vue de l'expression d'art, les cristaux granités, taillés en reliefs et gravés à l'acide, des verreries de Saint-Denis, d'exquises inspirations où l'or s'harmonise en un décor toujours original, et les nouvelles faïences à reflets métalliques, où la matière et le procédé de fabrication ne le cèdent en rien, comme intérêt, à la nouveauté et à l'heureuse invention des formes.

Mais ce ne sont là que pièces de collections et de vitrines ; le *Grand Dépôt* a voulu que l'effort s'étendit à ses services de table, dont l'assortiment, on le sait,

est extraordinairement varié ; aux services en terre de fer, en faïence artistique, en porcelaine de Limoges, il oppose cette année une nouvelle porcelaine, la *porcelaine mousseline*, qu'une proportion plus forte de kaolin revêt de qualités de premier ordre : solidité, blancheur, légèreté ; l'émail y acquiert des transparences de porcelaine tendre, et le décor, encore qu'il soit nouveau, y apparaît avec une séduction caressante. Cette porcelaine mousseline, dont le *Grand Dépôt* s'est réservé la primeur, affirme un progrès très marqué dans notre céramique moderne. On peut dire, en l'examinant, qu'il sera impossible de faire mieux et difficile de faire aussi bien. Comme, d'autre part, cette porcelaine mousseline peut être établie, en

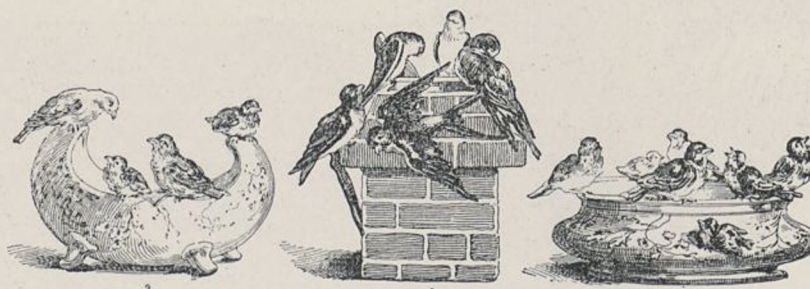
un décor qui accompagne un chiffre ou en un décor varié, et cela à des prix abordables, elle ne tardera pas à s'imposer à tous les gens de goût, pour qui une table bien servie est une partie du régal.

Voilà, certes, une exposition qui sera visitée : elle est le reflet de tout une



branche de l'industrie nationale, et elle s'adresse à tout le monde, puisque ceux qui l'ont organisée, sans la faire dévier de la ligne d'utilité où elle doit se tenir, ont su la parer des agréments les plus subtils de l'art.

RENÉ MAUGLAS.



L'ART & LA FANTAISIE

DANS L'AMEUBLEMENT



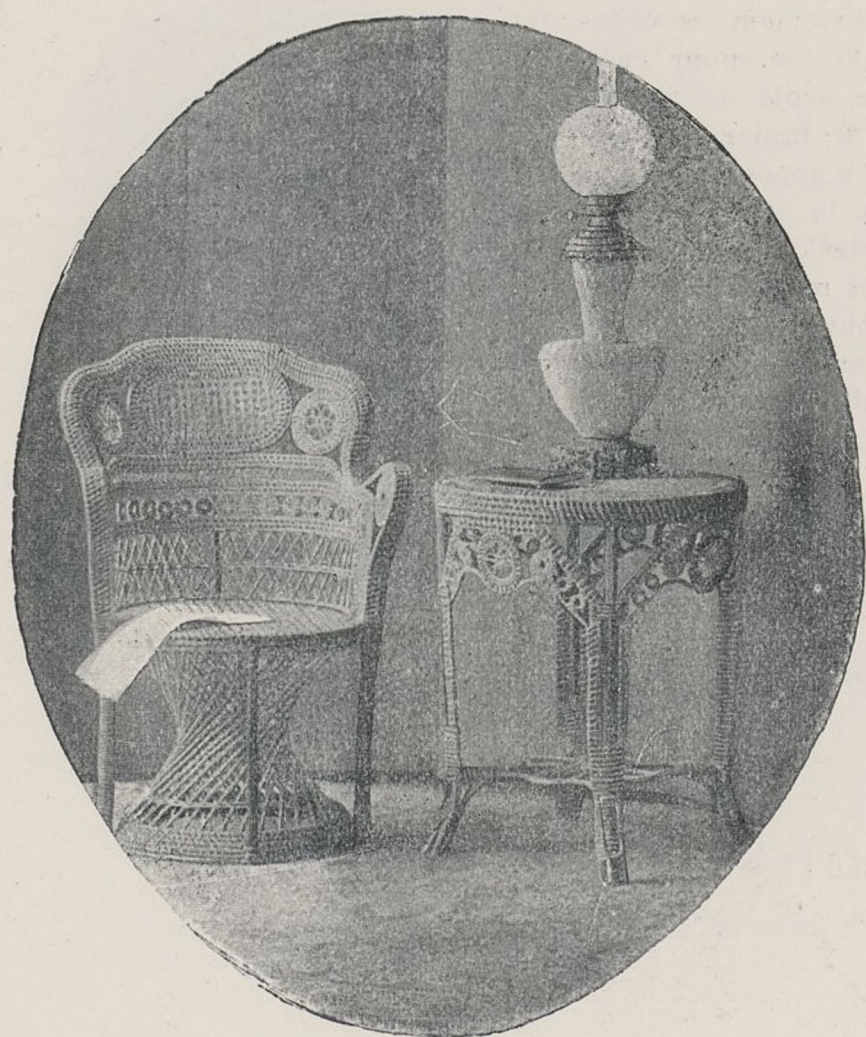
Si l'art décoratif désigne spécialement l'ensemble des qualités dont on revêt les objets destinés à orner nos intérieurs, la fantaisie décorative doit surtout être entendue d'une harmonie générale émanant de l'ensemble même des objets réunis; et cette harmonie ne s'obtient qu'avec du talent et un patient effort de recherche. C'est, si une comparaison ne vous effraie pas, une exécution à grand orchestre, où les cuivres, les bois et les cordes ont leur rôle à jouer.

Si vous en voulez faire la preuve, allez à la *Maison des Bambous*, rue du Quatre-Septembre. MM. Perret et Vibert, en vous laissant visiter les quatre étages de leur installation, établiront certainement votre conviction. Où est-il le temps où nous nous arrêtons devant leur vitrine pour regarder leur vannerie délicate, toute inspirée du style cher à Madame de Pompadour? Petit à petit, le goût des deux directeurs s'est modifié; le bois et la paille devaient les amener à chercher l'originalité dans les matières d'Orient, et le bambou leur permit une ample variété de fantaisie qui s'appliquait avec bonheur aux meubles légers et confortables. Mais comment aller demander du bambou aux Indes et au Japon sans remarquer l'élément décoratif que pouvaient



fournir les cuivres ciselés, les bronzes aux caprices mythologiques, les ivoires où la vie apparaît dans une extraordinaire intensité d'expression, dans une sorte d'ironie tortionnaire, et enfin les étoffes aux broderies admirables, et les porcelaines que l'on copie, mais que l'on n'imité pas?

Et voici que les salons de MM. Perret et Vibert s'emplissent de toutes ces merveilles qui, avec leur caractère d'art absolu et d'exotisme, correspondaient à notre aspiration moderne. Il nous fallait, à nous qui adorons maintenant le chrysanthème, la fleur d'or aux pelottes diaprées, un caractère



spécial de décoration, et le problème difficile quise posait, MM. Perret et Vibert l'ont résolu. Sans renoncer à ce principe primordial du meuble, qui est de meubler et d'être utile, ils ont su appliquer à sa composition un style assez pur et assez original pour que les pièces authentiques dont ils étaient construits ne perdisent rien de leur mise en valeur. Ils se sont faits les éditeurs d'une infinité d'objets vraiment inédits, avec des morceaux qui eussent fait la joie des collectionneurs; ils ont renversé le vers de Chénier au bénéfice de leur clientèle, et sur des documents anciens exercé une pensée nouvelle.

Tout ce que leurs

faïences, débris émaillés, grès, bronzes, cuivres, bois sculptés, tout a été remanié dans des ensembles où l'œil le plus scrupuleux ne trouve rien à reprendre, tant le côté pratique, le côté pressant d'usualité est dissimulé habilement sous la puissance de l'art ou simplement la sûreté du goût. D'ailleurs, avec un tact dont il faut leur savoir gré, MM. Perret et Vibert ne sont pas systématiquement les ennemis des choses anciennes restées anciennes, car à côté de ces tables, de ces sièges, de ces consoles, de ces cabinets et étagères, qu'ils peuvent reproduire à l'infini, ils n'hésitent pas à montrer de très belles pièces uniques, porcelaines ou bronze, qui ne dépareraient pas les vitrines d'un musée.

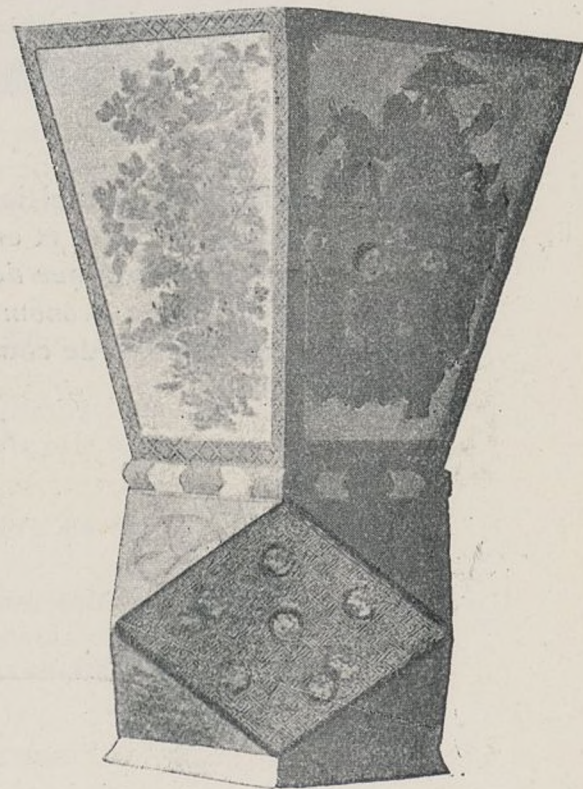
Mais, en artistes consciencieux, ils ont eu au plus haut degré le souci de savoir



comment seraient placés et mis dans leur jour les meubles par eux créés ou les merveilles par eux découvertes: c'est cela qui les a poussés à s'occuper d'installations complètes; c'est là où ils ont pu exercer pleinement la verve de leur fantaisie décorative. Sous leurs mains les étoffes se sont drapées, les soies précieuses aux riches broderies ont uni leurs bandes en des accords de tonalité sur lesquels les vieux bois de fer et les émaux prenaient des reliefs inconnus. Très vite leur réputation d'arrangeurs magiciens s'est assise dans l'esprit des amateurs, et on leur a confié, pour en diriger l'œuvre, des besognes particulièrement difficiles. C'est ainsi qu'ils ont été appelés par le prince de Galles pour Saint-Jame's Palace; par l'Impératrice Eugénie, pour sa Villa du Golfe Juan; par l'empereur Alexandre III, pour son pied-à-terre de Moscou, et tout dernièrement, par S. M. le roi des Hellènes, pour son palais d'Athènes.

Si l'on consulte les aquarelles que MM. Perret et Vibert ont fait exécuter pour l'agencement des intérieurs, aussi bien chambres à coucher que salles de billard et jardins d'hiver, on s'aperçoit que rien n'est oublié, depuis les meubles de grande utilité jusqu'au bibelot destiné simplement à amuser l'œil et à mettre une note spirituelle dans le coin où il vous guette. Et comme la *Maison des Bambous* s'est imposée de ne pas forcer ses prix; que de plus, sa clientèle de province et de l'étranger trouve auprès d'elle tous les documents et renseignements qu'elle peut souhaiter pour ses installations, que MM. Perret et Vibert sont, pour le riche particulier qui rêve une installation artistique, les conseillers les plus sûrs, il n'est pas surprenant que le succès réponde à cet effort vers le mieux, effort continu et franchement méritoire.

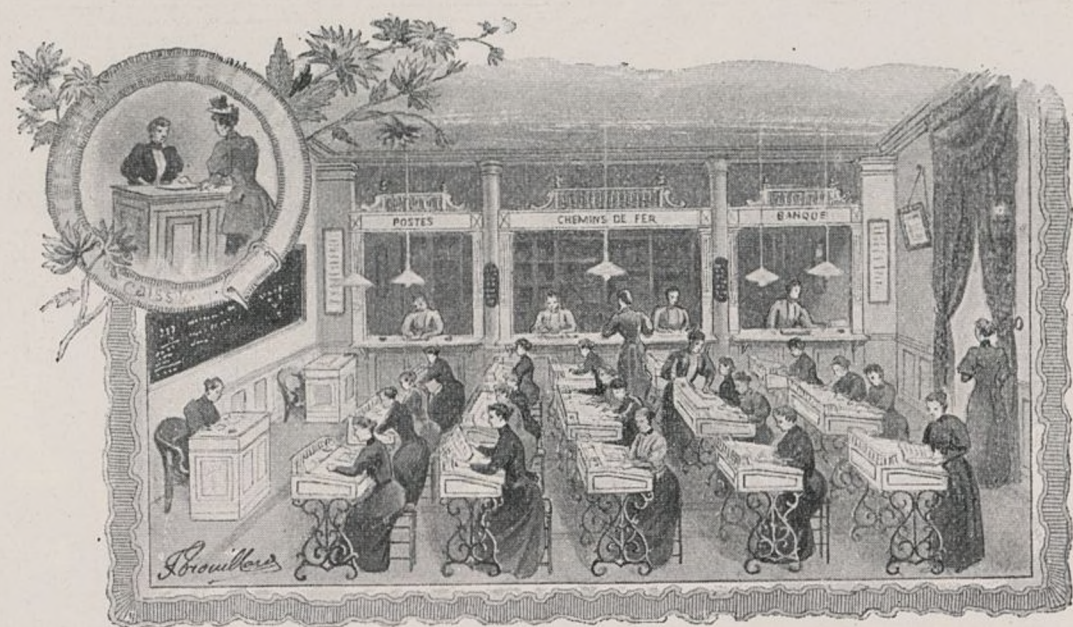
RENÉ MAUGLAS.



UNE ÉCOLE MODÈLE



autres administrations publiques et, finalement doivent déchoir de leur rêve du fonctionnarisme en acceptant une position dans le commerce ou l'industrie. C'est là une constatation triste. Celles qui sembleraient décidées à céder par la nécessité



redoutent les longueurs d'un apprentissage au bout duquel ne se trouverait peut-être pas le salut, et il ne leur reste que l'amertume et le découragement avec son cortège de mauvais conseils et hélas ! l'issue fatale qui guette la femme jeune, sans ressource et sans soutien.

D'autre part, l'enseignement professionnel, en se faisant trop théorique, a créé lui aussi ses incapables, ou mieux, ses prétentieux : des gens qui veulent dès l'abord être des contre-maitres, sans rien connaître de l'atelier pratique. La question paraît même si grave que le congrès de Sociétés savantes, il y a trois ans, posait cette question : « Que doit-on préférer ? l'école dans l'atelier ou l'atelier dans l'école ? » Je me suis prononcé à cette époque, et je me prononce encore pour la première proposition. Il faut que l'école soit dans l'atelier, c'est-à-dire que l'étude technique ne soit que le commentaire immédiat des principes appliqués.

C'est là une de ces conceptions éminemment utiles, dont un homme d'une rare



volonté et d'une grande intelligence des nécessités sociales, M. Pigier, a fait l'heureuse application en créant et en faisant réussir, en plein cœur du Paris actif, 53, rue de Rivoli, son *Ecole pratique de Commerce et de Comptabilité*. Comprenant que la pratique est un absolu économiseur de temps, il a fait de son école le véritable fac-simile d'une maison de commerce, où tout le rouage des transactions est mis en mouvement.

Les quelques vues reproduites ici sont extraites du programme envoyé gratuitement par la direction de l'École.

Avec une méthode extraordinairement précise, il a opéré la division du travail afin de donner à ses élèves la plus grande somme des connaissances commerciales possible, dans un temps le plus réduit possible.

Les résultats de ce système ont été excellents, si excellents même qu'au lieu d'avoir à solliciter pour ses pupilles ses relations du commerce et de l'industrie, M. Pigier a vu venir à lui de nombreux chefs de maisons désireux de recruter dans son école les éléments de leur personnel.

M. Léautey, ancien chef de division au Comptoir d'escompte, a résumé d'ailleurs en quelques lignes très nettes le rôle de l'école :

« L'enseignement de l'école Pigier, écrit-il, s'enchaîne comme suit : 1° notions de commerce acquises en s'exerçant aux fonctions mêmes des employés de commerce ; 2° pratique de la bonne tenue des livres auxiliaires, enregistrement par l'élève, sur ces livres, des diverses opérations qu'il fait ou voit faire ; 3° étude comparative des diverses méthodes comptables faites au moyen de livres authentiques provenant de maisons de commerce ayant cessé d'exister ; 4° travaux pratiques faits au bureau, sous la direction des comptables de la maison ; 5° travaux pratiques faits en ville, chez les commerçants, en qualité d'aides-comptables. » D'autre part, dans son rapport sur l'exposition de Chicago, le commissaire général du gouvernement français, le savant économiste Camille Krantz, après avoir montré combien les *Business Colleges* d'Amérique avaient rendu de services aux maisons américaines, reconnaissait que l'établissement de M. Pigier, établissement unique en France, était d'une éclatante et puissante utilité.



Mais il faut avoir rencontré de ces malheureux chargés de diplômes et qui vous disent : « Je suis apte à tout et je ne suis bon à rien », pour bien comprendre le côté éminemment social et humain de la création de M. Pigier. Le moyen pratique seul de son enseignement est de nature à rendre le courage aux plus désespérés, et quand on sait avec quel zèle il s'occupe de tous ceux qui se confient à lui, on accomplit, en le signalant, plus un acte de philanthropie qu'une constatation de succès.

Rien n'a été oublié chez lui de ce qui peut mettre un gagne-pain entre les mains de ceux qui se croyaient condamnés à demeurer sans places. Les jeunes filles et les femmes, dans des salles spéciales, apprennent non seulement le commerce avec ses services d'achat, de vente, de comptabilité, de correspondance, d'archives, de caisse, d'expédition, etc., mais encore les professions d'à-côté, qui donnent des ressources suffisantes, telles que les professions de sténographes et de dactylographes. De plus, l'établissement est organisé de telle sorte que l'école, pour ceux qui savent déjà, soit une école de perfectionnement. L'œuvre de M. Pigier est saine et forte ; autour de lui, on apprend l'amour du travail et le respect de la discipline. Or, en dépit de toutes les utopies qui sont encore susceptibles de remuer les masses et de les égarer, on n'a encore trouvé rien de mieux pour résoudre la question sociale que ces deux principes : le travail et la discipline ; et si M. Pigier, par son effort intelligent, a su conquérir à cette vérité toute une phalange, sans cesse renouvelée, d'employés intelligents et consciencieux, il est juste d'opposer son école modèle aux factions turbulentes et aux nonchallances aigries.

LÉON DE PRÉMOL.



Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

Figaro illustré

1895

TABLES DES MATIÈRES

SOMMAIRES DES NUMÉROS

LVIII. — JANVIER

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON	I
<i>Les Livres</i> , par T. G.	III
<i>Nos gravures</i> , par L. M.	III
<i>Au Soudan</i> , par PAUL BONNETAIN; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.	I
<i>Mil huit cent quatre-vingt-quatorze</i> , revue documentaire, par XANROF et FERDINAND BAC.	5
<i>Bandits corses</i> , par EDMOND RENOIR; illustrations en couleurs de LANOS.	13

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Noël fin-de-siècle, par JOSÉ FRAPPA.
En pénitence, par Madame MATTIE DUBÉ.

COUVERTURE :

Au Cercle des Patineurs, par HENRY TENRÉ.

LIX. — FÉVRIER

(NUMÉRO SPÉCIAL. — L'OPÉRA)

<i>Les croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	V
<i>M. Félix Faure</i> , président de la République (portrait).	VII
<i>Nos gravures</i> , par L. M.	VII
<i>Les Livres</i> , par T. G.	VII
<i>Le Chant à l'Opéra</i> , par CHARLES DARCOURS; illustrations photographiques instantanées en couleurs (portraits de Madame Rose Caron, de Mesdemoiselles Berthet, Bréval, Sybil Sanderson et de M. Victor Maurel).	21
<i>Les Classes de Danse à l'Opéra</i> , par CHARLES DAUZATS; illustrations photographiques instantanées	25
<i>La Danse à l'Opéra</i> : « A propos d'un ballet », par FRANÇOIS COPPÉE. — « La Musique de Danse », par VICTORIN JONCIÈRES. — « Le Personnel de la Chorégraphie de l'Opéra », par X***; illustrations photographiques instantanées en couleurs (portraits de Mesdemoiselles Mauri, Subra, Hirsch, Invernizzi, Torri, Désiré, Chabot, Salle, Viollat, Blanc, de M. Hansen, etc.).	29
<i>Les Rouages de l'Opéra</i> , par TANCRÈDE MARTEL; illustrations photographiques instantanées.	37

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

La Walkyrie (acte II, scène IV), par H. LAURENT-DESROUSSEAUX.
Samson et Dalila (divertissement du premier acte), par P. CARRIER-BELLEUSE.

COUVERTURE :

La Danseuse, par JEAN BÉRAUD.

LX. — MARS

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	IX
<i>Nos gravures</i> , par L. M.	XI
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XI
<i>Ne suivez pas les Femmes</i> , par TANCRÈDE MARTEL; illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU.	41
<i>La Fille de l'Empereur et le Pêcheur</i> , légende roumaine de FUNDESCO, traduite par JULES BRUN; illustrations en couleurs de EUGÈNE COURBOIN.	46
<i>Oiseau vole!</i> par ANDRÉ LEMOYNE; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH	48
<i>La Villa Médicis</i> (l'Académie de France à Rome), par CHASSAIGNE DE NÉRONDE; illustrations photographiques	49
<i>Frifri et Froufrou</i> , par GIO; illustrations de AUGUSTE VIMAR.	54
<i>Le Laurier de Mellite</i> , par JEAN RAMEAU; illustrations en couleurs de H. LAURENT-DESROUSSEAUX.	57

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Les Glaçons, par CLAUDE MONET.
Je suis venue! par GEORGES CAIN.

COUVERTURE :

A Biarritz, par F.-H. KAEMMERER.

LXI. — AVRIL

<i>S. A. I. Madame la Princesse Mathilde</i> , portrait au pastel de LUCIEN DOUCET.	XIII
<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	XIV
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XV
<i>Un Mariage inouï!</i> par TH. BENTZON; illustrations en couleurs de MAROLD.	61
<i>L'Ouverture des États-Généraux de 1789</i> , récit d'un témoin recueilli par ANTONIN PROUST, reproductions d'estampes de l'époque.	69
<i>Hugo galant</i> , par EDMOND COTTINET; illustrations de E. DE BERGEVIN.	74
<i>Zeherikosch</i> , par XANROF; illustrations en couleurs de FERDINAND BAC.	77

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

L'Entrée du Bois, par EDMOND GRANDJEAN.
Chasse aux Libellules, par GEORGES HELIE.

COUVERTURE :

Art et Bicyclette, par GEORGE ROUX.

LXII. — MAI

(NUMÉRO SPÉCIAL. — LA PARISIENNE)

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	XVII
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XIX
<i>Femmes et Fleurs</i> , par VIOLETTE; illustrations en couleurs de Madame MADELEINE LEMAIRE.	81
<i>Au Paradis terrestre</i> , par GYP; illustrations de AUGUSTE VIMAR.	85
<i>La Toilette de la Parisienne</i> , par CLAIRE DE CHANCENAY; illustrations photographiques instantanées en couleurs.	89
<i>Œuvres féminines</i> , par JEANNE DE CÉRAN; illustrations photographiques	93
<i>La Fourrure</i> , par FERNAND HONORÉ; illustrations en couleurs de BOICHARD.	97

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Les Parfums, par ALBERT LYNCH.
Fleurs de Mai, par RICHARD GOUBIE.

COUVERTURE :

Goûter au Pavillon d'Armenonville, par LOUISE ABBÉMA.

LXIII. — JUIN

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	XXI
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XXIII
<i>Les Yeux fermés</i> , pantomime japonaise, texte et dessins en couleurs de FÉLIX RÉGAMÉY, musique de CHARLES MALHERBE	101
<i>J.-J. Rousseau et ses Correspondantes</i> , par HIPPOLYTE BUFFENOIR; illustrations de LIOTARD, VEYRENC, MONSIAU, MASSARD, MARILLIER, etc.	109
<i>La Source Willy</i> , par WILLY; illustrations de EUGÈNE COURBOIN.	113
<i>Un Complet chez le Coiffeur</i> , dessins de BRUYAS	116
<i>Zulietta</i> , par ANDRÉ THEURIET; illustrations en couleurs de VICTOR MAREC.	117

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Le Ruisseau, d'après une estampe en couleurs du XVIII^e siècle, de SCAHL.
Une Idylle, par HERMANN-LÉON.

COUVERTURE :

En Tandem, par HARRY FINNEY.

LXIV. — JUILLET

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xxv
<i>Le Concours photo-cycliste du « Figaro »</i> , par PAUL MEYAN; reproduction des deux clichés ayant obtenu le premier prix ex-æquo	xxvii
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxvii
<i>Irène</i> , par ADOLPHE ADERER; illustrations en couleurs de F. DE MALISCHEFF.	121
<i>Le bon Jockey</i> , par COOLUS; illustrations en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC.	127
<i>Le Diable</i> , par GEORGES BEAUME; illustrations de GEORGE ROUX.	129
<i>La Céramique française (I)</i> , par ÉDOUARD GARNIER; illustrations en couleurs d'après les collections du Musée national de Sèvres.	133
<i>La Ballade des vieux Logis</i> , par JÉRÔME DOUCET; illustration de JULES ADELINÉ.	137
<i>Fin mai je paierai à Mademoiselle</i>	138

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Un Accident, par ALONZO PEREZ (double-prime).

COUVERTURE :

En Seine, par ADRIEN MOREAU.

LXV. — AOÛT

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xxix
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxxi
<i>Souvenirs de l'École de Mars</i> , d'après les mémoires de H. LANGLOIS; illustrations en couleurs de H. CHARTIER.	141
<i>Mélancolie</i> , musique de CÉLESTIN BERNARD, paroles de R. LIGHTONE; illustrations en couleurs de PERNELLE.	147
<i>Murat, les débuts d'un Roi</i> , par FRÉDÉRIC MASSON, reproductions photographiques de tableaux et de pièces de l'Exposition de la Révolution et de l'Empire.	149
<i>Femmes nomades</i> , par CHARLES LALLEMAND; illustrations en couleurs de CHARLES LALLEMAND.	153
<i>Général malgré lui</i> , par TANCRÈDE MARTEL; illustrations de ALBERT GUILLAUME.	157

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Sur les Quais, 1795, par GEORGES CAIN.
Attendant la Diligence, par Madame CÉCILE CHENNEVIÈRE.

COUVERTURE :

Dans les Blés, par PIERRE OUTIN.

LXVI. — SEPTEMBRE

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xxxiii
<i>Le Concours d'Affiches pour une histoire de Napoléon 1^{er}</i> , par L. M.; reproduction des projets primés (MM. MÉTIVET, CHARTIER, CH. DUPRAY).	xxxv
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxxv
<i>En Pénitence</i> , par ÉDOUARD CADOL; illustrations en couleurs de S. REICHAN.	161
<i>La Belle et la Bête</i> , par ROMAIN COOLUS; illustrations en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC.	167
<i>Pas de quatre</i> , musique de VICTOR ROGER; illustrations de EUGÈNE LÉON-DUFOUR.	169
<i>La Place de la Concorde</i> , par ANTONIN PROUST; reproduction d'œuvres du chevalier de l'ESPINASSE, MONNET, etc.	171
<i>La Céramique française (II)</i> , par ÉDOUARD GARNIER; illustrations en couleurs d'après les collections du Musée national de Sèvres.	177

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Le Chardonneret, par PIOT (double prime).

COUVERTURE :

Au Lac du Bourget, par BOURGAIN.

LXVII. — OCTOBRE

(NUMÉRO SPÉCIAL. — LA CHASSE A COURRE)

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xxxvii
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxxix
<i>La Chasse à courre</i> , par CH. DE COYNART; illustrations photographiques instantanées en couleurs. (<i>Le Rendez-vous, un Carrefour en forêt, l'Hallali, la Curée</i> , etc.).	181
<i>L'Équipage</i> , par PAUL GÉRUZEZ; illustrations photographiques instantanées en couleurs. <i>Équipage et Chiens de MM. le marquis de l'Aigle, de Carayon-Latour, G. de Chezelles, de Montsaulhin, Madame la duchesse d'Uzès</i> , etc.).	185
<i>Retraite manquée</i> , par CHARLES DIGUET; illustrations de JULES GÉLIBERT.	189
<i>La Chasse à courre en Grande-Bretagne et en Irlande</i> , par LE CAPTAIN C.; illustrations photographiques instantanées en couleurs. (<i>Le comte de Beaufort, Tom Firr et la meute du Quorn, Les beagles du comte Cowley, Daims sur la neige, Badmington House</i> , etc.).	193
<i>Les Chasses de Henri IV</i> , par HECTOR DE LA FERRIÈRE; reproductions de documents du XVII ^e siècle.	197

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

L'Oubli de la Consigne, par GASTON GÉLIBERT.
Pincés ! par PAUL GÉRUZEZ.

COUVERTURE :

Allons, Messieurs ! par GEORGE ROUX.

LXVIII. — NOVEMBRE

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xli
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xlili
<i>Un Drame d'amour</i> , épisode du temps du premier Empire, par ERNEST DAUDET; illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU.	201
<i>Chanson en l'honneur du Vin</i> , poésie et musique de XAVIER PRIVAS; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.	207
<i>Les Vendanges à Saint-Émilion</i> , par ÉDOUARD TROPLONG; illustrations photographiques instantanées.	209
<i>Les Prisonniers de Guerre</i> , texte et illustrations en couleurs de A. QUESNAY DE BEAUREPAIRE.	213
<i>L'Institut de France à propos de son Centenaire</i> , par CHASSAIGNE DE NÉRONDE; illustrations photographiques.	217

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

L'Hiver, par H. GERVEX.*La Becquée*, par D. MAILLART.

COUVERTURE :

La Vendange de Jeanneton, par L. ROSSI.

LXIX. — DÉCEMBRE

<i>Au Phare des Sanguinaires</i> , par ALPHONSE DAUDET; illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.	221
<i>Nuits d'Été</i> , poésie de PAUL BOURGET, musique de CH. WIDOR; illustration en couleurs de JULES ADELINÉ.	226
<i>Noël en Mer</i> , par RENÉ DE PONT-JEST; illustrations en couleurs de JULES GIRARDET.	228
<i>La Fée Surprise</i> , par GYP; illustrations en couleurs de HENRY TENRÉ.	233
<i>Azraël</i> , par ARMAND SILVESTRE; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.	237
<i>Lancée... !</i> par JACQUES DU TILLET; illustrations en couleurs de F. BAC.	241

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

FORMAT 64 × 84 :

Une Lettre de Maman, par PIERRE OUTIN.
Pendant qu'on relaie, par ALONZO PEREZ.

COUVERTURE :

La réclame de l'avenir, par JEAN BÉRAUD.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

<i>A propos d'un Ballet</i> (La Danse à l'Opéra).	LIX
<i>Azraël</i>	LXIX
<i>Ballade des Vieux logis</i> (La).	LXIV
<i>Belle et la Bête</i> (La).	LXVI
<i>Bandits Corses</i>	LVIII
<i>Bon Jockey</i> (Le).	LXIV
<i>Céramique Française</i> (La).	LXIV, LXVI
<i>Chanson en l'honneur du Vin</i>	LXVIII
<i>Chant à l'Opéra</i> (Le).	LIX
<i>Chasse à Courre</i> (La).	LXVII
<i>Chasse à Courre en Grande-Bretagne et en Irlande</i> (La).	LXVII
<i>Chasses de Henri IV</i> (Les).	LXVII
<i>Classes de danse à l'Opéra</i> (Les).	LIX
<i>Complet chez le Coiffeur</i> (Un).	LXIII
<i>Concours d'Affiches pour une Histoire de Napoléon 1^{er}</i> (Le).	LXVI
<i>Concours photo-cycliste du « Figaro »</i> (Le).	LXIV
<i>Croquis du mois</i> (Les).	LVIII, LIX, LX, LXI, LXII, LXIII, LXIV, LXV, LXVI, LXVII, LXVIII
<i>Diable</i> (Le).	LXIV
<i>Drame d'Amour</i> (Un).	LXVIII
<i>En Pénitence</i>	LXVI

<i>Équipage</i> (L').	LXVII
<i>Fée Surprise</i> (La).	LXIX
<i>Femmes et Fleurs</i>	LXII
<i>Femmes Nomades</i>	LXV
<i>Fille de l'Empereur et le Pêcheur</i> (La).	LX
<i>Fin mai je paierai à Mademoiselle</i>	LXIV
<i>Fourrure</i> (La).	LXII
<i>Frifri et Froufrou</i>	LX
<i>Général malgré lui</i>	LXV
<i>Gravures</i> (Nos).	LVIII, LIX, LX
<i>Hugo galant</i>	LXI
<i>Institut de France</i> (L') à propos de son Centenaire.	LXVIII
<i>Irène</i>	LXIV
<i>Lancée... !</i>	LXIX
<i>Laurier de Mellie</i> (Le).	LX
<i>Livres</i> (Les).	LVIII, LIX, LX, LXI, LXII, LXIII, LXIV, LXV, LXVI, LXVII, LXVIII
<i>Mariage inouï</i> (Un).	LXI
<i>Mélancolie</i> (musique).	LXV
<i>Mil huit cent quatre-vingt-quatorze</i>	LVIII
<i>Murat, les débuts d'un roi</i>	LXV
<i>Musique de danse</i> (La) (La Danse à l'Opéra).	LIX
<i>Ne suivez pas les Femmes</i>	LX

<i>Noël en Mer</i>	LXIX
<i>Nuits d'Été</i> (musique).	LXIX
<i>Oiseau vole !</i>	LX
<i>Ouverture des États-Généraux de 1789</i> (L').	LXI
<i>Œuvres féminines</i>	LXII
<i>Paradis terrestre</i> (Au).	LXII
<i>Pas de quatre</i> (musique).	LXVI
<i>Personnel de la chorégraphie à l'Opéra</i> (Le) (La Danse à l'Opéra).	LIX
<i>Phare des Sanguinaires</i> (Au).	LXIX
<i>Place de la Concorde</i> (La).	LXVI
<i>Prisonniers de Guerre</i> (Les).	LXVIII
<i>Retraite manquée</i>	LXVII
<i>Rouages de l'Opéra</i> (Les).	LIX
<i>Rousseau</i> (J.-J.) et ses Correspondantes.	LXIII
<i>Soudan</i> (Au).	LVIII
<i>Source Willy</i> (La).	LXIII
<i>Souvenir de l'École de Mars</i>	LXV
<i>Toilette d'une Parisienne</i> (La).	LXII
<i>Vendanges à Saint-Émilion</i> (Les).	LXVIII
<i>Villa Médicis</i> (La), l'Académie de France à Rome.	LX
<i>Yeux fermés</i> (Les).	LXIII
<i>Zeherikosch</i>	LXI
<i>Zulietta</i>	LXIII

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

ADERER (Adolphe). <i>Irène</i>	LXIV	DARCOURS (Charles). <i>Le Chant à l'Opéra</i>	LIX	MARTEL (Tancrede). <i>Général malgré lui</i>	LXV
ANTONIN-PROUST. <i>Les États-Généraux de 1789</i>	LXI	DAUDET (Alphonse). <i>Au Phare des îles Sanguinaires</i>	LXIX	— <i>Ne suivez pas les Femmes</i>	LX
— <i>La Place de la Concorde</i>	LXVI	DAUDET (Ernest). <i>Drame d'amour</i>	LXVIII	— <i>Les rouages de l'Opéra</i>	LIX
BEAUME (Georges). <i>Le Diable</i>	LXIV	DAUZATS (Charles). <i>Les Classes de danse à l'Opéra</i>	LIX	MASSON (Frédéric). <i>Murat, les débuts d'un roi</i>	LXV
BENTZON (Th.). <i>Un Mariage inouï!</i>	LXI	DIGUET (Charles). <i>Retraite manquée</i>	LXVII	MEYAN (Paul). <i>Le Concours photo-cycliste du « Figaro »</i>	LXIV
BERNADOU (C.). <i>Mélancolie</i> (musique)	LXV	DOUCET (Jérôme). <i>La Ballade des vieux Logis</i>	LXIV	MOINAUX (Jules). <i>Fin mai je paierai à Mademoiselle ***</i>	LXIV
BONNETAIN (Paul). <i>Au Soudan</i>	LVIII	GARNIER (Edouard). <i>La Céramique française</i>	LXIV, LXVI	PONT-JEST (René de). <i>Noël en Mer</i>	LXIX
BOURGET (Paul). <i>Nuits d'Été</i>	LXIX	GÉRUZEZ (Paul). <i>L'Équipage</i>	LXVII	PRIVAS (Xavier). <i>Chanson en l'honneur du Vin</i>	LXVIII
BRUN (Jules) et FUNDESCO. <i>La Fille de l'Empereur et le Pêcheur</i>	LX	GIO. <i>Frifri et Froufrou</i>	LX	QUESNAY DE BEAUREPAIRE (A.). <i>Les Prisonniers de Guerre</i>	LXVIII
BUFFENOIR (Hippolyte). <i>J.-J. Rousseau et ses Correspondantes</i>	LXIII	GYP. <i>La Fée Surprise</i>	LXIX	RAMEAU (Jean). <i>Le Laurier de Mellite</i>	LX
CADOL (Edouard). <i>En Pénitence</i>	LXVI	— <i>Au Paradis terrestre</i>	LXII	RÉGAMEY (Félix). <i>Les Yeux fermés</i>	LXIII
C... (captain). <i>La Chasse à courre en Grande-Bretagne et en Irlande</i>	LXVII	HONORÉ (Fernand). <i>La Fourrure</i>	LXII	RENOIR (Edmond). <i>Bandits Corses</i>	LVIII
CÉRAN (Jeanne de). <i>Œuvres féminines</i>	LXII	JONCIÈRES (Victorin). <i>La Musique de Danse</i>	LIX	ROGER (Victor). <i>Pas de quatre</i> (musique)	LXVI
CHANCENAY (Claire de). <i>La Toilette de la Parisienne</i>	LXII	LA FERRIÈRE (Hector de). <i>Les Chasses de Henri IV</i>	LXVII	SILVESTRE (Armand). <i>Azraël</i>	LXIX
CHASSAIGNE DE NÉRONDE. <i>L'Institut de France à propos de son Centenaire</i>	LXVIII	LALLEMAND (Charles). <i>Femmes nomades</i>	LXV	T. G. <i>Les Livres</i>	LVIII, LIX, LX, LXI, LXII, LXIII, LXIV, LXV, LXVI, LXVII, LXVIII
— <i>La Villa Médicis</i> (l'Académie de France à Rome)	LX	LANGLOIS (Hyacinthe). <i>Souvenirs de l'École de Mars</i>	LXV	THEURIET (André). <i>Zulietta</i>	LXIII
COOLUS (Romain). <i>La Belle et la Bête</i>	LXVI	LEMOYNE (André). <i>Oiseau vole!</i>	LX	TILLET (Jacques du). <i>Lancée...!</i>	LXIX
— <i>Le bon Jockey</i>	LXIV	LIGHTONE (Raphaël). <i>Mélancolie</i> (musique)	LXV	TROPLONG (Edouard). <i>Les Vendanges à Saint-Émilien</i>	LXVIII
COPPÉE (François). <i>A propos d'un ballet</i>	LIX	L. M. <i>Nos gravures</i>	LVIII, LIX, LX	VIOLETTE. <i>Femmes et Fleurs</i>	LXII
COTTINET (Edmond). <i>Hugo galant</i>	LXI	LUTÉCIUS. <i>Les Croquis du mois</i>	LVIII, LIX, LX, LXI, LXII, LXIII, LXIV, LXV, LXVI, LXVII, LXVIII	WIDOR (Charles). <i>Nuits d'Été</i> (musique)	LXIX
COYNART (Charles de). <i>La Chasse à courre</i>	LXVII	MALHERBE (Charles). <i>Les Yeux fermés</i> (musique)	LXIII	WILLY. <i>La Source Willy</i>	LXIII
				XANROF. <i>Mil huit cent quatre-vingt-quatorze</i> , revue documentaire	LVIII
				— <i>Zeherikosch</i>	LXI

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

ABBÉMA (M ^{lle} Louise). <i>Gôûter au Pavillon d'Armenonville</i> (Couverture)	LXII	GÉLIBERT (Gaston). <i>L'Oubli de la Consigne</i> (Hors texte)	LXVII	MOREAU (Adrien). <i>Un Drame d'amour</i>	LXVIII
ADELIN (Jules). <i>La Ballade des vieux Logis</i>	LXIV	GÉLIBERT (Jules). <i>Retraite manquée</i>	LXVII	— <i>En Seine</i> (Couverture)	LXIV
— <i>Nuits d'Été</i>	LXIX	GÉRUZEZ (Paul). <i>Pincés!</i> (Hors texte)	LXVII	— <i>Ne suivez pas les Femmes</i>	LX
AMIGUES (Japhet). <i>Fin mai je paierai à Mademoiselle ***</i>	LXIV	GERVEX. <i>L'Hiver</i> (Hors texte)	LXVIII	MYRBACH (F. de). <i>Au Phare des Sanguinaires</i>	LXIX
BAC (Ferdinand). <i>Lancée...!</i>	LXIX	GIRARDET (Jules). <i>Noël en Mer</i>	LXIX	OUTIN (Pierre). <i>Dans les Blés</i> (Couverture)	LXV
— <i>Mil huit cent quatre-vingt-quatorze</i> , revue documentaire	LVIII	GOUBIE (R.). <i>Fleurs de Mai</i> (Hors texte)	LXII	— <i>Une Lettre de Maman</i> (Hors texte grand format)	LXIX
BÉRAUD (Jean). <i>La Danseuse</i> (Couverture)	LIX	GRANDJEAN (Edmond). <i>L'Entrée du Bois</i> (Hors texte)	LXI	PARIS (Alfred). <i>Au Soudan</i>	LVIII
— <i>La Réclame de l'avenir</i> (Couverture)	LXIX	GUILLAUME (Albert). <i>Général malgré lui</i>	LXV	PÉREZ (Alonzo). <i>Un Accident</i> (Hors texte double)	LXIV
BERGEVIN (E. de). <i>Hugo galant</i>	LXI	HÉLIE (Georges). <i>Chasse aux Libellules</i> (Hors texte)	LXI	— <i>Pendant qu'on relaie</i> (Hors texte grand format)	LXIX
BOICHARD. <i>La Fourrure</i>	LXII	HERRMANN-LÉON. <i>Une Idylle</i> (Hors texte)	LXIII	PERNELLE. <i>Mélancolie</i>	LXV
BOURGAIN. <i>Au Lac du Bourget</i> (Couverture)	LXVI	KÄEMMERER (J.-H.). <i>A Biarritz</i> (Couverture)	LX	PIOT. <i>Le Chardonneret</i> (Hors texte double)	LXVI
BRUYAS. <i>Un complet chez le Coiffeur</i>	LXIII	LALLEMAND (Charles). <i>Femmes nomades</i>	LXV	QUESNAY DE BEAUREPAIRE (A.). <i>Les Prisonniers de Guerre</i>	LXVIII
CAIN (Georges). <i>Je suis venue!</i> (Hors texte)	LX	LANOS (Henri). <i>Bandits Corses</i>	LVIII	RÉGAMEY (Félix). <i>Les Yeux fermés</i>	LXIII
— <i>Sur les Quais, 1795</i> (Hors texte)	LXV	LAURENT-DESROUSSEAUX. <i>Chanson en l'honneur du Vin</i>	LXVIII	REJCHAN (Stanislas). <i>En Pénitence</i>	LXVI
CARRIER-BELLEUSE (P.). <i>Samson et Dalila</i> (Hors texte)	LIX	— <i>Le Laurier de Mellite</i>	LX	REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIRECTES. <i>La Céramique française</i> (en couleurs)	LXIV, LXVI
CHARTIER (H.). <i>Souvenirs de l'Ecole de Mars</i>	LXV	— <i>La Walkyrie</i> (Hors texte)	LIX	— <i>Le Chant à l'Opéra</i> (en couleurs)	LIX
— <i>Le Concours d'affiche pour une Histoire de Napoléon I^{er}</i>	LXVI	LEMAIRE (M ^{me} Madeleine). <i>Femmes et Fleurs</i>	LXII	— <i>La Chasse à courre</i> (en couleurs)	LXVII
CHENNEVIÈRE (M ^{me} C.). <i>Attendant la Diligence</i> (Hors texte)	LVX	LÉON-DUFOR (Eugène). <i>Pas de quatre</i>	LXVI	— <i>La Chasse à courre en Grande-Bretagne et en Irlande</i> (en couleurs)	LXVII
COURBOIN (Eugène). <i>La Fille de l'Empereur et le Pêcheur</i>	LX	LESPINASSE (le chevalier de). <i>La Place de la Concorde</i>	LXVI	— <i>Les Classes de danse à l'Opéra</i>	LIX
— <i>La Source Willy</i>	LXIII	LIOTARD. <i>J.-J. Rousseau et ses Correspondantes</i>	LXIII	— <i>Le Concours photo-cycliste du « Figaro »</i>	LXIV
DOUCET (Lucien). <i>Portrait de S. A. I. Madame la Princesse Mathilde</i>	LXI	LYNCH (Albert). <i>Azraël</i>	LXIX	— <i>La Danse à l'Opéra</i> (en couleurs)	LIX
DUBÉE (M ^{me} Mattie). <i>En Pénitence</i> (Hors texte)	LVIII	— <i>Oiseau vole!</i>	LX	— <i>L'Équipage</i> (en couleurs)	LXVII
DUPRAY (Henri). <i>Le Concours d'affiche pour une Histoire de Napoléon I^{er}</i>	XVI	— <i>Les Parfums</i> (Hors texte)	LXII	— <i>M. Félix Faure, président de la République</i>	LIX
ESTAMPES ANCIENNES. <i>Les Chasses de Henri IV</i>	LXVII	MAILLARD (D.). <i>La Becquée</i> (Hors texte)	LXVIII	— <i>L'Institut de France, à propos de son centenaire</i>	LXVIII
— <i>L'Ouverture des États-Généraux de 1789</i>	LXI	MALISCHEFF (F. de). <i>Irène</i>	LXIV	— <i>Murat</i>	LXV
FINNEY (Harry). <i>En Tandem</i> (Couverture)	LXIII	MAREC (Victor). <i>Zulietta</i>	LXIII	— <i>Les rouages de l'Opéra</i>	LIX
FRAPPA (José). <i>Noël fin de siècle</i> (Hors texte)	LVIII	MARHOLD. <i>Un Mariage inouï!</i>	LXI	— <i>La Toilette de la Parisienne</i> (en couleurs)	LXII
		MARILLIER. <i>J.-J. Rousseau et ses Correspondantes</i>	LXIII		
		MASSARD. <i>J.-J. Rousseau et ses Correspondantes</i>	LXIII		
		MÉTIVET. <i>Le Concours d'affiche pour une Histoire de Napoléon I^{er}</i>	LXVI		
		MONET (Claude). <i>Les Glaçons</i> (Hors texte)	LX		
		MONNET. <i>La Place de la Concorde</i>	LXVI		
		MONSIAU. <i>J.-J. Rousseau et ses Correspondantes</i>	LXIII		

FIGARO ILLUSTRÉ

REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIRECTES. <i>Les Vendanges à Saint-Emilion</i>	LXVIII
— <i>La Villa Médicis</i> (l'Académie de France à Rome).	LX
— <i>Œuvres féminines</i>	LXII
ROSSI (L). <i>La Vendange de Jeanneton</i> (Couverture)	LXVIII

ROUX (George). <i>Allons, Messieurs!</i> (Couverture)	LXVII
ROUX (G.). <i>Art et Bicyclette</i> (Couverture)	LXI
— <i>Le Diable</i>	LXIV
SCAHL. <i>Le Ruisseau</i> (Hors texte)	LXIII
TENRÉ (Henry). <i>Au Cercle des Patineurs</i> (Couverture)	LVIII
TOULOUSE-LAUTREC. <i>La Belle et la Bête</i>	LXVI

TOULOUSE-LAUTREC. <i>Le bon Jockey</i>	LXIV
TRIANON (H.). <i>Les Croquis d'umois</i> . LVIII, LIX, LX, LXI, LXII, LXIII, LXIV, LXV, LXVI, LXVII, LXVIII	
VEYRENC. J.-J. <i>Rousseau et ses Correspondantes</i>	LXIII
VIMAR (Auguste). <i>Frifri et Froufrou</i>	LX
— <i>Au Paradis terrestre</i>	LXII

TABLE DES FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

AVEC L'INDICATION DE PLACEMENT POUR LE RELIEUR.

LVIII. — JANVIER	
<i>Noël fin de siècle</i> , par JOSÉ FRAPPA, en regard de la page.	IV
<i>En Pénitence</i> , par M ^{me} MATTIE DUBÉE, en regard de la page	12

LIX. — FÉVRIER	
<i>La Walkyrie</i> (acte II, scène IV), par LAURENT-DESROUSSEAUX, en regard de la page	24
<i>Samson et Dalila</i> (divertissement du 1 ^{er} acte), par P. CARRIER-BELLEUSE, en regard de la page	32

LX. — MARS	
« <i>Je suis venue</i> », par GEORGES CAIN, en regard de la page	XII
<i>Les Glaçons</i> , par CLAUDE MONET, en regard de la page	52

LXI. — AVRIL	
<i>L'Entrée du Bois</i> , par GRANDJEAN, en regard de la page	XVI
<i>Chasse aux Libellules</i> , par GEORGES HÉLIE, en regard de la page.	68

LXII. — MAI	
<i>Les Parfums</i> , par ALBERT LYNCH, en regard de la page.	88
<i>Fleurs de Mai</i> , par R. GOUBIE, en regard de la page	96

LXIII. — JUIN	
<i>Le Ruisseau</i> , d'après une estampe du XVIII ^e siècle, de SCAHL, en regard de la page.	108
<i>Une Idylle</i> , par HERRMANN-LÉON, en regard de la page	116

LXIV. — JUILLET	
<i>Un Accident</i> , par ALONZO PEREZ (double prime), entre les pages.	128 et 129

LXV. — AOÛT	
<i>Sur les Quais</i> , 1795, par GEORGES CAIN, en regard de la page	XXXII
<i>Attendant la Diligence</i> , par M ^{me} C. CHENNEVIÈRE, en regard de la page.	152

LXVI. — SEPTEMBRE	
<i>Le Chardonneret</i> , par G. PIOT (double prime), entre les pages.	168 et 169

LXVII. — OCTOBRE	
<i>L'Oubli de la Consigne</i> , par GASTON GÉLIBERT, en regard de la page	188
<i>Pincés!</i> par PAUL GÉRUZEZ, en regard de la page.	196

LXVIII. — NOVEMBRE	
<i>L'Hiver</i> , par GERVEX, en regard de la page	LXIV
<i>La Becquée</i> , par MAILLARD, en regard de la page.	212

LXIX. — DÉCEMBRE	
<i>Une Lettre de Maman</i> , par PIERRE OUTIN (format 84 × 64).	
<i>Pendant qu'on relaie</i> , par ALONZO PEREZ (format 84 × 64).	

TABLE DES COUVERTURES EN COULEURS

LVIII. — JANVIER. — <i>Au Cercle des Patineurs</i> , par HENRY TENRÉ.
LIX. — FÉVRIER. — <i>La Danseuse</i> , par JEAN BÉRAUD.
LX. — MARS. — <i>A Biarritz</i> , par J.-H. KAEMERER.
LXI. — AVRIL. — <i>Art et Bicyclette</i> , par GEORGE ROUX.

LXII. — MAI. — <i>Gouter au Pavillon d'Armenonville</i> , par LOUISE ABBÉMA.
LXIII. — JUIN. — <i>En Tandem</i> , par HARRY FINNEY.
LXIV. — JUILLET. — <i>En Seine</i> , par ADRIEN MOREAU.
LXV. — AOÛT. — <i>Dans les Blés</i> , par OUTIN.
LXVI. — SEPTEMBRE. — <i>Au Lac du Bourget</i> , par BOURGAIN.

LXVII. — OCTOBRE. — <i>Allons, Messieurs!</i> par GEORGE ROUX.
LXVIII. — NOVEMBRE. — <i>La Vendange de Jeanneton</i> , par LUCIUS ROSSI.
LXIX. — DÉCEMBRE. — <i>La Réclame de l'Avenir</i> , par JEAN BÉRAUD.

PORTRAITS

<i>Berthet (M^{lle})</i> , de l'Opéra	LIX
<i>Blanc (M^{lle})</i> , de l'Opéra	LIX
<i>Bréval (M^{lle})</i> , de l'Opéra.	LIX
<i>Caroline, reine de Naples, et ses enfants</i>	LXV
<i>Caron (M^{me} Rose)</i> , de l'Opéra	LIX
<i>Chabot (M^{lle})</i> , de l'Opéra.	LIX
<i>Epinay (M^{me} d')</i>	LXIII

<i>Faure (Félix)</i> , président de la République	LIX
<i>Hansen</i> , de l'Opéra	LIX
<i>Hirsch (M^{lle})</i> , de l'Opéra.	LIX
<i>Houdetot (M^{me} d')</i>	LXIII
<i>Invernizzi (M^{lle})</i> , de l'Opéra.	LIX
<i>Mathilde (S. A. I. M^{me} la Princesse)</i>	LXI
<i>Maurel (Victor)</i> , de l'Opéra	LIX

<i>Mauri (M^{lle} Rosita)</i> , de l'Opéra.	LIX
<i>Murat</i>	LXV
<i>Napoléon I^{er}</i>	LXVI
<i>Rousseau (J.-J.)</i>	LXIII
<i>Salles (M^{lle})</i> , de l'Opéra.	LIX
<i>Sanderson (M^{lle} Sybil)</i> , de l'Opéra.	LIX
<i>Subra (M^{lle})</i> , de l'Opéra.	LIX
<i>Viollat (M^{lle})</i> , de l'Opéra.	LIX